

La prime

Evanovich, Janet

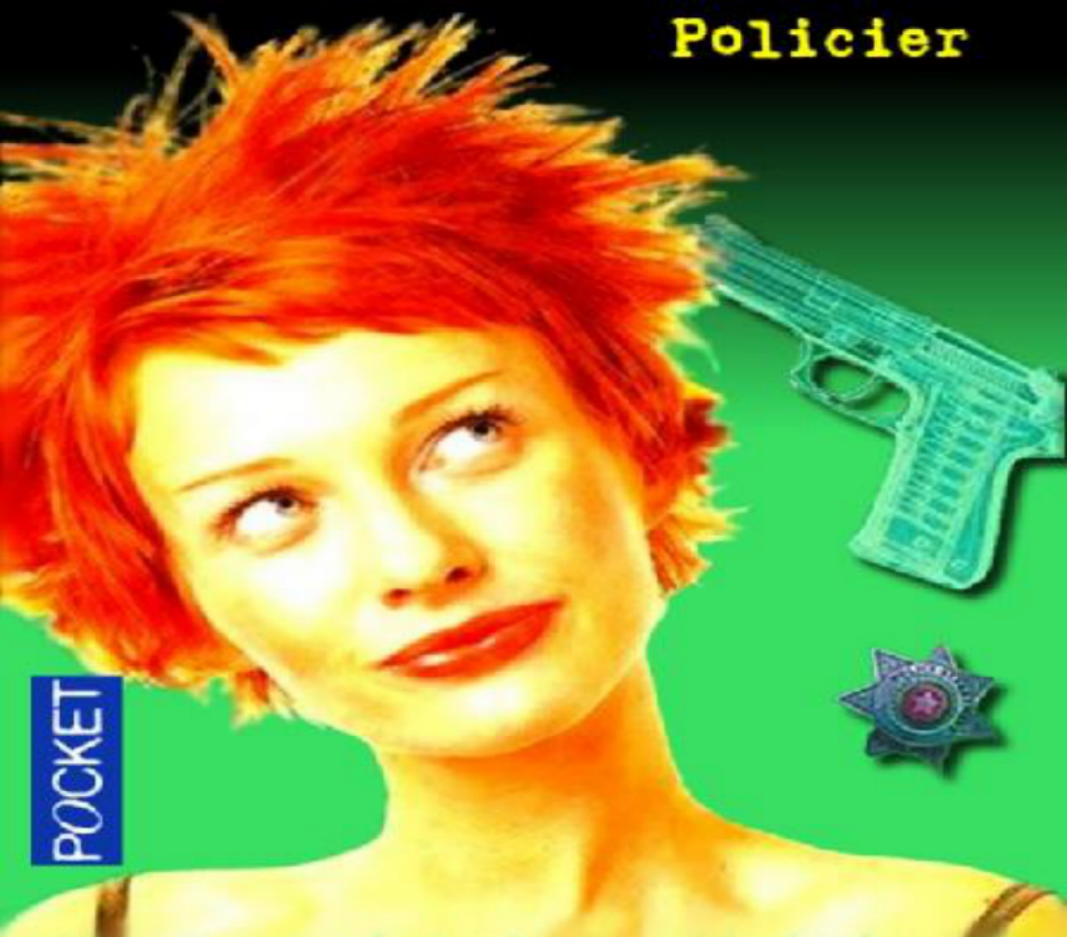
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Janet Evanovich

La prime

Policier



Chapitre 1

Il y a des hommes qui entrent dans la vie d'une femme et la lui bousillent définitivement. C'est ce que Joseph Morelli m'a fait, pas définitivement, mais à intervalles réguliers.

Joe et moi sommes nés et avons grandi dans un quartier ouvrier de Trenton surnommé le Bourg. Les maisons, tout en hauteur, étaient accolées les unes aux autres. Les cours, minuscules. Les voitures, américaines. Les gens étaient pour la plupart d'origine italienne, avec suffisamment de Hongrois et d'Allemands pour barrer la route à la consanguinité. C'était l'endroit idéal pour acheter des pizzas Calzone et jouer dans les tripots. Et, si vous n'aviez d'autre choix que d'habiter à Trenton, c'était un bon endroit pour fonder une famille.

Quand j'étais petite, je ne jouais pas avec Joseph Morelli. Il vivait à deux pas de chez moi et avait deux ans de plus que moi.

— Ne fréquente pas les frères Morelli, m'avait avertie ma mère. C'est de la mauvaise graine. On m'a raconté ce qu'ils font aux petites filles quand ils sont seuls avec elles.

— Ils leur font quoi ? demandai-je, intéressée.

— T'occupe, m'avait répondu ma mère. Des choses terribles. Très vilaines.

Dès lors, je considérai Joseph Morelli avec un mélange de terreur et de curiosité lascive teinté de vénération. Quinze jours plus tard, à l'âge de six ans, mes genoux jouant des castagnettes et l'estomac en marmelade, je le suivais dans le garage de son père sur la promesse d'apprendre un nouveau jeu.

Le garage des Morelli était tapi au fond de leur terrain, laissé pour compte. Il était en piteux état, éclairé par un unique rayon de lumière qui filtrait à travers une fenêtre couverte de crasse. Ça sentait le renfermé, la moisissure, le vieux pneu, et la vieille huile de graissage. Jamais destiné à abriter les voitures des Morelli, le garage servait à d'autres usages. Le père Morelli y allait pour corriger ses fils à coups de ceinturon, ses fils y allaient pour se palucher, et Joseph Morelli m'y emmena, moi, Stéphanie Plum, pour jouer au petit train.

— C'est quoi le nom de ton jeu ? lui avais-je demandé.

— Teuf-teuf, m'avait-il répondu, se mettant à quatre pattes, se faufilant entre mes jambes, et se coinçant la tête sous ma jupette rose. Tu fais le tunnel, et moi le train.

Je suppose que cela en dit long sur ma personnalité. Que je ne sais pas profiter des conseils qu'on me donne. Ou que je suis trop curieuse de nature. Ou peut-être tout cela a-t-il à voir avec la rébellion, l'ennui, ou le destin. Quoi qu'il en soit, ce fut un jeu de dupes et je fus sacrément déçue, vu que je n'avais fait que le tunnel et que j'aurais préféré faire le train.

Dix ans plus tard, Joe Morelli habitait toujours à deux pas de chez moi. Il était devenu un grand et un mauvais garçon, avec des yeux qui pouvaient être deux brasiers noirs à un moment, et deux chocolats fond-dans-la-bouche-pas-dans-la-main à un autre. Il avait un aigle tatoué sur le torse, une démarche petit-cul hanches étroites, et la réputation d'être adroit de ses mains.

D'après Mary Lou Molnar, ma meilleure amie, on disait que Morelli avait une langue de lézard.

— Nom d'un chien, m'étais-je exclamée, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Ne le laisse pas te coincer ou tu l'apprendras. Après... c'est trop tard. T'es fichue.

Je n'avais presque pas revu Morelli depuis l'épisode du petit train. Je supposai qu'il avait élargi son répertoire. J'écarquillai les yeux et me rapprochai de Mary Lou, déjà prête au pire.

— Tu ne parles quand même pas de viol ?

— Je parle d'attirance physique ! S'il a envie de toi, t'es perdue. Ce type-là est irrésistible.

À part avoir été tripotée à l'âge de six ans par qui vous savez, j'étais intacte. Je me réservais pour le mariage, enfin, au minimum pour la fac.

— Je suis vierge, dis-je, comme si c'était une grande nouvelle. Je suis sûre qu'il ne fricote pas avec les vierges.

— Les vierges ? C'est sa spécialité ! Le simple contact du bout de ses

doigts les fait dégouliner de partout.

Deux semaines plus tard, Joe Morelli entra dans Tasty Pastry, la boulangerie où je travaillais tous les jours après l'école, dans Hamilton Avenue. Il acheta un petit pain au lait, me dit qu'il s'était engagé dans la marine, et passa à l'abordage de mon Petit Bateau quatre minutes après la fermeture, sur le sol de la boutique, derrière le présentoir d'éclairs au chocolat.

Quand je le revis, j'avais trois ans de plus. J'allais au centre commercial, au volant de la Buick de mon père, quand je repérai Morelli devant la boucherie de Giovichinni. Je fis ronfler le gros moteur à huit cylindres en V, montai sur le trottoir, et emboutis Morelli par derrière, l'envoyant valdinguer avec l'avant de l'aile droite. J'arrêtai la voiture et descendis pour constater les dégâts.

— Rien de cassé ?

Il était étalé sur le trottoir, regardant sous ma jupe.

— Si, ma jambe.

— Parfait, dis-je.

Puis je tournai les talons, remontai dans la Buick, et continuai jusqu'au centre commercial.

J'attribue cet incident à une crise de démence passagère car je tiens à préciser, à ma décharge, que je n'ai plus jamais écrasé quiconque depuis.

L'hiver, le vent rudoyait Hamilton Avenue, sifflant le long des baies vitrées, accumulant des ordures sur le bord des trottoirs et des devantures. L'été, l'air était immobile et ouaté, chargé d'humidité, saturé d'hydrocarbures. Il miroitait au-dessus du ciment chaud et du goudron fondu. Les cigales craquetaient. Les bennes à ordures empestaient. Et une brume poussiéreuse était perpétuellement en suspension au-dessus des terrains de soft-ball aux quatre coins de l'État. Je me disais que cela faisait partie de la grande aventure de la vie quotidienne dans le New Jersey.

Cette après-midi-là, j'avais décidé d'ignorer la montée d'ozone du mois d'août qui me prenait à la gorge, et de partir, capote baissée, au volant de ma Mazda Miata. L'air conditionné soufflait à plein tube, je chantais en duo avec Paul Simon, mes cheveux bruns qui m'arrivaient aux épaules me fouettaient le visage dans un enchevêtrement de

boucles folles, mes yeux bleus toujours aux aguets étaient au frais derrière mes Oakleys, et mon pied appuyait à fond sur le champignon.

C'était dimanche, et j'avais rencart avec un rôti cocotte chez mes parents. Je m'arrêtai à un feu rouge, en profitai pour régler mon rétro, et poussai un juron en voyant Lenny Gruber à deux voitures de distance dans une berline. Je me tapai la tête contre le volant.

— Merde !

Gruber était un vague copain de lycée. C'était un cafteur à l'époque, et il l'était resté. Malheureusement, c'était un cafteur qui se battait pour une juste cause. J'étais en retard pour les traites de ma Mazda, et Gruber bossait pour la société de récupération.

Six mois plus tôt, quand j'avais acheté ma voiture, je paraissais bien sous tout rapport, avec un bel appartement et une carte d'abonnement pour les Rangers. Et puis boum badaboum ! Je m'étais fait virer. Plus de fric. Plus de solvabilité à toute épreuve.

Je serrai les dents, et tirai sur le frein à main d'un coup sec. Lenny était un vrai courant d'air. Quand on essayait de lui mettre la main dessus, il s'envolait en fumée, alors je n'étais pas disposée à gâcher ma dernière chance de lui proposer un marché. Je m'extirpai de ma voiture, présentai des excuses au chauffeur coincé derrière moi, et marchai droit sur Gruber.

— Stéphanie Plum ! s'exclama Gruber d'un air joyeux et faussement surpris. Ca alors !

Je m'appuyai des deux mains sur le toit de sa voiture et le regardai par sa vitre baissée.

— Lenny, je vais dîner chez mes parents. Tu ne me piquerais pas ma bagnole pendant que je suis chez eux, dis ? Ce serait vraiment nul, ça, Lenny.

— Je suis plutôt nul comme mec, Steph. C'est pour ça que j'ai ce super job. Je suis capable de tout, ou presque.

Le feu passa au vert et le conducteur derrière Gruber appuya sur son klaxon.

— Je te propose un marché, dis-je à Gruber.

— Qui inclut que tu te désapes ?

Je m'imaginai en train de lui tordre le nez dans le style des Trois Stooges jusqu'à ce qu'il crie comme un cochon qu'on égorge. Le problème, c'est qu'il aurait fallu que je le touche. Il valait mieux opter pour une approche plus en douceur.

— Laisse-moi la bagnole ce soir, et je vous la ramène à la première heure demain.

— Hors de question, dit Gruber. T'es une sournoise de première. Ca va faire cinq jours que je suis après cette caisse.

— Alors, un de plus un de moins ne fera pas grande différence.

— Il faudrait que tu te montres reconnaissante, tu vois ce que je veux dire ?

Je faillis vomir.

— Laisse tomber. Prends la bagnole. En fait, tu peux même la prendre tout de suite. Je vais aller chez mes parents à pied.

Les yeux de Gruber restaient collés à mi-hauteur de mon torse. Je fais un 85 B. Honnête, mais loin d'être écrasant sur mon mètre soixante-neuf. Je portais un short noir en lycra et un maillot de hockey trop grand pour moi. Pas vraiment une tenue qu'on taxerait d'affriolante, mais Lenny matait quand même.

Son sourire s'élargit suffisamment pour révéler qu'il lui manquait une molaire.

— Oh, je crois que je vais patienter jusqu'à demain. Après tout, on était dans la même classe au lycée.

— Hm, hm.

Je ne trouvais rien de mieux à dire.

Cinq minutes plus tard, je quittai Hamilton Avenue pour m'engager dans Roosevelt Street. À deux rues de chez mes parents, je sentais déjà les obligations familiales m'aspirer, me tirer jusqu'au fond du Bourg. C'était un quartier de familles nombreuses. On y trouvait de la sécurité, de l'amour, de la stabilité, et le confort du rituel. L'horloge du tableau de bord me signalait que j'étais en retard de sept minutes, et mon envie de hurler me signalait que j'étais arrivée.

Je me garai le long du trottoir et regardai l'étroite maison jumelle à

un étage, sa véranda ornée de jalousies, et son auvent en zinc. La partie Plum était jaune, comme elle l'était depuis quarante ans, avec un toit de bardeaux marron. Des buissons de boules-de-neige flanquaient la véranda en ciment et des géraniums rouges s'alignaient tout le long à intervalles réguliers. En fait, c'était agencé comme un appartement. Salon devant, salle à manger au milieu, cuisine au fond. Trois chambres et la salle de bains à l'étage. C'était une maisonnette proprette pleine à craquer d'odeurs de cuisine et de meubles, heureuse de son sort.

À côté, Mrs. Markowitz, qui vivait de l'aide sociale et de fins de soldes, avait peint sa partie en caca d'oie.

Ma mère était à la porte-moustiquaire.

— Stéphanie, cria-t-elle. Qu'est-ce que tu fiches à rester assise dans ta voiture ? Tu es en retard ! Tu sais bien que ton père déteste dîner tard. Les pommes de terre vont être froides. Le rôti va être sec.

La bouffe, c'est important au Bourg. La lune tourne autour de la terre, la terre tourne autour du soleil, et le Bourg tourne autour du rôti cocotte. Aussi loin que je m'en souviens, la vie de mes parents a toujours été conditionnée par des rôtis de cinq livres cuits à point à six heures du soir.

Mamie Mazur se tenait à quelques pas derrière ma mère.

— Faudra que je m'achète le même, dit-elle, lorgnant mon short. J'ai toujours de jolies gambettes, tu sais.

Elle souleva sa jupe et regarda ses genoux.

— Qu'est-ce que t'en penses ? Tu crois que ça m'irait bien un de ces trucs de cycliste ?

Mamie Mazur avait des genoux en poignée de porte. Elle avait été belle à son époque, mais les années ne lui avaient laissé qu'une peau flasque sur les os. Cela dit, si elle avait envie de porter un short en lycra, grand bien lui fasse. Je voyais les choses comme ça c'était un des nombreux avantages de vivre dans le New Jersey, même les vieilles dames avaient le droit de sortir des sentiers battus.

Mon père, qui découpait la viande dans la cuisine, fit entendre un ronchonnement dégoûté.

— Un short de cycliste ! marmonna-t-il.

Deux années plus tôt, quand les artères bouchées par la graisse de papie Mazur l'expédièrent déguster le grand rôti de porc au Ciel, mamie Mazur était venue passer un moment chez mes parents et n'était jamais repartie. Mon père acceptait cela avec un mélange de stoïcisme à l'ancienne et de rouspétances qui manquaient pour le moins de délicatesse.

Je l'entends encore me raconter l'histoire du chien qu'il avait quand il était petit. Cet animal était le chien le plus laid, le plus vieux, et le plus débile qui ait jamais existé. Il était incontinent et on le suivait à la trace. Toutes ses dents étaient pourries, ses hanches étaient solidifiées par l'arthrite et d'énormes boules de graisse pendouillaient sous son pelage. Un jour, mon grand-père emmena le chien derrière le garage et le tua d'un coup de fusil. Je soupçonnais que, parfois, mon père fantasmaient une pareille fin pour mamie Mazur.

— Tu devrais te mettre en robe, me dit ma mère, nous servant des haricots verts et des petits oignons à la crème. À trente ans, tu t'habilles en adolescente attardée. Comment veux-tu te trouver un homme bien, attifée de la sorte ?

— Je ne veux pas d'un homme. J'en ai eu un, ça m'a suffi.

— Ca, c'est parce que ton mari était un vrai couillon, dit mamie Mazur.

J'acquiesçai. Mon ex-mari était un couillon. Surtout depuis le jour où je l'avais surpris en flagrant délit sur la table de la salle à manger en compagnie de Joyce Barnhardt.

— Il paraît que le fils de Loretta Buzick est séparé de sa femme, fit ma mère. Tu te souviens de lui ? Ronald Buzick ?

Je savais où elle voulait en venir, et je n'avais pas du tout envie de la suivre sur ce terrain.

— Je ne compte pas sortir avec Ronald Buzick, lui dis-je. Oublie ça.

— Oh ? Et qu'est-ce qui ne va pas chez Ronald Buzick ?

Ronald Buzick était boucher, dégarni, et gras. Et peut-être étais-je un peu snob en la matière, mais je trouvais extrêmement difficile d'avoir des visées romantiques sur un type qui passait ses journées à farcir d'abats le cul des poulets.

Ma mère poursuivit sur sa lancée.

— Bon, très bien, et que dirais-tu de Bernie Kuntz ? Je l'ai croisé au pressing, et il a insisté pour avoir de tes nouvelles. Je crois qu'il serait intéressé. Je pourrais l'inviter à venir prendre le café.

Avec la chance que j'avais, il était probable que ma mère avait déjà invité Bernie et qu'en ce moment même il faisait le tour du pâté de maisons en gobant des Kiss Cool.

— Je n'ai pas envie de parler de Bernie, dis-je. J'ai quelque chose à vous dire. Une mauvaise nouvelle...

J'avais redouté cet instant et l'avais remis au plus tard possible.

Ma mère porta une main à sa bouche.

— Tu t'es trouvé une boule au sein ! s'écria-t-elle.

Jamais aucune femme de la famille ne s'était trouvé de boule nulle part, mais ma mère veillait au grain.

— Mes seins vont très bien, merci. C'est mon boulot qui ne va pas.

— C'est-à-dire ?

— Que je n'en ai plus. Je me suis fait virer.

— Virée ! répéta ma mère, l'air constipé. Comment est-ce possible ? C'était un très bon travail. Tu aimais beaucoup ce travail.

J'achetais de la lingerie en solde pour E.E. Martin, et travaillais à Newark, qui n'est pas exactement le jardin d'Eden de notre État-jardin. En fait, c'était ma mère qui adorait ce boulot, s'imaginant qu'il était glamour alors qu'en réalité je passais l'essentiel de mon temps à discuter le prix de slips en nylon dernier cri. E.E. Martin n'était pas vraiment Victoria's Secret.

— À ta place, je ne m'en ferais pas, me dit ma mère. Il y a toujours du travail pour les acheteuses de lingerie fine.

— Il n'y a pas de boulot pour les acheteuses de lingerie fine.

Surtout pour celles qui ont travaillé chez E.E. Martin. Avoir été salariée chez E.E. Martin me rendait aussi désirable qu'une pestiférée. E.E. Martin avait été un peu chiche sur le graissage de pattes cet hiver, en conséquence de quoi ses accointances avec la mafia avaient été rendues publiques. Le PDG fut mis en examen pour pratiques commerciales illégales, E.E. Martin rachetée par Baldicott, Inc., et,

sans avoir commis aucune faute, je fus balayée dans le grand nettoyage du printemps.

— Ca fait six mois que je suis au chômage.

— Six mois ! Et tu n'avais rien dit ! Ta propre mère ne savait pas que tu étais à la rue !

— Je ne suis pas à la rue. Je bosse par intérim. Je fais du classement, ce genre de trucs.

Et je file un mauvais coton. J'étais inscrite dans toutes les agences d'intérim de Trenton et de ses environs, et j'épluchais religieusement les rubriques « offres d'emploi ». Je n'étais pas difficile, ne faisant l'impasse que sur le racolage par téléphone et le toilettage de chiens, mais mon avenir ne semblait pas rose. J'étais trop qualifiée pour le bas de l'échelle et je manquais d'expérience pour un poste de direction.

Mon père plaça une autre tranche de rôti dans son assiette. Il avait travaillé à la poste pendant trente ans et avait opté pour la retraite anticipée. Depuis, il était chauffeur de taxi à mi-temps.

— J'ai rencontré ton cousin Vinnie hier, dit-il. Il cherche quelqu'un pour faire du classement. Tu devrais passer le voir.

Tout juste la promotion dont je rêvais, classer pour Vinnie. De toute ma famille, Vinnie était celui que j'aimais le moins. Vinnie était de la vermine, un détraqué, une crotte de chien.

— Il paie combien ? demandai-je.

— Sans doute le salaire minimum, dit mon père, avec un haussement d'épaules.

Super. Le poste idéal pour quelqu'un qui avait déjà touché le fond. Patron pourri, boulot pourri, salaire pourri. Les possibilités de m'apitoyer sur mon sort seraient infinies.

— Et l'avantage, c'est que c'est tout près, dit ma mère. Tu pourras venir déjeuner à la maison tous les jours.

J'acquiesçai, hébétée, me disant que j'aimerais mieux m'enfoncer une aiguille dans l'œil.

Le soleil filtrait par l'interstice entre les rideaux de ma chambre, le climatiseur émettait un ronronnement de mauvais augure depuis la

fenêtre du salon, laissant présager une autre matinée torride, et sur l'affichage numérique de mon radio-réveil clignotaient des chiffres d'un bleu électrique qui me disaient qu'il était neuf heures. La journée avait commencé sans moi.

Je roulai hors du lit avec un soupir et me traînai jusqu'à la salle de bains, puis jusqu'à la cuisine, et me plantai devant le réfrigérateur, espérant que les bonnes fées des frigos seraient venues pendant la nuit. J'ouvris la porte et regardai les clayettes vides, remarquant que la nourriture ne s'était pas clonée par magie à partir des taches résiduelles dans le beurrier et des débris racornis au fond du bac à légumes. Un demi-pot de mayonnaise, une bouteille de bière, un pain complet recouvert de moisissure bleue, le cœur d'une laitue polaire, un étui-fraîcheur au contenu à l'aspect gluant et marronnasse, et une boîte de croquettes Spécial Hamster se dressaient entre l'inanition et moi. Je me demandai si neuf heures du matin était trop tôt pour boire de la bière. Évidemment, à Moscou, il devait être quatre heures de l'après-midi. Vendu !

Je bus la moitié de la bière et m'approchai, l'air sinistre, de la fenêtre du salon. Je tirai les rideaux et baissai les yeux sur le parking. Ma Mazda avait disparu. Lenny avait frappé tôt. Ce n'était pas une surprise mais, quand même, ça me restait en travers de la gorge. J'étais désormais une épave patentée.

Et comme si ça ne suffisait pas, j'avais craqué au dessert et promis à ma mère que j'irais voir Vinnie.

Je pris une douche et en ressortis tant bien que mal une petite demi-heure plus tard après une crise de larmes épuisante. Je m'engonçai dans des collants et un tailleur et fus bientôt prête à accomplir mon devoir filial.

Dans sa cage posée sur le comptoir de la cuisine, Rex, mon hamster, était encore endormi au fond de sa boîte de soupe. Je laissai tomber quelques croquettes dans son bol et lui donnai des bécots sonores. Rex ouvrit ses yeux noirs, les cligna. Il frétila des moustaches, et snoba les croquettes. Je ne pouvais lui en vouloir. Je les avais goûtées pour mon petit déjeuner la veille et n'avais pas été favorablement impressionnée.

Je verrouillai ma porte et descendis St. James Street jusqu'au concessionnaire de voitures d'occasion Blue Ribbon. Sur le devant du parc-autos, une Nova implorait qu'on l'achète pour 500 dollars. Sa carrosserie intégralement rouillée et ses innombrables accidents la faisaient ressembler à tout sauf à une voiture, à fortiori à une

Chevrolet, mais Blue Ribbon voulait bien m'échanger cette horreur contre ma T.V. et mon magnétoscope. J'ajoutai mon robot Marie et mon micro-ondes, et ils payèrent ma carte grise et ma vignette.

Je sortis la Nova du parc-autos et me rendis tout droit chez Vinnie. Je me garai sur une place de parking au coin de Hamilton Avenue et Olden Street, extirpai la clef de contact, et attendis que la voiture arrête son bruit de ferraille. Je fis une courte prière pour n'être vue par personne que je connaisse, poussai la portière d'un coup d'épaule, et franchis au pas de course la courte distance qui me séparait du bureau sur rue. Au-dessus de la porte, l'enseigne bleue et blanche proclamait : « Vincent Plum Agence de Cautionnement Judiciaire. » En lettres plus petites, elle proposait des services dans tout le pays vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien situé entre le pressing « Aux Petits Soins » et l'épicerie fine « Chez Fiorello », Vincent Plum s'occupait des affaires de famille, querelles domestiques, troubles de l'ordre public, vols de voitures, conduite en état d'ivresse, et vol à l'étalage. Le bureau, petit, fonctionnel, consistait en deux pièces aux murs lambrissés de panneaux en noyer bas de gamme et au sol recouvert de moquette aiguilletée couleur rouille. Un canapé moderne capitonné en skaï marron était poussé contre un mur du coin « accueil », et un bureau marron et noir métallique surmonté d'un téléphone multi-lignes et d'un ordinateur occupait un coin plus éloigné.

La secrétaire de Vinnie était assise au bureau, tête baissée, progressant prudemment à travers un paquet de fiches.

— Mouais ?

— Je suis Stéphanie Plum. Je viens voir mon cousin Vinnie.

— Stéphanie Plum !

Sa tête se redressa.

— Je suis Connie Rosolli. T'allais en classe avec ma petite sœur, Tina. Oh, mince, j'espère que t'es pas venue pour une caution.

Je la reconnaissais maintenant. Même modèle que Tina en plus âgé. Taille plus épaisse, traits plus grossiers. Une chevelure brune fournie et rebelle, un teint olivâtre sans défaut, et une ombre de moustache au-dessus de la lèvre supérieure.

— La seule chose pour laquelle je sois venue, c'est pour me faire du fric, répondis-je à Connie. On m'a dit que Vinnie cherchait quelqu'un

pour du classement.

— On vient de pourvoir ce poste, et entre nous, tu n’as rien raté. C’était un boulot minable. Payé au salaire minimum, et tu devais passer toute ta journée à genoux à anonner l’alphabet. Moi, je dis que quitte à passer tant de temps à genoux, on peut faire un truc qui rapporte plus. Tu me suis ?

— La dernière fois que je me suis retrouvée à genoux, c’était il y a deux ans. Je cherchais une lentille de contact.

— Écoute, si t’as vraiment besoin de bosser, pourquoi tu demandes pas à Vinnie de te faire retrouver des fugitifs ? Y a de quoi se faire du fric.

— Combien de fric ?

— Dix pour cent de la caution.

Connie prit une fiche dans son tiroir du haut.

— On a ce cas depuis hier. La caution a été fixée à 100.000 dollars, et il ne s’est pas présenté au tribunal. Si t’arrives à le retrouver et à le ramener, 10.000 dollars sont pour toi.

Je posai une main sur le bureau pour reprendre mon équilibre.

— Dix mille dollars pour retrouver un type ? Où est le lézard ?

— Des fois, ils aiment pas être retrouvés, et ils te tirent dessus. Mais ça arrive très rarement.

Connie feuilleta le dossier.

— Celui d’hier est un gars du coin. Morty Beyers avait commencé la traque, alors une partie des travaux d’approche a déjà été faite. Tu as des photos, et tout.

— Qu’est-il arrivé à Morty Beyers ?

— Appendice éclaté. C’est arrivé à onze heures hier soir. Il est au St. Francis avec un drain sur le côté et un tube dans le nez.

Je ne souhaitais pas qu’il arrive malheur à Morty Beyers, mais j’étais excitée comme une puce à la perspective de chausser ses baskets. La rémunération était tentante, et la dénomination du poste avait un certain cachet. D’un autre côté, l’idée de rattraper des fugitifs foutait

la frousse, et j'étais une trouillardaude de première quand il s'agissait de risquer sa peau.

— Moi, je dis que ça ne devrait pas être très difficile de retrouver ce type, dit Connie. Tu pourrais aller parler à sa mère. Et si ça tourne au vinaigre, tu peux toujours faire machine arrière. Qu'est-ce que t'as à perdre ?

Rien que la vie.

— Je ne sais pas. Je n'aime pas trop le côté fusillade.

— Probable que c'est comme l'autoroute à péage, dit Connie. On s'y fait. Moi je dis que vivre dans le New Jersey est déjà une gageure, entre les déchets toxiques, les dix-huit roues, et les schizos armés. C'est vrai, quoi, on n'est pas à un fou près qui vous tire dessus.

Pas trop loin de ma propre philosophie. Et les 10.000 dollars étaient sacrément alléchants. Je pourrais payer mes créanciers et redresser la barre.

— O.K., dis-je. Je suis partante.

— Il faut d'abord que t'en parles à Vinnie.

Connie fit pivoter sa chaise face à la porte du bureau de Vinnie.

— Hé, Vinnie ! brailla-t-elle. On te demande pour affaires.

Vinnie, quarante-cinq ans, un mètre soixante-dix sans ses talonnettes, avait le corps mince et mou d'un furet. Il portait des chaussures à bout pointu, aimait les femmes aux seins pointus et les jeunes hommes à la peau mate, et il roulait en Cadillac Seville.

— Steph ici présente voudrait devenir un de nos agents, annonça Connie à Vinnie.

— Pas question. Trop dangereux, dit Vinnie. Tous mes agents ou presque travaillaient dans la sécurité. Et il faut connaître la loi.

— Je peux apprendre, dis-je.

— Reviens me voir quand tu sauras.

— Il me faut un boulot maintenant.

— C'est pas mon problème.

Je me dis que le moment était venu de durcir le ton.

— Je vais en faire ton problème, Vinnie. En ayant une grande discussion avec Lucille.

Lucille était la femme de Vinnie et la seule du quartier à ne pas connaître les goûts sexuels très spéciaux de son mari. Lucille avait les yeux hermétiquement fermés, et ce n'était pas à moi de les lui ouvrir de force. Mais, bien sûr, si elle posait des questions... ce serait une autre paire de manches.

— Tu me ferais chanter ? Moi ? Ton propre cousin ?

— Je suis dans une situation désespérée.

Il se tourna vers Connie.

— Donne-lui quelques affaires civiles. Des trucs qui se règlent par téléphone.

— Je veux celle-là, dis-je, désignant le dossier sur le bureau de Connie. Je veux celle à 10.000 dollars.

— Laisse tomber. C'est un meurtre. Je n'aurais jamais dû garantir la caution, mais le gars était du Bourg et j'étais navré pour sa mère. Crois-moi, tu n'as pas besoin de ce genre d'ennuis.

— J'ai besoin de fric, Vinnie. Laisse-moi une chance de le ramener.

— Quand les poules auront des dents, dit Vinnie. Si je ramène pas ce gus, j'ai 100.000 dollars dans le baba. Je ne compte pas envoyer un amateur à ses troussees.

Connie roula des yeux vers moi.

— On croirait qu'il les sort de sa poche. On dépend d'une compagnie d'assurances. Pas de quoi en faire un plat.

— Allez, donne-moi une semaine, Vinnie, dis-je. Si je ne te l'ai pas ramené dans une semaine, tu confies l'affaire à quelqu'un d'autre.

— Je ne te donnerais même pas une demi-heure.

Je pris une profonde inspiration et, me penchant vers Vinnie, je lui murmurai dans le creux de l'oreille :

— Je suis au courant pour Mme Zaretski, ses fouets et ses chaînes. Je

suis au courant pour les mecs. Et je suis au courant pour le canard.

Il ne dit mot. Il ne fit que pincer les lèvres au point qu'elles devinrent blêmes, et je sus que j'avais gagné.

Lucille dégoûterait si elle apprenait ce qu'il avait fait subir au canard. Et puis elle le répéterait à son père, Harry le Marteau, et Harry couperait la bite de Vinnie.

— Alors qui est-ce que je recherche ? demandai-je à Vinnie.

Il me tendit le dossier.

— Joseph Morelli.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Je savais que Morelli avait été mêlé à un homicide. Ça avait fait du bruit au Bourg, et les détails de la fusillade s'étaient étalés en première page du Trenton Times. UN POLICIER TUE UN HOMME DÉARMÉ. Cela avait eu lieu un mois plus tôt et d'autres questions, plus importantes (comme le montant exact de la dernière cagnotte du Loto), avaient remplacé les conversations sur Morelli. En l'absence de plus amples renseignements, j'avais supposé que Morelli avait tiré en service commandé. Je n'avais pas compris qu'il avait été inculpé de meurtre.

Ma réaction n'échappa pas à Vinnie.

— À ta tête, je dirais que tu le connais.

J'acquiesçai.

— Je lui ai vendu un pain au lait quand j'étais au lycée.

Connie ricana.

— Chérie, la moitié des nanas du New Jersey lui ont vendu leur pain au lait.

Chapitre 2

J'achetai une boîte de soda chez Fiorello et bus tout en regagnant ma voiture. Je me glissai au volant, fis sauter les deux boutons du haut de ma jupe en soie rouge, et ôtai mes collants, une concession à la

chaleur. Puis, d'une chiquenaude, j'ouvris le dossier Morelli et commençai par examiner les clichés, photos anthropométriques, un polaroid de lui en jean et blouson d'aviateur marron, et une photo d'identité en costume-cravate, manifestement extraite d'une publication des services de police. Il n'avait pas changé. Un peu plus svelte, peut-être. Le visage plus osseux. Quelques rides au coin des yeux. Une nouvelle cicatrice, aussi fine que du papier à cigarette, lui tranchait le sourcil droit, faisant légèrement retomber sa paupière. L'effet était dérangeant. Menaçant.

Morelli avait profité de ma naïveté non pas une, mais deux fois. Suite à la scène sur le sol de la boulangerie, il ne m'avait jamais rappelée, jamais envoyé de carte postale, pas même dit au revoir. Et le pire, c'est que je n'avais eu qu'une envie : qu'il m'appelle.

Mary Lou Molnar avait dit vrai à propos de Joseph Morelli. Il était irrésistible.

C'est de l'histoire ancienne, me dis-je. Je n'avais pas dû croiser ce type plus de trois ou quatre fois ces onze dernières années, et encore de loin en loin. Morelli faisait partie de mon enfance, et les sentiments que j'avais eus, petite fille, à son égard, n'avaient plus de raison d'être. Je devais faire mon boulot. Un point, c'est tout. Je n'étais pas là pour panser des blessures anciennes. Je ne voulais pas coincer Morelli pour me venger... Je voulais le coincer pour pouvoir payer mon loyer. Ouais, c'est ça. Voilà sans doute pourquoi j'avais l'estomac noué tout à coup.

Selon les renseignements figurant dans les clauses de la caution, Morelli habitait dans une résidence à la sortie de la Route 1. Ca me semblait l'endroit idéal où commencer mes recherches. Je doutais que Morelli soit chez lui, mais je pourrais toujours interroger ses voisins et voir s'il avait pris son courrier.

Je refermai le dossier et remis avec moult difficultés mes chaussures noires à talons. Je mis le contact. Pas de réaction. Je donnai un grand coup de poing sur le tableau de bord et poussai un râle de soulagement quand le moteur se mit à crachoter.

Dix minutes plus tard, je m'engageai dans le parking de chez Morelli. Les immeubles étaient en brique, à deux étages, fonctionnels. Chacun d'eux était doté de deux passages couverts. Huit appartements donnaient sur chacun de ces passages, quatre au-dessus, quatre en dessous. Je coupai le contact et cherchai des yeux les numéros des appartements. Morelli habitait derrière, au rez-de-chaussée.

Je restai assise un moment, me sentant bête et inutile. Et si Morelli est chez lui ? Qu'est-ce que je fais, je le menace d'aller dire à sa mère qu'il refuse de me suivre gentiment ? Ce type était recherché pour meurtre. Il risquait gros. Je n'imaginai pas qu'il puisse me faire du mal, mais j'avais très peur de passer pour une conne. Non que cela ne m'ait jamais empêchée de foncer tête baissée dans des projets foireux... comme mon mariage malheureux avec Dickie Orr, le couillon de service. À ce souvenir, je ne pus m'empêcher de faire la grimace. Difficile de croire que j'aie épousé un mec qui s'appelait Dickie.

O.K., me dis-je, oublie Dickie. On en est au plan Morelli. Vérifier sa boîte aux lettres puis son appart. Si j'ai de la chance (ou la poisse, selon comment on voit les choses), et qu'il ouvre sa porte, je lui servirai un gros bobard et je filerai. Puis j'appellerai les flics et je les laisserai se débrouiller pour la partie sport.

Je traversai le bitume à grandes enjambées et scrutai la rangée de boîtes aux lettres fixées au mur de brique. Toutes étaient pleines d'enveloppes. Celle de Morelli débordait. Je longuai le passage couvert et frappai à sa porte. Pas de réponse. Quelle surprise. Je refrappai et attendis. Rien. Je fis le tour de l'immeuble et comptai les fenêtres. Quatre pour l'appartement de Morelli et quatre pour celui d'à côté. Les stores de chez Morelli étaient baissés. Je m'approchai en catimini et jetai un coup d'œil à l'intérieur, essayant de regarder entre le bord du store et le coin du mur. Que le store se relève d'un seul coup et qu'un visage surgisse devant moi, et je mouillerais ma culotte illico. Le store ne se releva pas, mais je ne pus rien voir à l'intérieur. Je regagnai le passage couvert et frappai aux trois autres appartements. Deux restèrent sans réponse. Le troisième était occupé par une femme assez âgée qui habitait là depuis six ans et n'avait jamais vu Morelli. Impasse.

Je retournai à ma voiture et restai assise, essayant de réfléchir à ce que je pourrais bien faire maintenant. Aucune activité alentour : pas de télévision beuglant à travers des fenêtres ouvertes, pas d'enfants faisant du vélo, pas de chiens maltraitant la pelouse. Pas le genre d'endroit qui attirait les familles, me dis-je. Pas le genre d'endroit où on se connaissait entre voisins.

Une voiture luxueuse s'engagea dans le parking et prit un large virage loin de moi, se garant sur une des places de devant. Le conducteur s'attarda un moment au volant, et je me dis qu'il avait peut-être rendez-vous. N'ayant rien de mieux à faire, je décidai d'attendre et de voir ce qui allait se passer. Au bout de cinq minutes, la portière côté chauffeur s'ouvrit, un homme descendit de voiture et prit la direction

du passage couvert à côté de chez Morelli.

Je n'en croyais pas mes yeux. Ce type était le cousin de Joe, dit le Tapeur. Nul doute qu'il avait un vrai nom, mais impossible de m'en souvenir. Je l'avais toujours connu sous ce sobriquet. Quand il était gosse, il habitait la rue après l'hôpital St. Francis et traînait tout le temps avec Joe. Je croisai les doigts, espérant que ce bon vieux Tapeur allait récupérer quelque chose que Joe aurait laissé chez un voisin. Ou peut-être qu'à cet instant même, le Tapeur forçait une des fenêtres de chez Joe à la pince-monseigneur. Je me remontais le moral à l'idée du Tapeur commettant une effraction, quand il surgit de derrière l'immeuble, clef en main, et entra chez Joe par la porte.

Je tins bon, et dix minutes plus tard, le Tapeur réapparut portant un sac marin noir, remonta en voiture, et repartit. J'attendis qu'il ait quitté le parking, et je démarrai à sa suite. Je laissai une distance de deux ou trois voitures entre nous, mes phalanges blêmes sur le volant et mon cœur faisant un bruit de marteau piqueur dans ma poitrine, enivrée à la perspective de toucher les 10.000 dollars.

Je filai le Tapeur jusqu'à State Street et le vis s'engager dans une allée privée. Je dépassai le pavillon et me garai sept maisons plus loin. Autrefois, ce quartier, avec ses immenses demeures en pierre et ses vastes pelouses bien entretenues, était très prisé. Dans les années soixante, quand le « blockbusting »^[1] devint une pratique à la mode parmi les libéraux, un des propriétaires de State Street vendit à une famille de Noirs, et dans les cinq années qui suivirent, toute la population blanche, prise de panique, déserta le coin. Des familles plus pauvres vinrent s'installer ; les maisons se détériorèrent et furent subdivisées ; les jardins laissés à l'abandon ; les fenêtres furent condamnées. Mais, comme c'est souvent le cas pour les sites attractifs, celui-ci était en train d'être réhabilité.

Le Tapeur ressortit de la maison au bout de quelques minutes. Seul et sans le sac marin. Super. Une piste. Quelles chances y avait-il pour que Joe Morelli soit assis dans cette maison, le sac marin sur les genoux ? Je décrétai qu'elles étaient assez minces, mais que ça valait quand même la peine d'aller jeter un coup d'œil. J'avais le choix. Je pouvais appeler la police tout de suite, ou bien mener ma propre enquête. Si j'appelais la police et que Morelli n'était pas là, j'aurais l'air fine, et les flics pourraient bien se montrer moins coopératifs une deuxième fois. D'un autre côté, je n'avais absolument pas envie de me lancer dans cette enquête. Pas vraiment la bonne attitude pour qui venait d'accepter un boulot de « chasseuse de primes », mais c'était comme ça.

Je contemplai la maison un long moment, espérant que Morelli en sortirait l'air de rien pour m'éviter d'avoir à y entrer de même. Je consultai ma montre et pensai à la bouffe. Je n'avais rien avalé à part une cannette de bière en guise de petit déj'. Je reportai mon regard sur la maison. Si j'en terminais avec ça, je pourrais décrocher la timbale et consacrer la menue monnaie qui traînait dans le fond de mon sac à un hamburger. Motivation. Motivation.

Je pris mon souffle, ouvris ma portière d'un coup d'épaule, et m'extirpai de la voiture. Fonce, et basta, me dis-je. Ne va pas chercher midi à quatorze heures. Il ne se trouve sans doute pas à l'intérieur.

Je longeai le trottoir à grandes enjambées, déterminée, me parlant à moi-même tout en marchant. J'atteignis la maison et entrai sans la moindre hésitation. Dans le hall, les boîtes aux lettres indiquaient qu'il y avait huit appartements. Leurs portes donnaient sur une cage d'escalier commune. Un nom figurait sur chaque boîte aux lettres à l'exception de celle correspondant à l'appartement 201. Et aucun de ces noms n'était Morelli.

N'ayant rien de mieux à faire, je décidai de tenter la porte de l'appartement mystère. J'eus une poussée d'adrénaline au moment où je m'engageai dans l'escalier. Quand j'atteignis le palier du premier étage, mon cœur battait à tout rompre. Le trac, me dis-je. Normal. J'inspirai profondément plusieurs fois de suite et, sans plus recevoir d'ordres de mon cerveau, je réussis à me propulser jusqu'à la bonne porte. Je vis une main frapper. Oh, la vache, c'était la mienne !

J'entendis bouger derrière le battant. Il y avait quelqu'un à l'intérieur qui me regardait par le judas. Morelli ? J'en avais la certitude. L'air se bloquait dans mes poumons et mon poulx avait du mal à faire battre ma carotide. Mais qu'est-ce que je foutais là ? J'étais acheteuse de sous-vêtements discount. Qu'est-ce que je savais sur les façons d'arrêter les assassins ?

Ne le considère pas comme un assassin, me raisonnai-je. Considère-le comme un connard de macho. Considère-le comme le mec qui a abusé de toi et qui a tout raconté en détail sur un mur des toilettes pour hommes de la Mario's Sub Shop. Je me mordillai la lèvre inférieure et adressai un tremblant sourire d'espoir à la personne derrière le judas, en me disant que pas un connard de macho au monde ne pourrait résister à venir en aide à une oie blanche telle que moi.

Un autre moment s'écoula, et je pouvais presque entendre Morelli jurer intérieurement et s'interroger sur l'opportunité d'ouvrir sa porte.

Je fis un signe du petit doigt en direction du judas. Un geste timide, inoffensif. Une façon de lui dire que le petit bout de chou que j'étais avait deviné sa présence.

Le verrou tourna, la porte s'ouvrit d'un coup, et je me retrouvai nez à nez avec Morelli.

Son attitude était passive-agressive, sa voix teintée d'impatience.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il était plus carré que dans mon souvenir. Plus teigneux. Ses yeux étaient plus enfoncés, le dessin de sa bouche plus cynique. Je m'étais attendue à me trouver face à un garçon qui avait peut-être tué dans le feu de l'action. Je soupçonnais l'homme que j'avais devant moi d'être capable de tuer avec un détachement de professionnel.

Il me fallut un moment pour placer ma voix et formuler mon mensonge.

— Je cherche Joe Juniak...

— Vous vous êtes trompée d'appart. Y a pas de Juniak ici.

Je feignis la confusion. Esquissai un sourire forcé.

— Excusez-moi...

Je fis un pas en arrière et j'étais sur le point de dévaler l'escalier quatre à quatre quand Morelli me reconnut.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il. Stéphanie Plum ?

Je connaissais ce ton et le sentiment qu'il trahissait.

C'était celui que mon père employait quand il surprenait le chien des Smullen levant la patte sur son massif d'hortensias. Pas de problème, me dis-je. Au moins, tu sais tout de suite qu'il n'y a pas la moindre affection entre lui et toi. Ça me facilitait le travail.

— Joseph Morelli, dis-je. Pour une surprise...

Ses yeux se plissèrent.

— Ouais. C'est presque aussi surprenant que le jour où tu m'as foncé dessus avec la voiture de ton père.

Dans le but d'éviter une confrontation, je me sentis obligée de donner une explication. Aussi peu plausible qu'elle fût.

— C'était un accident. Mon pied a glissé.

— Tu parles ! T'es montée sur le putain de trottoir et tu m'as foncé dessus. T'aurais pu me tuer.

Il se pencha par-delà le montant de la porte et regarda dans le couloir.

— Bon, qu'est-ce que t'es vraiment venue faire ici ? T'as lu ce qu'on raconte sur moi dans les journaux et t'as décidé que je n'étais pas suffisamment dans la merde ?

Mon plan fut emporté par un vent de panique.

— J'en ai rien à battre que tu sois dans la merde, le rembarrai-je. Je travaille pour mon cousin Vinnie. Tu n'as pas respecté les clauses de ta caution.

Bravo, Stéphanie. Continue comme ça. Merveilleux self-control.

Il me fit un large sourire.

— Vinnie t'a envoyée, toi, pour me ramener ?

— Tu trouves ça drôle ?

— Très drôle. Et faut que je te dise, j'apprécie beaucoup les bonnes plaisanteries en ce moment, parce que j'ai pas souvent eu l'occasion de rigoler ces derniers temps.

Je comprenais son point de vue. Si j'avais devant moi entre vingt ans et la perpétuité, je ne rigolerais pas tous les jours non plus.

— Il faut qu'on parle.

— Alors, grouille. Je suis pressé.

Je me dis que j'avais une quarantaine de secondes pour le convaincre de se constituer prisonnier. Frappe-le tout de suite à son point sensible. Appelles-en à son sens filial.

— Tu as pensé à ta mère dans tout ça ?

— Quoi, ma mère ?

— C'est elle qui a signé la caution. Elle va devoir payer 100.000 dollars. Elle va devoir hypothéquer sa maison. Et qu'est-ce qu'elle va dire aux gens ? Que son fiston était trop lâche pour affronter ses juges ?

Ses traits se durcirent.

— Tu perds ton temps. Je n'ai pas l'intention de me rendre. On m'enfermerait, on jetterait la clef de la cellule aux orties, et j'aurais toutes les chances d'en crever. Tu sais ce qui arrive aux flics qui vont en taule. C'est pas joli-joli. Et si tu veux savoir toute l'horrible vérité, tu serais la dernière personne à qui je permettrais de toucher l'argent de la prime. T'es une barje. T'as voulu m'écraser avec ta putain de Buick.

J'avais beau me répéter que je me fichais de l'opinion que Morelli pouvait avoir de moi, en toute honnêteté son animosité me blessait. Au fond de moi, j'aurais aimé qu'il éprouve un peu plus de tendresse à mon égard. J'avais presque envie de lui demander pourquoi il n'était jamais repassé me voir, après m'avoir séduite, à la boulangerie. Mais en fait, je lui hurlai :

— Tu aurais mérité que je t'écrase ! En réalité, je t'ai à peine bousculé. Si tu t'es cassé la jambe, c'est parce que tu as paniqué et que tu t'es fait toi-même un croche-pied.

— Tu as de la chance que je n'aie pas porté plainte.

— Tu as de la chance que je n'aie pas enclenché la marche arrière et que je ne te sois pas passé trois ou quatre fois sur le corps !

Morelli leva les yeux au ciel et ses mains tournoyèrent dans les airs.

— Faut que j'y aille. J'aimerais beaucoup pouvoir rester et essayer de comprendre la logique féminine...

— La quoi ? Je te demande pardon ?

Morelli se tourna, enfila une veste sport légère, et prit le sac marin posé par terre.

— Faut que je me casse.

— Pour aller où ?

Il me poussa de côté, enfonça un affreux revolver noir dans la ceinture

de son Levis, verrouilla la porte, et mit la clef dans sa poche.

— Ca te regarde pas.

— Écoute, lui dis-je, le suivant dans l'escalier. Je suis peut-être nouvelle dans ces histoires d'arrestations, mais je ne suis pas stupide, et je ne suis pas une dégonflée. J'ai dit à Vinnie que je te ramènerais et c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. Tu peux t'enfuir si tu veux, mais je te retrouverai, et je ferai tout ce qui est nécessaire pour t'arrêter.

Tu parles ! Je n'en croyais pas mes oreilles. J'avais déjà eu de la chance de le retrouver, et le seul moyen que j'aurais de l'arrêter serait de tomber sur lui déjà ligoté, bâillonné, et assommé. Et même alors, je n'étais pas sûre de pouvoir le traîner bien loin.

Il sortit par une porte de service et se dirigea vers une voiture dernier modèle garée non loin de l'immeuble.

— Te donne pas la peine de relever le numéro d'immatriculation, me lança-t-il. C'est une voiture d'emprunt. Je vais en changer d'ici une heure ou deux. Et ne gaspille pas ton énergie à me suivre. Je te sèmerais. Je te le garantis.

Il jeta le sac marin sur le siège avant, fit mine de monter en voiture, puis s'immobilisa. Il se retourna, se redressa, s'accouda nonchalamment contre la portière et, pour la première fois depuis que j'étais apparue sur son seuil, il prit le temps de vraiment me regarder. La première vague de colère passée, il me jugeait d'un air tranquille. Le voilà donc, le flic, songeais-je. Le Morelli que je ne connaissais pas. Le Morelli adulte, à supposer qu'une telle créature existât. Ou peut-être n'était-ce que l'ancien Morelli qui me regardait sous un nouvel angle.

— J'aime bien que tu aies laissé friser tes cheveux, finit-il par dire. Ca convient mieux à ta personnalité. Trop-plein d'énergie, trop peu de maîtrise de soi, hyper sexy.

— Tu ne sais rien de ma personnalité.

— Je connais le côté hyper sexy.

Le feu me monta aux joues.

— Tu ne manques pas d'air de me rappeler ça.

Morelli fit un grand sourire.

— Tu as raison. Et tu pourrais bien avoir raison pour l'épisode de la Buick aussi. Probable que je méritais d'être écrasé.

— Dois je considérer cela comme des excuses ?

— Absolument pas. Mais je te laisserai tenir la torche électrique la prochaine fois qu'on jouera au petit train.

Il était presque une heure quand j'arrivai dans les locaux de Vinnie. Je m'effondrai sur une chaise à côté du bureau de Connie et inclinai la tête en arrière pour profiter au maximum de l'air conditionné.

— Tu viens de faire un jogging ? me demanda Connie. Je n'avais pas vu quelqu'un transpirer autant depuis le Watergate.

— Ma voiture n'a pas l'air conditionné.

— Nul à chier ! Comment tu t'en sors avec Morelli ? Tu as une piste ?

— C'est ce qui m'amène. J'ai besoin d'aide. Ce boulot n'est pas aussi facile que je croyais. J'ai besoin de parler à un expert en la matière.

— J'ai le gars qu'il te faut. Un certain Ranger. De son vrai nom, Ricardo Carlos Mafioso. Un Cubain-Mexicain de la deuxième génération. Un ancien des Forces Spéciales. Il bosse pour Vinnie maintenant. On lui confie des arrestations qui font rêver les autres agents. Il est un peu trop créatif des fois, mais bon, c'est toujours comme ça avec les génies, pas vrai ?

— Créatif ?

— Il ne respecte pas toujours les règles du jeu.

— Oh.

— Comme Clint Eastwood dans l'Inspecteur Harry, dit Connie. Tu n'as rien contre Clint Eastwood, hm ?

Elle appuya sur la touche « mémoire » de son téléphone, tomba sur l'alphapage de Ranger, et lui laissa un message lui demandant de rappeler.

— Ne t'en fais pas, dit-elle, souriante. Ce gars-là va te dire tout ce que tu as besoin de savoir.

Une heure plus tard, j'étais attablée face à Ranger Mafioso dans un café en ville. Ses cheveux bruns et raides étaient tirés en arrière et maintenus par un catogan. Ses biceps donnaient l'impression d'avoir été sculptés dans du granite et polis au Mirror. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts, avait un cou de taureau et un corps vaut-mieux-pas-me-chercher-des-noises. Je lui donnais la trentaine.

Il se pencha en arrière, tout sourire.

— Alors, comme çaaaaaa, Connie m'a dit que j'étais censé faire de toi un agent préposé pour l'arrestation des fugitifs sans foi ni loi. Elle m'a dit que t'avais besoin d'une formation accélérée. Qu'est-ce qui urge ?

— Tu vois la Nova marron garée au bord du trottoir ?

Ses yeux pivotèrent vers la vitre.

— Hm hm.

— C'est ma voiture.

Il fit un signe de tête presque imperceptible.

— Donc, t'as besoin de fric. Autre chose ?

— Des raisons personnelles.

— Ce boulot est dangereux. Tes raisons personnelles ont intérêt à être vachement bonnes.

— Et toi, quelles sont les raisons pour lesquelles tu fais ça ?

Il tourna les paumes de ses mains vers le ciel.

— C'est ce que je fais de mieux.

Bonne réponse, songeai-je. Plus convaincante que la mienne.

— Peut-être qu'un jour je serai douée pour ça moi aussi. Pour l'heure, ma motivation est d'avoir un emploi stable.

— Vinnie t'a refilé une affaire ?

— Joseph Morelli.

Il renversa sa tête en arrière et éclata de rire, faisant vibrer les murs de la petite sandwicherie.

— Oh, c'est pas vrai ! Tu déconnes ? Tu le coinceras jamais ce mec-là. C'est pas un petit zonard que tu recherches. Ce type-là est un malin. Et un, as. Tu comprends ce que je te dis ?

— Connie m'a dit que tu étais un as.

— Moi et toi, c'est pas la même chose, et tu m'arriveras jamais à la cheville, mon petit chou.

Dans mes bons jours, je manquais de patience, et je n'étais pas dans un bon jour.

— Laisse-moi t'expliquer clairement mon point de vue, dis-je, me penchant en avant. Je suis au chômage. On a saisi ma voiture, mon frigo est vide, je vais me faire expulser de mon appart, et mes chaussures sont trop petites. Je n'ai pas beaucoup d'énergie pour faire la conversation. Tu comptes m'aider ou pas ?

Mafioso fit un grand sourire.

— Ca va être marrant. Ca va être comme le professeur Higgins et Eliza Doolittle à la conquête de Trenton.

— Comment je dois t'appeler ? lui demandai-je.

— Comme tout le monde : Ranger.

Il tendit le bras et prit la paperasserie que j'avais apportée. Il parcourut l'accord de caution.

— T'as déjà avancé ? T'es allée à son domicile ?

— Il n'y était pas, mais j'ai eu de la chance : je l'ai retrouvé dans un appartement dans State Street. Je suis arrivée au moment où il en partait.

— Et ?

— Ben, il est parti.

— Merde, fit Ranger. Personne ne t'a donc dit que t'étais censée l'en empêcher ?

— Je lui ai demandé de m'accompagner au poste de police, mais il a refusé.

Autre éclat de rire.

— Je suppose que t'as pas de flingue ?

— Je devrais ?

— Ca pourrait être utile, dit-il, toujours hilare.

Il acheva de lire l'accord de caution.

— Morelli a buté un certain Ziggy Kulesza. Il s'est servi de son arme personnelle pour tirer à bout portant une balle dum-dum entre les deux yeux de Ziggy.

Ranger leva les yeux vers moi.

— Tu t'y connais en flingues ?

— Suffisamment pour savoir que je n'aime pas ça.

— Une balle dum-dum rentre proprement mais ressort en faisant un trou aussi gros qu'une pomme de terre. Le cerveau éclabousse partout. Le crâne de Ziggy a dû exploser comme un œuf dans un micro-ondes.

— Ravie de l'apprendre.

Son sourire illumina la pièce.

— Je me disais que ça te ferait plaisir de le savoir.

Il se carra dans sa chaise et croisa les bras.

— Tu connais les détails de l'affaire ? me demanda-t-il.

— Selon les articles que Morty Beyers a agrafés à l'accord de caution, la fusillade a eu lieu tard dans la soirée, il y a un peu plus d'un mois, dans un immeuble de Shaw Street. Morelli, qui n'était pas en service, était allé rendre visite à une certaine Carmen Sanchez. Il a prétendu par la suite que Carmen lui avait téléphoné au sujet d'une affaire policière, qu'il avait accepté de la voir, et que lorsqu'il était arrivé chez elle, Ziggy Kulesza lui avait ouvert la porte et l'avait menacé d'une arme. Morelli a prétendu qu'il avait tiré sur Ziggy en état de légitime défense. Les voisins de Carmen ont donné une autre version des faits. Plusieurs d'entre eux se sont précipités dans le couloir en entendant des coups de feu, et ils ont trouvé Morelli debout au-dessus de Kulesza, tenant toujours son revolver à la main. Un des locataires a réussi à le maîtriser jusqu'à l'arrivée de la police. Aucune des personnes présentes ne se souvient avoir vu de revolver dans les mains de Ziggy, et les premières conclusions de l'enquête n'ont pas apporté

la preuve que Ziggy était armé. Morelli a prétendu qu'il y avait un deuxième homme dans l'appartement de Carmen au moment de la fusillade, et trois des locataires se rappellent avoir vu un inconnu, mais manifestement, l'homme a disparu avant l'arrivée de la police.

— Et Carmen ? demanda Ranger.

— Personne ne se souvient l'avoir vue. Le dernier article est paru une semaine après la fusillade, et depuis Carmen n'a pas refait surface.

Ranger hocha la tête.

— Autre chose ?

— Pas ça.

— Le type que Morelli a tué travaillait pour Benito Ramirez. Ce nom te dit quelque chose ?

— Ramirez est un boxeur, non ?

— Plus que boxeur. C'est un sacré prodige. Poids lourd. L'événement le plus important qui soit arrivé à Trenton depuis que George a massacré les mercenaires de la Hesse[2]. Il s'entraîne dans un gymnase de Stark Street. Ziggy collait à Ramirez comme le blanc au riz. Des fois, Ziggy lui servait de partenaire d'entraînement. Mais Ramirez l'employait comme coursier et garde du corps.

— Est-ce qu'on sait pourquoi Morelli a tiré sur Kulesza ?

Ranger tourna lentement les yeux vers moi.

— Non. Mais Morelli devait avoir une bonne raison. Morelli est cool comme gars, et si un flic veut buter quelqu'un, il a d'autres moyens.

— Même les flics cool peuvent commettre des erreurs.

— Pas comme celle-là, bébé. Pas Morelli.

— Où veux-tu en venir ?

— À te dire d'être prudente.

Tout à coup, j'eus un haut-le-cœur. Ce n'était pas une aventure facile dans laquelle je m'embarquais pour gagner du fric facile. Coincer Morelli ne serait pas de la tarte. Et le livrer à la justice serait un acte vil. Je ne le portais pas dans mon cœur, mais je ne le haïssais pas au

point d'avoir envie de le voir passer le restant de ses jours en prison.

— Tu veux toujours l'épingler ? me demanda Ranger.

Je gardai le silence.

— Si tu ne le fais pas, quelqu'un d'autre s'en chargera, dit-il. Une chose qu'il te faut savoir : on n'est pas là pour avoir des états d'âme. On se contente de faire son boulot, et on livre le mec. Il faut avoir confiance dans le système.

— Tu as confiance dans le système ?

— Il fait la peau à l'anarchie.

— Il y a beaucoup d'argent à la clef. Si t'es si doué, pourquoi Vinnie ne t'avait pas confié l'affaire Morelli ? Pourquoi l'avait-il donnée d'abord à Morty Beyers ?

— Les voies de Vinnie sont impénétrables.

— Il y a autre chose que je devrais savoir sur Morelli ?

— Si tu veux ton fric, t'as intérêt à le retrouver, et fissa. Le bruit court que le système judiciaire serait le cadet de ses soucis.

— Es-tu en train de me dire qu'un contrat a été passé sur lui ?

Ranger mima tenir un revolver.

— Pan !

— Et cette rumeur est confirmée ?

Il haussa les épaules.

— Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit.

— Le mystère s'épaissit, fis-je.

— Comme je te disais, peu importe le mystère. Ton boulot est simple. Retrouver le mec et le livrer.

— Tu crois que j'en suis capable ?

— Non.

S'il essayait de me décourager, il avait fait une mauvaise réponse.

— Tu m'aideras quand même ?

— Du moment que tu ne le dis à personne. Je ne voudrais pas ternir mon image de marque en passant pour un mec sympa.

J'acquiesçai.

— O.K... Je commence par quoi ?

— La première chose qu'on doit faire, c'est t'équiper. Et pendant qu'on rassemble ton matos, je vais te mettre au courant de la loi.

— Ca ne va pas me coûter trop cher, hein ?

— Mon temps et mes connaissances te sont offerts à l'œil parce que je t'aime bien, et j'ai toujours rêvé de jouer les professeur Hogging, mais les menottes coûtent 40 dollars la paire. T'as des cartes de crédit ?

Pas une. J'avais mis au clou mes quelques bijoux valables et vendu le convertible de mon salon à un voisin pour solder mes cartes de paiement. Mon électroménager avait été englouti par la Nova. La seule chose qui me restait était un petit pécule pour les coups durs auquel je me refusais à toucher. Je le gardais pour payer les frais de chirurgie orthopédique une fois que les récupérateurs m'auraient brisé les genoux.

Oh, probable que ce ne serait pas assez pour me payer de nouveaux genoux de toute façon.

— J'ai quelques dollars d'économies, dis-je.

Je laissai tomber au pied de ma chaise le gros sac à bandoulière en cuir noir que je venais de m'acheter et je m'assis à ma place. Ma mère, mon père et mamie Mazur étaient déjà attablés pour dîner, impatients d'entendre comment ça s'était passé avec Vinnie.

— Tu as douze minutes de retard, me dit ma mère. J'ai entendu des sirènes de police. Tu n'as pas eu un accident, hein ?

— Je travaillais.

— Déjà ?

Elle se tourna vers mon père.

— Premier jour de travail et ton cousin lui fait déjà faire des heures supplémentaires. Tu devrais lui parler, Frank.

— Ce n'est pas ça, lui dis-je. J'ai des horaires mobiles.

— Ton père a travaillé à la poste pendant trente ans et pas une seule fois il n'est arrivé en retard pour le dîner.

Un soupir m'échappa.

— Qu'est-ce que tu as à soupirer ? me demanda ma mère. Et ce nouveau sac ? Quand as-tu acheté ça ?

— Aujourd'hui. J'ai besoin de certaines choses pour ce boulot. Il me fallait un sac plus grand.

— De quoi as-tu besoin ? Je croyais que tu faisais du classement ?

— Je n'ai pas eu ce poste. Mais un autre.

— Lequel ?

Je versai du ketchup sur ma tranche de viande, réprimant à peine un autre soupir.

— Agent, dis-je. Il m'a embauchée comme agent préposé à l'arrestation des fugitifs.

— Préposé à l'arrestation des fugitifs, répéta ma mère. Frank, tu sais en quoi ça consiste ?

— Ouais, dit mon père. Chasseur de primes.

Ma mère se frappa le front et roula des yeux.

— Stéphanie, Stéphanie, Stéphanie, mais tu as perdu la tête. Ce n'est pas un travail fait pour une jeune fille comme il faut.

— C'est un travail sérieux et respectable, dis-je. C'est comme être flic ou détective privé.

Activités que je ne considérais ni l'une ni l'autre comme particulièrement respectables.

— Mais tu ne sais rien sur tout ça.

— C'est simple, dis-je. Vinnie m'a donné un D.D.C., et moi je dois le

retrouver et l'amener au commissariat de police.

— Un D.D.C. ? Qu'est-ce que c'est que ça ? voulut savoir ma mère.

— C'est quelqu'un qui se rend coupable de défaut de comparution.

— Peut-être que moi aussi je pourrais être chasseuse de primes, dit mamie Mazur. Un peu d'argent de poche me ferait pas de mal. Je pourrais t'aider à poursuivre tes D.D.C.

— Bon Dieu, fit mon père.

Ma mère ignore leurs interventions.

— Tu ferais mieux d'apprendre à faire des housses, me dit-elle. On a toujours besoin de housses.

Elle prit mon père à témoin.

— Frank, tu ne penses pas qu'elle ferait mieux d'apprendre à faire des housses ? Ce n'est pas une bonne idée, ça ?

Je sentais mes muscles se tendre le long de ma colonne vertébrale et je dus faire un effort pour me relaxer. Prends sur toi, me dis-je. C'était un bon entraînement pour le lendemain matin où j'avais l'intention de faire une petite visite à la mère de Morelli.

Dans l'organigramme du Bourg, la mère de Joseph Morelli faisait passer la mienne pour une ménagère de second ordre. Ma mère était loin d'être une souillon, mais selon les critères du Bourg, Mrs. Morelli était une ménagère de dimension épique. Dieu lui-même ne pouvait avoir des carreaux plus propres, du linge plus blanc, ou faire de meilleures pâtes que Mrs. Morelli. Elle ne ratait jamais la messe, elle travaillait pour l'Armée du salut pendant ses heures de loisir, et ses yeux noirs au regard perçant me fichaient une trouille d'enfer. Je ne pensais pas qu'il y ait la moindre chance que Mrs. Morelli moucharde son dernier-né, mais elle figurait sur ma liste de personnes à interroger, alors ! Il faut faire feu de tout bois.

On aurait pu acheter le père de Joe pour cinq dollars et un pack de six bières, malheureusement il était mort.

Ce matin-là, j'avais opté pour un look très classe tailleur en lin beige complété de collants, de talons hauts, et de boucles d'oreilles en perles du meilleur goût. Je me garai au bord du trottoir, gravis les marches du perron et frappai à la porte des Morelli.

— Tiens donc, fit mama Morelli, apparaissant derrière sa porte-moustiquaire, me fixant avec un air de blâme habituellement réservé aux athées et aux paresseux. Regardez-moi qui est là, dans ma véranda, de bon matin... la petite chasseuse de primes.

Elle releva son menton de quelques centimètres.

— Je suis au courant pour ton nouveau boulot, et je n'ai rien à te dire.

— Il faut que je trouve Joe, Mrs. Morelli. Il ne s'est pas présenté devant le tribunal.

— Je suis sûre qu'il avait de bonnes raisons pour ça.

Ouais. Entre autres qu'il est archi-coupable.

— Je vais vous dire, je vous laisse ma carte, au cas où. Je les ai fait faire hier.

Je fouillai dans mon sac, trouvant des menottes, de la laque, une torche électrique, une brosse à cheveux, pas de cartes. J'inclinai le sac pour mieux voir à l'intérieur, et mon revolver tomba sur la moquette verte.

— Un revolver ! s'exclama Mrs. Morelli. Mais où allons-nous ? Est-ce que ta mère sait que tu as un revolver ? Je vais lui dire. Je lui téléphone tout de suite.

Elle me gratifia d'un regard de dégoût absolu et me claqua sa porte au nez.

J'avais trente ans, et Mrs. Morelli allait me dénoncer à ma mère. On ne voyait ça qu'au Bourg. Je récupérai mon revolver, le jetai dans mon sac, et trouvai mes cartes. J'en coinçai une entre la moustiquaire et le montant de la porte. Puis je remontai en voiture et parcourus la courte distance qui me séparait de chez mes parents d'où je téléphonai à ma cousine Francie, qui savait tout sur tout le monde.

— Il a filé depuis longtemps, me dit-elle. C'est un mec intelligent et il porte sans doute une fausse moustache à l'heure qu'il est. Il était flic. Il a des contacts. Il sait comment avoir un nouveau numéro de Sécu et recommencer une nouvelle vie. Laisse tomber. Tu ne le retrouveras jamais.

L'intuition et le désespoir me chantèrent une autre chanson, aussi je téléphonai à Eddie Gazarra, qui était flic à Trenton et un de mes

meilleurs amis depuis que j'étais née. Il était non seulement un très bon copain mais il était aussi le mari de ma cousine, Shirley la Geignarde. Les raisons pour lesquelles Gazarra avait épousé Shirley dépassaient mon entendement, mais leur couple tenait depuis onze ans, alors je supposais qu'ils s'étaient trouvé un terrain d'entente.

Je ne m'embarrassai pas d'entrée en matière quand j'eus Gazarra au bout du fil. J'allai droit au cœur du problème, le mettant au courant du travail que je faisais pour Vinnie et lui demandant ce qu'il savait sur le fait divers Morelli.

— Je sais que tu ferais mieux de pas t'en mêler, me dit-il. Tu veux bosser pour Vinnie ? Parfait. Demande-lui de te confier une autre affaire.

— Trop tard. Je suis sur celle-là.

— Celle-là schlingue un max.

— Tout schlingue un max dans le New Jersey. C'est une des rares certitudes qu'on peut avoir.

Gazarra baissa d'un ton.

— Quand un flic est inculqué de meurtre, dit-il, c'est une méga-merde. Tout le monde devient chatouilleux sur la question. Et ce meurtre-là est particulièrement moche, parce que les preuves contre Morelli sont très fortes. Il a été appréhendé sur les lieux du crime tenant le revolver encore fumant dans sa main. Il a prétendu que Ziggy était armé, mais aucune arme n'a été retrouvée, aucune balle tirée dans le mur opposé, ou dans le plancher, ou dans le plafond, aucun résidu de poudre sur les mains ou la chemise de Ziggy. Le jury d'accusation n'avait d'autre choix que d'inculper Morelli. Et alors, pour arranger le tout... Morelli est devenu un D.D.C. C'est comme faire un pied de nez au ministère et c'est vachement embarrassant. Dès qu'on prononce le nom de Morelli dans les couloirs, tout le monde se souvient qu'il a quelque chose à faire. Personne ne va être ravi de te voir fourrer ton nez dans tout ça. Si tu cours après Morelli, tu vas te retrouver pendue haut et court à une branche cassée, toute seule.

— Si je le capture, je toucherai 10.000 dollars.

— Joue au Loto. Tes chances de gagner seront plus grandes.

— J'ai cru comprendre que Morelli était allé voir Carmen Sanchez mais que cette Sanchez n'était pas là quand il est arrivé.

— Non seulement elle n'était pas sur les lieux, mais elle a disparu de la surface de la Terre.

— Toujours introuvable ?

— Toujours. Et ne t'imagines pas qu'on ne l'a pas cherchée.

— Et le type qui, aux dires de Morelli, était dans l'appartement avec Ziggy ? Le témoin mystérieux ?

— Disparu.

Mon nez se fronça d'incrédulité.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Je trouve ça plus que bizarre.

— Peut-être que Morelli a vu rouge ?

Je sentis que Gazarra haussait les épaules à l'autre bout de la ligne.

— Tout ce que je sais, c'est que mon intuition de flic me dit qu'il y a quelque chose qui cloche.

— Tu crois que Morelli s'est engagé dans la Légion ?

— Je crois qu'il va rester dans les parages et s'efforcer d'améliorer ses chances de longévité... et peut-être y laisser sa peau en cours de route.

Je fus soulagée d'entendre mon opinion confirmée.

— Tu as des suggestions ?

— Aucune qui te ferait plaisir à entendre.

— Allez, Eddie. J'ai besoin d'aide.

Autre soupir.

— Tu ne vas pas le retrouver planqué chez un parent ou un ami. Il est trop malin pour ça. La seule idée qui me vient, c'est de chercher Carmen Sanchez et le type qui, selon Morelli, se trouvait chez elle avec Ziggy. À la place de Morelli, j'essaierais de retrouver ces deux témoins manquants, soit pour prouver mon innocence, soit pour être sûr qu'ils ne puissent pas prouver ma culpabilité. Je n'ai pas la moindre idée de la façon de s'y prendre. Si on ne peut pas les

retrouver, il y a de fortes chances que tu ne le puisses pas non plus.

Je remerciai Gazarra et raccrochai. Rechercher ces témoins me paraissait une bonne idée. Et tant pis si c'était une mission plus ou moins impossible. Ce qui importait, c'est que si je cherchais à retrouver la trace de Carmen Sanchez, il se pourrait bien que je suive le même itinéraire que Morelli et que nos routes se croisent une nouvelle fois.

Par où commencer ? L'appartement de Carmen. Je pourrais parler à ses voisins, peut-être avoir ses amis ou sa famille au téléphone ? Quoi d'autre ? Parler au boxeur, ce Benito Ramirez. Si Ramirez et Ziggy étaient si proches, peut-être que Ramirez connaissait Carmen Sanchez. Peut-être même avait-il sa petite idée quant à l'identité du témoin manquant ?

Je pris une boîte de soda dans le réfrigérateur et un sachet de figues Newtons dans le garde-manger, et décidai de commencer par aller parler à Ramirez.

Chapitre 3

Stark Street partait de la rivière, au nord du tribunal de l'État, et montait en direction du nord-est. Regorgeant de petits commerces, de bars, de supermarchés du crack et de maisons à deux étages lugubres accolées les unes aux autres, elle s'étendait sur un peu plus d'un kilomètre. La plupart des maisons avaient été réaménagées en appartements ou chambres à louer. Peu avaient l'air conditionné. Toutes étaient surpeuplées. Quand il faisait chaud, les habitants sortaient dans leur véranda et au coin des rues en quête d'air et d'action. À dix heures et demie du matin, la rue était encore relativement calme.

Je ratai le gymnase à mon premier passage, revérifiai l'adresse sur la page que j'avais arrachée de mon répertoire téléphonique, et roulai en marche arrière, au pas, déchiffrant les numéros les uns après les autres. Je repérai l'enseigne, « Stark Street Gym », calligraphiée d'une main de professionnel, en lettrage noir, sur une porte vitrée. Pas vraiment une pub, mais bon, je supposai qu'ils n'en avaient pas besoin. On ne pouvait pas dire qu'ils étaient en concurrence directe avec Spa Lady. Je ne trouvai à me garer que deux rues plus loin.

Je verrouillai la portière de la Nova, mis mon gros sac noir en bandoulière et y allai. J'avais relégué mon échec auprès de Mrs. Morelli aux oubliettes, et je me sentais hyper classe en tailleur et talons hauts, trimbalant mon matos de chasseuse de primes. J'avoue, à ma grande honte, que je commençais à m'amuser à jouer ce personnage, me disant qu'il n'y avait rien de tel qu'une paire de menottes dans son sac pour donner du ressort à la démarche d'une femme.

Le gymnase trônait au beau milieu de l'immeuble, au-dessus du garage A and K. La baie vitrée donnant sur le garage était ouverte, et je fus suivie par des sifflets et des bruits de baisers tandis que je traversais l'aire en ciment. Mon sang de native du New Jersey ne fit qu'un tour, m'intimant de réagir par quelques commentaires humiliants bien sentis, mais le silence étant d'or, je le gardai et pressai le pas.

Dans l'immeuble d'en face, à une fenêtre crasseuse du deuxième étage, une silhouette s'écarta dans l'ombre, attirant mon regard dans le mouvement. Quelqu'un me surveillait. Rien d'étonnant. J'étais passée dans la rue non pas une mais deux fois, moteur vrombissant. Mon silencieux avait lâché dès le matin et le boucan de mon pot d'échappement avait fait trembler les briques des devantures de tout Stark Street. Ce n'était pas vraiment ce qu'on appelait une mission secrète.

La porte du gymnase s'ouvrait sur un petit hall d'entrée d'où partait un escalier. Les murs étaient vert hôpital, recouverts de tags et de vingt ans de traces de doigts. Il régnait une odeur nauséabonde : relents d'urine sur les premières marches auxquels se mêlait l'arôme un peu rance de sueur et d'odeur corporelle masculine. Au-dessus, la salle d'entraînement, aussi vaste qu'un entrepôt, ne valait guère mieux.

Une poignée d'hommes soulevaient des poids. Le ring était vide. Personne aux punching-balls. Je supposai que tout le monde devait être sorti pour sauter à la corde ou voler des bagnoles. Ce fut la dernière pensée futile qui me traversa l'esprit. Toute activité cessa dès l'instant où j'entrai, et le malaise que j'avais ressenti dans la rue n'était rien comparé à celui que j'éprouvais en ce lieu. Je croyais qu'un champion devait être nimbé d'une aura de professionnalisme. Je ne m'étais pas attendue à une atmosphère chargée d'autant d'hostilité et de suspicion. Il était évident que j'étais une Blanche pas du tout au fait des us et coutumes de la rue qui s'aventurait dans un gymnase de Noirs, et si le reproche muet avait été un tant soit peu plus prononcé, j'aurais été projetée en arrière jusqu'en bas de l'escalier comme une

victime d'un poltergeist.

Je me campai sur mes deux jambes (plus pour m'éviter de m'écrouler de trouille que pour impressionner ces mecs) et rajustai mon sac sur mon épaule.

— Je cherche Benito Ramirez.

Une montagne de muscles du genre Hulk se leva d'un banc d'entraînement.

— C'est moi.

Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Sa voix était douce, ses lèvres retroussées en un sourire rêveur. L'effet général était angoissant ; la voix et le sourire en contradiction totale avec le regard fourbe et calculateur.

Je traversai la salle et lui tendis la main.

— Stéphanie Plum.

— Benito Ramirez.

Sa poignée de main était trop molle, interminable. Davantage une caresse, désagréablement sensuelle, qu'un salut. Je fixai ses yeux rapprochés aux paupières tombantes et m'interrogeai sur les boxeurs professionnels. J'avais toujours cru que la boxe était un sport d'adresse et de combat où le but était de gagner le match, pas forcément de massacrer son adversaire. Ramirez avait l'air de quelqu'un capable de tuer pour le plaisir. Quelque chose dans l'opacité de ses yeux, trous noirs où tout était absorbé et d'où rien ne sortait, donnait à penser que le mal y était tapi. Et son sourire, un peu maboule, écoeurant tant il était suave, suggérait la folie. Je me demandai si c'était là une fausse image destinée à effrayer les adversaires avant le début d'un match. Fausse ou non, elle me faisait dresser les cheveux sur la tête.

Je tentai de libérer ma main. Il la retint.

— Alors, Stéphanie Plum, dit-il d'une voix de velours. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Avoir été acheteuse pour E.E. Martin m'avait appris à mettre de l'eau dans mon vin. À m'affirmer tout en restant aimable et pro. Mon expression et ma voix indiquèrent à Ramirez que je le trouvais éminemment sympathique. Mes paroles furent directes.

— Si vous lâchez ma main, je pourrai vous donner ma carte, lui dis-je.

Il ne se départait pas de son sourire, maintenant plus avenant et inquisiteur que fou. Je lui tendis ma carte, et l'observai tandis qu'il la lisait.

— Agent préposé à l'arrestation des fugitifs, lut-il, manifestement amusé. Voilà un titre ronflant pour une petite fille.

Je ne m'étais jamais considérée comme petite jusqu'à ce que je me retrouve devant Ramirez. Je mesure un mètre soixante-dix et j'ai hérité du côté Mazur d'un physique robuste de bonne paysanne hongroise. Parfaitement bâtie pour travailler dans les champs de paprika, pousser la charrue, et pondre des marmots à tire-larigot. Je faisais du jogging et me privais régulièrement de manger pour garder la ligne, mais je plafonnais à soixante-cinq kilos. Pas grosse, mais pas un fil de fer non plus.

— Je cherche Joe Morelli. Vous l'avez vu ?

Ramirez secoua la tête.

— J'le connais pas. Je sais seulement qu'il a flingué Ziggy.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Un de vous a vu ce Morelli ?

Pas un ne moufta.

— On m'a dit qu'un témoin avait assisté au meurtre et que ledit témoin avait disparu, dis-je. Avez-vous une idée de qui cela pourrait être ?

Toujours pas de réponse.

J'insistai.

— Et Carmen Sanchez ? Vous la connaissez ? Est-ce que Ziggy l'a rencontrée ?

— Tu poses vachement de questions, toi, fit Ramirez.

Nous nous trouvions à côté des grandes baies vitrées qui donnaient sur la rue et, sans raison particulière, machinalement, je portai mon regard sur l'immeuble d'en face. Encore cette silhouette à contre-jour à la même fenêtre du deuxième étage. Un homme, me dis-je.

Impossible de savoir si c'était un Blanc ou un Noir. Aucune importance, d'ailleurs.

Ramirez caressa le revers de ma veste.

— Un Coca, ça te dirait ? On a un distributeur de boissons ici. Je te l'offre.

— Je vous remercie, mais j'ai une matinée très chargée. Il faut vraiment que j'y aille. Si jamais vous tombez sur Morelli, n'hésitez pas à m'appeler.

— La plupart des nanas trouvent que c'est un honneur que le Champion leur offre un Coca.

Eh bien, pas bibi. Bibi trouve que le champion doit avoir une case de vide. Et bibi n'aime pas du tout l'ambiance de ce gymnase.

— C'aurait été avec plaisir, vraiment, dis-je, mais j'ai un rendez-vous.

Avec une boîte de figues Newtons.

— C'est pas bon de cavalier dans tous les sens comme ça. Tu devrais te poser un petit moment histoire de te détendre. J'suis sûr que ton rencart t'en voudra pas.

Je déplaçai le poids de mon corps, essayant de m'éloigner tout en mentant sans vergogne.

— En fait, c'est un déjeuner de travail avec le sergent Gazarra.

— À d'autres, dit Ramirez.

Son sourire s'était crispé, et toute trace d'amabilité avait disparu de sa voix.

— Moi, je pense que cette histoire de déjeuner, c'est du baratin.

Je sentis des vrilles de panique s'enrouler autour de mon estomac, et je me raisonnai pour ne pas trahir ma peur. Ramirez jouait avec moi. Il crânait devant ses potes. Sans doute piqué au vif parce que je n'avais pas succombé à ses charmes. Il s'agissait pour lui de sauver la face.

Je fis celle qui consultait sa montre.

— Vous m'en voyez navrée, mais je dois retrouver Gazarra dans dix

minutes. Il ne va pas être content si j'arrive en retard.

Je reculai d'un pas, mais Ramirez me prit par la peau du cou, enfonçant ses doigts avec assez de force pour me faire instinctivement rentrer les épaules.

— T'arriveras ni en retard ni en avance, Stéphanie Plum, murmura-t-il. Le Champion en a pas fini avec toi.

Un silence oppressant régnait dans le gymnase. Personne ne levait le petit doigt. Personne n'exprimait la moindre objection. Je scrutai ces hommes un à un et ne reçus en retour que des regards vides. Aucun d'eux ne va m'aider, me dis-je, en proie à un début de réelle panique.

— Je suis venue ici pour faire appliquer la loi, dis-je, baissant d'un ton pour me mettre au diapason de Ramirez. Je suis venue dans l'espoir d'obtenir des renseignements sur Joe Morelli, et je ne vous ai donné aucune raison de mal interpréter mes intentions. Je me comporte en professionnelle, et j'attends de vous que vous me respectiez pour cela.

Ramirez me tira contre lui.

— Y a deux choses qu'il faut que tu saches sur le Champion, dit-il. Primo, t'amuse pas à lui parler de respect. Secundo, le Champion, il obtient toujours ce qu'il veut.

Il me secoua comme un prunier.

— Et tu sais ce que le Champion veut, là, maintenant ? Le Champion, il veut que tu sois sympa avec lui, baby. Vachement sympa. Faut que tu te fasses pardonner de lui avoir dit non. Faut que tu lui montres que tu le respectes.

Son regard glissa jusqu'à mes seins.

— Et que tu lui montres que t'as peur aussi. Je te fais peur, salope ?

N'importe quelle femme ayant un QI supérieur à 12 aurait eu une trouille bleue de Ramirez.

Il pouffa de rire et le duvet de mes bras se mit au garde-à-vous.

— T'as peur maintenant, me souffla-t-il au visage. Je le sens. Tu mouilles de trouille. Je parie que tu vas pisser dans ta culotte. Peut-être que je devrais y fourrer la main pour voir.

J'avais un revolver dans mon sac et j'étais prête à m'en servir s'il le

fallait, mais seulement en dernier recours. Dix minutes de formation n'avaient pas fait de moi une tireuse d'élite. O.K., me dis-je. Je ne voulais tuer personne. Je voulais juste faire reculer tout ce petit monde et foutre le camp. Je fis glisser ma main sur mon sac en cuir jusqu'à sentir le revolver, dur et inflexible, sous ma paume.

Plonge la main dans le sac, sors le revolver, me dis-je, et vise Ramirez avec un air méchant. Serais-je capable d'appuyer sur la détente ? Franchement, je n'en savais rien. J'avais des doutes. J'espérais ne pas être obligée d'en arriver là.

— Lâchez-moi, fis-je. Je ne vous le dirai pas deux fois.

— Personne dit au Champion ce qu'il doit faire, rugit-il, perdant son sang-froid, le visage déformé, grimaçant.

En un quart de seconde, le voile se déchira, et j'eus un aperçu du Ramirez caché, un aperçu de la démente, des feux de l'enfer, et d'une haine si violente qu'elle me coupa le souffle.

Il m'empoigna par le col de mon chemisier et j'entendis, dominant mon cri, le tissu qui se déchirait.

Dans l'adversité, quand une personne réagit instinctivement, elle va au plus évident. Je fis ce que n'importe quelle Américaine aurait fait à ma place je mis un coup de sac sur la cafetière de Ramirez. Entre le revolver, le bip, et tout mon bazar, mon sac devait peser autour des cinq kilos.

Ramirez chancela, et je fonçai vers l'escalier. Je n'avais pas fait cinq foulées qu'il me rattrapait par les cheveux et me balançait à travers la pièce comme une poupée de chiffons. Je perdis l'équilibre, dérapai sur le parquet, et m'étais face contre terre, la tête la première, le souffle coupé par l'impact de la chute.

Ramirez s'assit à califourchon sur mon dos et me farfouilla les cheveux d'une main, les tirant sauvagement. Je m'accrochai à mon sac mais sans pouvoir attraper mon revolver.

J'entendis une forte détonation, et une des fenêtres en façade vola en éclats. D'autres coups de feu suivirent. Quelqu'un vidait son chargeur sur le gymnase.

Les hommes coururent se mettre à l'abri en criant. Ramirez était parmi eux. Moi aussi, je crapahutai par terre comme un crabe, incapable de tenir sur mes jambes. J'atteignis l'escalier, me relevai, et me précipitai

vers la rampe. Je ratai la deuxième marche, trop paniquée pour coordonner mes mouvements, et dégringolai jusqu'en bas, atterrissant sur le lino craquelé au niveau de la rue. Je me redressai tant bien que mal et sortis, hagarde, dans la chaleur torride et la lumière aveuglante du soleil. Mes bas étaient filés et mes genoux en sang. Je m'accrochai à la poignée de la porte, tentant de reprendre mon souffle, quand une main se referma sur mon bras. Je sursautai et poussai un cri. C'était Joe Morelli.

— Bordel, fit-il, me poussant en avant. Reste pas plantée là. Bouge tes fesses !

Je n'étais pas certaine d'intéresser Ramirez au point qu'il dévale l'escalier à ma poursuite, mais il me sembla plus prudent de ne pas m'attarder pour m'en assurer, aussi j'emboîtai le pas de Morelli, la poitrine brûlante par manque d'oxygène et ma jupe coincée dans mon entrecuisse. Ça aurait pu passer chez Kathleen Turner et sur grand écran. Mais moi, j'étais loin d'être glamour. Mon nez coulait, et je crois bien que je bavais. Je geignais de douleur et pleurnichais de peur, poussant d'horribles cris d'animal et promettant à Dieu tout et n'importe quoi.

On tourna au coin de la rue, on coupa par une ruelle après le premier immeuble, et on descendit au pas de course une rue à sens unique taillée entre des jardins derrière des maisons. La rue était bordée de garages en bois délabrés et de poubelles cabossées et archi-pleines.

Des sirènes retentirent non loin. Nul doute que deux ou trois voitures de police et qu'une ambulance venaient sur les lieux de la fusillade. Avec le recul, je me dis que j'aurais dû rester près du gymnase et entortiller les flics pour qu'ils m'aident à capturer Morelli. J'y penserai la prochaine fois que je me ferai brutaliser et presque violer.

Morelli pila et me tira brusquement dans un garage vide dont la double porte était juste assez entrouverte pour qu'on puisse se glisser entre les deux battants. Aucun passant ne pouvait nous voir de la rue. Le sol était en terre battue et l'air, confiné, sentait le métal. Je fus frappée par l'ironie de la situation. Après tant d'années, je me retrouvais une fois encore dans un garage avec Morelli. Je lisais de la colère sur son visage ; elle durcissait son regard, pinçait ses lèvres. Il m'attrapa par le revers de ma veste et me plaqua contre la cloison rugueuse. Le choc fit tomber de la poussière des chevrons et me fit claquer des dents.

Sa voix dure masquait à peine sa fureur.

— Qu'est-ce qui t'a pris, bordel, d'entrer comme ça dans le gymnase ?

Il ponctua la fin de sa question par une autre secousse corporelle, faisant choir un peu plus de saleté sur lui et moi.

— Réponds ! m'ordonna-t-il.

La douleur n'était que mentale. J'avais été bête. Et voilà que pour ajouter l'insulte à l'outrage, je me faisais malmener par Morelli. C'était presque aussi humiliant que d'avoir été secourue par lui.

— J'étais à ta recherche.

— Eh ben, bravo, tu m'as trouvé. T'as aussi grillé ma planque, et je ne te félicite pas.

— C'était toi, l'ombre chinoise à la fenêtre du deuxième qui surveillait le gymnase depuis l'immeuble d'en face ?

Morelli ne daigna même pas répondre. Dans l'obscurité du garage, ses pupilles dilatées étaient noires comme du jais.

Je fis craquer mes articulations, mentalement, du moins.

— Et maintenant, j'ai bien l'impression qu'il ne me reste plus qu'une chose à faire, dis-je.

— Je suis impatient de savoir laquelle.

Je plongeai la main dans mon sac en bandoulière, extirpai mon revolver et enfonçai le canon dans le thorax de Morelli.

— T'arrêter.

Il écarquilla les yeux, tout étonné.

— Quoi ? Tu as un revolver et tu ne t'en es pas servie contre Ramirez ? Bon sang, tu l'as tapé avec ton agenda comme l'aurait fait n'importe quelle minette. Mais pourquoi t'as pas sorti ton arme, putain ?

Je sentis le rouge me monter aux joues. Que dire ? La vérité était plus que gênante. Elle jouait contre moi. Avouer à Morelli que j'avais eu davantage peur de mon revolver que de Ramirez n'allait pas vraiment renforcer ma crédibilité en ma qualité d'agent censé arrêter des fugitifs.

Il ne fallut pas longtemps à Morelli pour faire le rapprochement. Il poussa un soupir dégoûté, repoussa le canon du revolver et me le prit des mains.

— Si tu ne comptes pas t'en servir, tu ne devrais pas en avoir un. T'as une autorisation de port d'arme ?

— Oui.

Et j'étais au moins à dix pour cent convaincue qu'elle était légale.

— Comment tu l'as eue ?

— Par Ranger.

— Ranger Mafioso ? Bon sang, probable qu'il l'a fabriquée dans sa cave.

Il ôta les balles du barillet et me rendit le revolver.

— Trouve-toi un autre job. Et évite Ramirez. C'est un barje. Il a été accusé de viol à trois reprises et a été acquitté à chaque fois parce que la victime disparaît à tous les coups.

— Je ne savais pas...

— Y a beaucoup de choses que tu ne sais pas.

Son attitude commençait à m'énerver. Je n'avais pas besoin de lui pour savoir que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre sur l'art de l'arrestation. Je me serais volontiers passée de son ton supérieur et sarcastique.

— Où veux-tu en venir ?

— Laisse tomber mon affaire. Tu veux te mêler de faire appliquer la loi ? Super. Fonce. Mais te sers pas de moi comme cobaye. J'ai suffisamment de problèmes comme ça sans avoir à m'occuper de sauver ton cul.

— Personne ne te demande de le sauver. Je l'aurais sauvé toute seule si tu n'étais pas intervenu.

— T'aurais pas trouvé ton cul même en le cherchant à tâtons, chouchou.

Mes paumes étaient écorchées et me brûlaient à mort. Mon crâne

vibrant. Mes genoux me lançaient. Je n'avais qu'une envie : rentrer chez moi et rester sous une douche chaude pendant cinq ou six heures jusqu'à ce que je me sente propre et ragaillardie. J'avais envie de m'éloigner de Morelli et de me ressaisir.

— Je rentre chez moi.

— Bonne idée, dit-il. Où est ta bagnole ?

— Au coin de Stark Street et de Tyler Street.

Il s'aplatit contre un des battants de la porte et jeta un rapide coup d'œil au-dehors.

— C'est bon.

Mes genoux s'étaient ankylosés et le sang avait séché sur ce qui restait de mon collant. Boitiller me semblait être un signe de faiblesse à ne pas montrer à un Morelli, aussi fonçai-je, en pensant aïe, aïe, aïe, ouille, mais sans le dire. Quand nous arrivâmes au coin de la rue, je me rendis compte qu'il comptait me suivre jusqu'à Stark Street.

— Je n'ai pas besoin d'une escorte, lui dis-je. Ca va aller.

Il me tenait par le coude, me guidant.

— Ne te surestime pas. Je suis moins soucieux de ta petite personne que de me débarrasser de toi une fois pour toutes. Je veux être sûr que tu te tires. Je veux voir ton pot d'échappement disparaître dans le soleil couchant.

Pas de chance, me dis-je. Mon pot d'échappement était quelque part sur la Route 1, tenant compagnie à mon silencieux.

Nous atteignîmes Stark Street, et je chancelai à la vue de ma voiture. Elle était garée le long du trottoir depuis moins d'une heure et, dans ce laps de temps, elle avait été taguée de l'avant à l'arrière. Essentiellement en rose fluo, et le mot qui prédominait sur chaque aile était « chatte ». Je lus la plaque d'immatriculation et vérifiai qu'il y avait une boîte de figues Newtons sur la banquette arrière. Oui, c'était bien ma voiture.

Une vexation de plus ou de moins dans une journée remplie de vexations. Est-ce que c'était grave ? Pas le moins du monde. J'étais engourdie. Immunisée contre les vexations. Je trouvai les clefs dans mon sac et en enfonçai une dans la serrure de la portière.

Morelli se balançait sur ses talons, mains dans les poches, un sourire ironique commençant à se dessiner sur ses lèvres.

— La plupart des gens se contentent de choisir un tissu à rayures pour les sièges et le numéro d'immatriculation.

— Va chier et crève.

Morelli s'esclaffa, renversant sa tête en arrière. Il avait un rire sonore, riche, contagieux, et si je n'avais pas été aussi désemparée, j'aurais certainement uni mon rire au sien. En l'occurrence, j'ouvris violemment la portière et me calai au volant. Je mis le contact, donnai un grand coup sur le tableau de bord et laissai Morelli s'étrangler sur le bord du trottoir dans un nuage de gaz d'échappement et des explosions de moteur propres à lui remettre les idées en place.

J'habitais à la sortie est de la ville de Trenton, mais en fait mon quartier semblait davantage dépendre du township [\[3\]](#) d'Hamilton que de la ville de Trenton proprement dite. Mon immeuble était une mocheté cubique en brique d'un rouge foncé bâti avant l'air conditionné et le double vitrage. Dix-huit appartements en tout, également répartis sur trois étages. Selon les critères de la civilisation moderne, ce n'était pas un appartement sublime. Le loyer ne comprenait ni carte d'abonnement à une piscine ni accès à un court de tennis. L'ascenseur était indigne de confiance. La salle de bains était dotée d'éléments jaune moutarde et décorée dans le style province française.

L'avantage de l'immeuble est qu'il avait été bâti en dur. Les bruits ne portaient pas d'un appartement à l'autre. Les pièces étaient grandes et lumineuses. Les plafonds hauts. J'habitais au deuxième étage et mes fenêtres donnaient sur un petit parking privé. L'immeuble datait d'avant la mode des balcons, mais j'avais la chance de disposer du palier d'un vieil escalier de secours en fer forgé qui se trouvait juste devant la fenêtre de ma chambre. Idéal pour faire sécher ses collants, mettre en quarantaine les plantes pleines de pucerons, et juste assez large pour s'asseoir dehors dans la chaleur des soirées estivales.

Et le plus important de tout : cet hideux immeuble en brique ne faisait pas partie d'un complexe tentaculaire d'autres hideux immeubles en brique. Il se dressait, solitaire, dans une rue de petits commerçants et il marquait la frontière d'un quartier de modestes maisons à charpente de bois. Un peu beaucoup comme le Bourg... mais en mieux. Ma mère se donnait un mal de chien pour étirer le cordon ombilical jusqu'ici, et la boulangerie était à deux pas.

Je me garai au parking et me faufilai par l'entrée de service. Morelli n'étant plus dans les parages, je n'avais plus de raison de jouer les dures, aussi je rouspétai, geignis, et boitillai tout mon soûl jusqu'à mon appartement. Je me douchai, me donnai les premiers secours, enfilai un t-shirt et un short. J'avais les genoux écorchés et couverts d'ecchymoses qui viraient déjà au magenta et au bleu nuit. Mes coudes étaient à peu près dans le même état. J'avais l'impression d'être une gosse tombée de vélo. Je m'imaginais claironner « Je suis cap', je suis cap' » et, l'instant d'après, m'étaler par terre, ridicule, les genoux en sang.

Je me laissai tomber à plat dos sur le lit, bras et jambes écartés. C'était la position dans laquelle je réfléchissais le mieux quand tout me paraissait vain. Elle présentait un avantage non négligeable : je pouvais piquer un petit somme en attendant qu'une idée géniale me passe par la tête. Je restai vautrée sur mon lit pendant un long moment. Aucune idée géniale ne me vint, et j'étais trop énervée pour dormir.

Je ne pouvais m'empêcher de revivre l'incident avec Ramirez. Jamais jusqu'alors je n'avais été agressée par un homme. Pas même chahutée. L'agression de cette après-midi avait été une expérience dégradante, effrayante, et maintenant que le calme était revenu après la tempête, je me sentais violentée et vulnérable.

J'envisageai d'aller trouver la police, mais renonçai aussitôt à cette idée. Aller pleurnicher dans le giron de Big Brother ne risquait pas de me rapporter des points en tant que chasseuse de primes dure de dure. Je n'imaginais pas Ranger porter plainte pour voie de fait.

J'avais eu de la chance, me dis-je. Je m'en étais tirée avec des blessures superficielles. Grâce à Morelli.

Admettre ce dernier point m'arracha un gémissement. Avoir été secourue par Morelli était sacrément embarrassant. Et d'une injustice insigne. Tout bien considéré, je ne m'en tirais pas si mal que ça. J'étais sur cette affaire depuis moins de quarante-huit heures, et j'avais déjà retrouvé l'homme à deux reprises. Bon, d'accord, je n'avais pas été foutue de le capturer, mais je me formais sur le tas. On ne pouvait pas demander à un étudiant en première année d'ingénierie de bâtir le pont du siècle. J'étais à la même enseigne.

Je doutais que mon revolver me soit d'une quelconque utilité. Je ne me voyais pas du tout tirant sur Morelli. En le visant à un pied, à la limite. Mais quelles étaient mes chances de toucher une cible

mouvante si petite ? Quasiment nulles. Il était évident que je devais trouver un moyen moins meurtrier pour capturer ma proie. Peut-être qu'une bombe lacrymogène serait plus dans mon style ? Demain matin, je repasserais chez Sunny pour compléter ma panoplie de ruses du diable.

17:50 clignotait à mon radio-réveil. Je le fixai bêtement, ne réagissant pas tout de suite à la signification de l'heure affichée, puis je fus frappée d'horreur. Ma mère m'attendait encore pour dîner !

Je sautai du lit et courus au téléphone. Coupé. Je n'avais pas réglé ma facture. D'un geste vif, je pris mes clefs de voiture sur le comptoir de la cuisine et fonçai dehors.

Chapitre 4

En me garant le long du trottoir, j'aperçus ma mère qui me guettait des marches de la véranda. Elle agitait les bras en criant. Je n'entendais rien à cause du boucan du moteur, mais je pus lire sur ses lèvres.

— Coupe-moi ça ! hurlait-elle. Coupe-moi ça !

— Excuse, lui hurlai-je en retour. J'ai plus de silencieux !

— Il faut que tu fasses quelque chose. On t'entend venir d'un kilomètre. Tu vas donner des palpitations à la vieille Mrs. Ciak.

Elle regarda la voiture d'un air dubitatif.

— Tu l'as fait personnaliser ? me demanda-t-elle.

— C'est arrivé dans Stark Street. Des vandales.

Je la poussai dans l'entrée avant qu'elle ait eu le temps de déchiffrer le texte.

— Wouah, jolis genoux, me dit mamie Mazur, se penchant pour voir mes purulences de plus près. J'ai regardé un show à la télé la semaine dernière, celui d'Oprah, je crois bien, et il y avait une bande de femmes avec des genoux dans le même état que les tiens. Elles disaient qu'elles avaient bouffé la moquette. Je n'ai pas vraiment compris ce qu'elles entendaient par là.

— Oooh ! soupira mon père derrière son journal.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Nous comprenions tous son calvaire.

— Je n'ai pas bouffé ma moquette, dis-je à ma grand-mère. Je suis tombée sur les lames de mes patins.

Ce mensonge ne me faisait pas peur. J'avais un lourd passé de mésaventures désastreuses de ce genre. Je jetai un coup d'œil à la table de la salle à manger.

La nappe du dimanche avait été mise. Une invitation ?

Je comptai les assiettes. Cinq. Je levai les yeux au ciel.

— M'man, ne me dis pas que tu as fait ça.

— Fait quoi ?

On sonna à la porte, et mes pires craintes furent confirmées.

— On a de la compagnie. Ce n'est pas le bout du monde, dit ma mère, allant ouvrir. Je suppose que je peux inviter quelqu'un chez moi si j'en ai envie, non ?

— C'est Bernie Kuntz, dis-je. Je le vois par la fenêtre de l'entrée.

Ma mère s'immobilisa, mains sur les hanches.

— Et alors ? Quel est le problème avec Bernie Kuntz ?

— Pour commencer... c'est un homme.

— Bon, d'accord, tu as eu une mauvaise expérience. Ça ne veut pas dire que tu doives renoncer. Regarde ta soeur Valérie. Elle est heureuse en ménage depuis douze ans. Elle a deux adorables petites filles.

— C'est bon. Je m'en vais. Je file par la porte de derrière.

— Gâteau à l'ananas, me cria ma mère. Tu n'auras pas de dessert si tu t'en vas maintenant. Et ne crois pas que je t'en garderai une part.

Ma mère ne reculait devant aucun coup bas si elle estimait qu'elle défendait une bonne cause. Elle savait bien que son gâteau à l'ananas me liait pieds et poings. Une Plum irait jusqu'à souffrir le martyre pour un bon dessert.

Mamie Mazur fixait Bernie d'un regard noir.

— Vous êtes qui, vous ?

— Bernie Kuntz.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Je me tournai vers la porte d'entrée et vis que Bernie sautillait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— J'ai été invité à dîner, dit-il.

Mamie Mazur ne se décidait toujours pas à ouvrir la portemoustiquaire.

— Helen ! cria-t-elle par-dessus son épaule. Y a un jeune homme à la porte qui prétend qu'il est invité à dîner. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ? Regardez-moi cette vieille robe que je porte. J'peux pas tenir compagnie à un homme dans cette tenue.

Je connaissais Bernie depuis qu'il avait cinq ans. J'étais allée à l'école primaire avec Bernie. J'avais mangé à la cantine avec Bernie, et je l'associerais pour toujours aux tartines de beurre de cacahouètes et de confiture. Je l'avais perdu de vue au lycée. Je savais qu'il était allé en fac et que, depuis, il vendait de l'électroménager dans la boutique de son père.

De taille et de corpulence moyennes, il n'avait rien perdu des rondeurs poupines de la petite enfance. Il s'était mis sur son trente et un : mocassins à pompons cirés à mort, pantalon de soirée, et veste sport. À première vue, il n'avait pas beaucoup changé depuis la sixième. Il avait toujours l'air d'être incapable d'additionner des fractions, et la tirette en métal de sa fermeture Éclair pointait, tel le piquet d'une mini-tente.

Nous prîmes place à table et nous concentrâmes sur l'activité masticatoire.

— Bernie vend des appareils électroménagers, dit ma mère, faisant passer le chou rouge. Et ça lui rapporte beaucoup. Il roule en Bonneville.

— Une Bonneville. Vous m'en direz tant, fit ma grand-mère.

Mon père gardait la tête obstinément baissée sur son poulet. Il était supporter de l'équipe des Mets, portait des caleçons « Fruits of the Loom », et roulait en Buick. Sa loyauté était gravée dans la pierre, et il n'était pas du genre à s'en laisser conter par un vendeur de grille-pain arriviste qui roulait en Bonneville.

Bernie se tourna vers moi.

— Alors, qu'est-ce que tu deviens ?

Je jouais avec ma fourchette. Ma journée n'avait pas été une réussite, et annoncer au monde entier que je courais après les inculpés en

cavale me semblait présomptueux.

— Je bosse pour un genre de compagnie d'assurances, lui dis-je.

— Oh, arbitre en cas de contentieux en quelque sorte ?

— Plutôt côté recouvrement.

— Elle est chasseuse de primes ! claironna mamie Mazur. Elle poursuit des sales petits voyous qui veulent échapper à la justice, exactement comme à la télé. Elle a un flingue et tout.

Elle tendit le bras vers le buffet, derrière elle, sur lequel j'avais posé mon sac.

— Elle a tout un bazar dans son sac, dit mamie Mazur, le posant sur ses genoux.

Elle sortit les menottes, le bip, une boîte de Tampax, et posa le tout sur la table.

— Et voilà son revolver, annonça-t-elle fièrement. N'est-il pas magnifique ?

Je devais reconnaître que c'était un revolver assez super. Sa culasse était en acier inoxydable et sa crosse en bois sculpté. C'était un Smith-et-Wesson à cinq coups. Modèle 60 A 38 Special. Facile à utiliser, facile à transporter, m'avait dit Ranger. Un choix beaucoup plus raisonnable qu'un semi-automatique, si tant est qu'une dépense de 400 dollars soit raisonnable.

— Dieu du ciel, s'écria ma mère, range-moi ça ! Qu'on lui prenne ce pistolet avant qu'elle ne se tue par accident.

Le barillet était ouvert et apparemment vide. Je n'en savais pas long sur les armes à feu, mais j'étais sûre qu'aucun coup ne pouvait partir sans avoir recours à une balle.

— Il n'est pas chargé, dis-je.

Mamie Mazur tenait le revolver à deux mains, le doigt sur la détente. Elle plissa un œil et visa les porcelaines.

— K'pp, fit-elle. K'pp, k'pp, k'pp.

Mon père, qui semblait fasciné par la sauce de la saucisse, nous ignorait délibérément.

— Je ne veux voir aucun pistolet à table, dit ma mère. Et le dîner refroidit. Je vais devoir faire réchauffer le bouillon.

— Ce revolver ne te servira pas à grand-chose si tu ne mets pas de balles dedans, me dit mamie Mazur. Comment tu vas faire pour arrêter tes assassins avec un revolver vide ?

Bernie assistait à la scène, bouche bée.

— Ses assassins ?

— Elle est à la poursuite de Joe Morelli, l'informa mamie Mazur. C'est un assassin patenté qui se dérobe à la justice. Il a tué Ziggy Kulesza d'une balle entre les deux yeux.

— Je connaissais Kulesza, dit Bernie. Je lui avais vendu une télé grand écran il y a environ un an. On n'en vend pas beaucoup, des grands écrans. Trop chères.

— Il t'a acheté autre chose dernièrement ? lui demandai-je.

— Non. Mais je le voyais de temps en temps dans la boucherie d'en face, chez Sal. Ziggy me paraissait O.K... Le genre réglo.

Personne ne prêtait attention à mamie Mazur. Elle faisait toujours jujou avec le revolver, visant à droite et à gauche, s'habituant à l'avoir en main. Je me rendis compte qu'il y avait une boîte de munitions à côté de mes tampons. Une éventualité effrayante ricocha à la surface de mes pensées.

— Mamie, tu ne l'as pas chargé, dis-moi ?

— Bien sûr que si, me répondit-elle. En laissant un logement vide comme j'ai vu faire à la télévision. De cette façon, on ne peut pas tirer par erreur.

Elle inclina le revolver pour prouver la véracité de ses dires. Il y eut une forte détonation, un éclair jaillit du canon du revolver, et la carcasse du poulet bondit dans son plat.

— Sainte Marie mère de Dieu ! geignit ma mère, bondissant sur ses pieds et renversant sa chaise.

— Merde ! fit ma grand-mère. J'ai dû me gourer.

Elle se pencha en avant pour examiner son œuvre.

— Pas mal pour un baptême du feu. J'ai eu ce zozo en plein dans le croupion.

Mon père serrait tant sa fourchette que ses phalanges en étaient blêmes, et son visage était rouge pivoine.

Je fis le tour de la table sur les chapeaux de roues et, prudemment, pris le revolver des mains de ma grand-mère. Je fis tomber les autres balles et fourrai tout mon barda dans mon sac.

— Regardez-moi cette assiette cassée, dit ma mère. Elle faisait partie du service. Comment je vais faire pour la remplacer, hein ?

Elle déplaça l'assiette et nous contemplâmes tous en silence le trou parfaitement rond dans la nappe et la balle fichée dans la table en acajou.

Mamie Mazur fut la première à retrouver l'usage de la parole.

— Cette séance de tir m'a ouvert l'appétit, dit-elle. Qui me passe les pommes de terre ?

L'un dans l'autre, Bernie Kuntz s'en était tiré plutôt bien. Il n'avait pas pissé dans sa culotte quand mamie Mazur avait dégommé les parties intimes du poulet. Il avait supporté deux assiettées des redoutés choux de Bruxelles de ma mère. Et il s'était montré supportablement gentil envers moi, même s'il était évident que nous n'étions pas destinés à partager la même couche et que ma famille était tombée sur la tête. Les raisons de sa cordialité étaient claires : j'étais une femme qui manquait sérieusement d'appareils électroménagers. L'eau de rose, c'est bon pour occuper quelques heures le soir, mais les commissions sur les ventes, ça vous paie des vacances à Hawaï. Nous formions un couple idéal. Il voulait vendre, et je voulais acheter, et je ne fus pas mécontente d'accepter son offre d'une remise de dix pour cent. Et, pour me récompenser d'être restée bien sagement assise pendant tout le repas, j'avais appris quelque chose sur Ziggy Kulesza. Il achetait sa viande chez Sal Bocha, un type plus connu pour falsifier les comptes que couper des steaks dans le filet.

Je mis ce renseignement de côté pour plus tard. Il ne semblait pas très important pour le moment, mais qui pouvait savoir ce qui se révélerait utile.

J'étais chez moi, à ma table, devant un thé glacé et le dossier de Morelli, et j'essayais de mettre sur pied un plan d'action. J'avais préparé un bol de pop-corn pour Rex. Je l'avais posé sur la table, à

côté de moi, et Rex était dedans, les bajoues gonflées de pop-corn, le regard brillant, la moustache frétilante.

— Alors, Rex, lui dis-je, qu'en penses-tu ? Est-ce que tu crois qu'on va pouvoir arrêter Morelli ?

On frappa à ma porte, et Rex et moi nous figeâmes, notre radar en éveil. Je n'attendais pas de visite. La majorité de mes voisins étaient des gens âgés. Aucun avec qui je faisais ami-ami. Aucun que j'imaginai venir frapper chez moi à neuf heures et demie du soir. Sauf Mrs. Becker, peut-être, du troisième. Il lui arrivait d'oublier où elle habitait.

On refrappa, et Rex et moi tournâmes la tête vers la porte. C'était une lourde porte coupe-feu dotée d'un judas, d'un verrou, et d'une double chaîne de sécurité. Par beau temps, je laisse mes fenêtres grandes ouvertes jour et nuit, mais je verrouille toujours ma porte. Hannibal et ses éléphants n'auraient pu la défoncer, mais mes fenêtres étaient accessibles au premier imbécile venu qui savait grimper par un escalier de secours.

Je posai le couvercle de ma poêle sur le bol de popcorn pour que Rex ne puisse sortir mener sa petite enquête. J'avais la main sur la poignée de la porte quand les coups cessèrent. Je regardai par l'œillet mais ne vis rien que du noir. Un doigt était pressé sur mon judas. Mauvais signe.

— Qui est là ? demandai-je.

Un rire étouffé se faufila à travers la porte et je bondis en arrière. Le rire fut suivi par un simple mot.

— Sté-pha-niiiiie...

Une voix reconnaissable entre toutes. Suave, sarcastique. Celle de Ramirez.

— Je suis venu faire mu-muse avec toi, Stéphanie, chantonna-t-il. T'es prête ?

Je sentais que mes jambes allaient se dérober sous moi, qu'une peur irrationnelle gonflait dans ma poitrine.

— Partez ou j'appelle la police.

— Tu risques pas d'appeler qui que ce soit, connasse. Ton téléphone

est coupé. Je le sais parce que je t'ai appelée.

Mes parents n'ont jamais pu comprendre mon besoin d'être indépendante. Ils sont convaincus que je vis dans la peur, la solitude, et rien de ce que je peux leur dire ne les fait changer d'avis. En réalité, je n'ai jamais peur, enfin presque. Peut-être, parfois, d'affreux insectes munis de plusieurs paires de pattes. Selon moi, une bonne araignée est une araignée morte, et la libération de la femme ne vaut pas un clou si je ne peux plus demander à un mec d'écraser mes cafards. Je ne m'inquiète pas que des bandes de skinheads viennent défoncer ma porte ou se glisser par ma fenêtre ouverte. La majorité d'entre eux préfèrent écumer les quartiers plus près de la gare. Aggressions et vols de voitures sont également rares dans mon quartier et ne se concluent presque jamais par une mort d'homme.

Jusqu'à maintenant, je n'ai vraiment balisé que lors de ces rares moments où je m'éveille en pleine nuit craignant d'être attaquée par des monstres mythiques... fantômes, croque-mitaines, vampires, extraterrestres. Jouet de mon imagination en délire, je reste couchée, le souffle court, attendant de me retrouver en lévitation. Je dois reconnaître que ce serait plus rassurant de ne pas attendre seule mais, à part Bill Murray, à quoi servirait la présence d'un autre mortel en cas d'attaque d'une créature venue d'ailleurs ? Heureusement, je n'avais jamais expérimenté de rotation de la tête à cent quatre-vingts degrés, ni de téléportation, ni d'annonciation de l'ange Elvis. Et la seule fois de ma vie où j'ai été au plus près de me détacher de mon corps fut le jour où Joe Morelli posa sa bouche sur la mienne, il y a quatorze ans, derrière le présentoir des éclairs.

La voix de Ramirez se refautila à travers la porte.

— J'aime pas ne pas finir ce que j'ai commencé avec une nana, Stéphanie Plum. Le Champion aime pas qu'une nana lui échappe.

Il tourna la poignée de la porte et, durant un instant, mes boyaux se tordirent et ma gorge se noua. La porte tint bon, et mon pouls retomba à la normale.

Je respirai profondément et décidai que la meilleure chose à faire était tout bonnement d'ignorer Ramirez. Je n'avais pas envie de me lancer dans un duel verbal. Et je n'avais pas envie de faire empirer les choses. Je fermai les fenêtres de mon salon et tirai les rideaux au maximum. Je courus jusqu'à ma chambre et envisageai de m'enfuir par l'escalier de secours pour aller chercher de l'aide. Je me sentais bête, quand même, d'accorder à la menace plus de poids que je ne l'aurais

souhaité. Ce n'est pas grand-chose, me dis-je. Pas de quoi s'inquiéter. Je levai les yeux au ciel. Pas de quoi s'inquiéter... à part qu'un fou à lier de cent vingt-cinq kilos tambourine à ma porte en me traitant de tous les noms.

Je me plaquai une main sur la bouche pour réprimer un cri hystérique. Pas de panique, me dis-je. Mes voisins ne devraient pas tarder à sortir pour voir ce qui se passait, et alors Ramirez serait bien forcé de partir.

Je sortis mon revolver de mon sac et m'approchai de nouveau de ma porte pour jeter un autre coup d'œil. Plus de doigt sur le judas, et le couloir semblait désert. Je collai mon oreille contre le panneau de bois et écoutai. Rien. Je tirai le verrou et entrouvris la porte, laissant ma méga-chaîne fermement attachée et mon revolver prêt à faire feu. Pas de Ramirez à l'horizon. Je défis la chaîne et passai la tête dans le couloir. On ne pouvait plus tranquille. Il était bel et bien parti.

Une matière suspecte qui glissait le long de ma porte attira mon attention. J'étais prête à parier que ce n'était pas du tapioca. J'eus un haut-le-cœur, refermai ma porte, et remis la chaîne. Super. Depuis deux jours sur cette affaire et un psychotique de première se branlait contre ma porte d'entrée.

Des trucs comme ça ne m'arrivaient jamais quand je travaillais chez E.E. Martin. Un jour, un zonard m'avait pissé sur le pied, et une fois tous les trente-six du mois, un homme tombait son pantalon aux chevilles à la gare, mais c'était le genre de choses auxquelles on devait s'attendre quand on travaillait à Newark. J'avais appris à ne pas les prendre pour une attaque personnelle. Mais cette histoire avec Ramirez était tout autre chose. Elle me foutait une trouille bleue.

Je poussai un petit cri au bruit d'une fenêtre qui fut ouverte et refermée à l'étage au-dessus. Mrs. Delgado faisait sortir son chat pour la nuit, me dis-je. Ressaisis-toi. Je devais m'enlever Ramirez de la tête, aussi je décidai de faire le tri d'affaires à mettre au clou. Il n'en restait plus beaucoup. Un baladeur, un fer, les boucles d'oreilles de mon mariage, une affiche sous verre d'Ansel Adams, et deux petites lampes de bureau. Espérons que cela suffirait pour payer ma facture de téléphone et ainsi récupérer ma ligne. Je n'avais pas envie de rejouer la scène, coincée dans mon appart et dans l'impossibilité d'appeler quelqu'un à l'aide.

Je remis Rex dans sa cage, me brossai les dents, enfilai une chemise de nuit et me traînai au lit en laissant brûler toutes les lumières de

l'appartement.

Le lendemain matin, la première chose que je fis à mon réveil fut d'aller regarder par le judas. Rien d'anormal, apparemment, aussi je pris une douche rapide et m'habillai. Rex dormait comme un loir dans sa boîte de soupe après une nuit d'enfer à galoper dans sa roue. Je changeai son eau et emplis sa tasse des redoutées croquettes Spécial Hamster. J'aurais tout donné pour une tasse de café.

Malheureusement, il n'y avait pas un gramme de café dans la maison.

Je m'approchai de la fenêtre du salon et scrutai le parking en quête de Ramirez, puis je retournai à ma porte et collai par deux fois mon œil au judas. Je fis glisser le verrou et ouvris sans défaire la chaîne. Je glissai le nez par l'interstice et plissai les narines. Pas de relent de boxeur. Je fermai la porte, ôtai la chaîne et rouvris. Je regardai au-dehors, revolver en main. Je sortis, fermai la porte à clef et longeai le couloir à pas de loup. L'ascenseur tinta, la porte coulisssa en chuintant et je faillis descendre la vieille Mrs. Moyer. Je me confondis en excuses, lui racontai que ce n'était pas un vrai revolver, et filai par l'escalier, charriant un premier chargement de vieilleries jusqu'à ma voiture.

À l'heure où Emilio, le prêteur sur gages, ouvrit son officine, j'étais en manque de caféine. Je marchandai pour les boucles d'oreilles, mais le cœur n'y était pas, et à la fin, je sus que je m'étais fait avoir. Ça n'avait pas grande importance. J'avais obtenu ce qu'il me fallait. Assez d'argent pour un petit calibre et pour la compagnie téléphonique, et assez de monnaie pour me payer un muffin aux myrtilles et un double express.

Je m'accordai cinq minutes pour m'abandonner aux délices de mon petit déjeuner, puis je me précipitai à l'agence téléphonique. Tandis que j'étais arrêtée à un feu, je me fis klaxonner par deux types en pick-up.

D'après leurs gestes, je conclus qu'ils appréciaient le maquillage de ma voiture. Je ne comprenais pas ce qu'ils me disaient à cause du bruit du moteur. Merci petit Jésus.

Je remarquai un brouillard qui s'épaississait autour de moi et je me rendis compte que c'était ma voiture qui fumait. Pas la petite buée blanchâtre de rien du tout due à la condensation par temps froid, mais une fumée épaisse et noire qui, en l'absence de tuyau d'échappement, s'exhalait en tourbillons de sous mon châssis. Je flanquai un grand coup de poing sur le tableau de bord histoire de voir si l'un des

voyants s'allumerait et, bien entendu, celui de l'huile se mit à clignoter. Je me garai à une station-service au coin de la rue suivante, achetai un bidon de 10 W 30, le vidai dans le réservoir, et vérifiai le niveau. Il était toujours bas.

J'ajoutai un deuxième bidon.

Arrêt suivant : la compagnie téléphonique. Régler ma facture et récupérer ma ligne fut à peine moins compliqué que d'obtenir la carte verte. Finalement, j'expliquai que ma grand-mère aveugle, et sénile, venait habiter chez moi entre deux infarctus et qu'il se pourrait bien qu'avoir le téléphone soit une question de vie ou de mort. Je ne pense pas que l'employée me crut, mais j'eus l'impression qu'elle me trouva plutôt amusante, et elle me promit qu'un gusgusse appuierait sur une manette à un moment ou un autre de la journée. Bien joué. Si Ramirez se repointait, je pourrais au moins appeler la police. Par sécurité, j'avais l'intention d'acheter une bombe lacrymogène. Je n'étais pas très douée pour tirer au revolver, mais j'étais imbattable à la bombe d'autodéfense.

Au moment où j'arrivais devant chez l'armurier, le voyant d'huile clignotait de nouveau. Je ne voyais pas de fumée. J'en conclus donc que le voyant devait s'être coincé. Et quelle importance de toute façon puisque je n'avais plus un sou à gaspiller en huile. Cette bagnole n'avait d'autre choix que de tenir le coup. Quand j'aurais touché ma prime de 10.000 dollars, je lui paierais autant d'huile qu'elle voudrait, et puis je la pousserais dans le vide du haut d'un pont.

J'avais toujours imaginé les armuriers comme des hommes costauds, baraqués, coiffés de casquettes de base-ball faisant de la pub pour des fabricants de motos. Je les avais toujours imaginés affublés de noms tels que Bubba ou Billy Bob. Cette armurerie-là était tenue par une femme qui répondait au nom de Sunny. Elle avait une quarantaine d'années, une peau bronzée de la couleur et de la texture d'un bon cigare, des cheveux décolorés jaune canari ébouriffé, et une voix de fumeuse à deux paquets par jour. Elle portait des boucles d'oreilles de pacotille, un jean hyper moulant ; des mini-palmiers étaient peints sur ses ongles.

— Joli travail, lui dis-je, faisant allusion à ses ongles.

— C'est Maura, au Palais du Cheveu, qui fait ça. Elle est géniale pour les ongles, et quand elle vous fait une épilation bikini, vous ressortez aussi lisse qu'une boule de billard.

— Merci du tuyau.

— Vous demanderez Maura. Vous lui direz que vous venez de la part de Sunny. En attendant, qu'est-ce que vous pouvez faire pour vous ? Déjà à court de munitions ?

— J'aurais besoin d'une bombe d'autodéfense.

— De quel type ?

— Il y en a plusieurs ?

— Grands dieux, oui. Y en a toute une gamme.

D'un casier à côté d'elle, elle sortit plusieurs paquets emballés sous film plastique.

— Ca, c'est la Mace, le premier modèle. Puis, on a la Peppergard, le modèle sans risque pour l'environnement qu'utilisent beaucoup de services de police. Et, la dernière mais non la moindre, la Sure Guard, une véritable arme chimique. Ce spray peut faire s'écrouler un type de cent cinquante kilos en six secondes. Il agit sur les neurotransmetteurs. À peine le produit lui touche la peau que le gars est dans les vapes. Qu'il soit saoul ou camé, c'est pareil. Un pschitt et c'est terminé.

— Ca m'a l'air dangereux.

— C'est rien de le dire.

— Et c'est fatal ? Est-ce que ça laisse des séquelles ?

— La seule séquelle pour la victime sera le souvenir d'une humiliation sans précédent. Bien sûr, au début, il reste un peu paralysé et quand ça s'estompe, en général il dégueule un max et a un mal de tête carabiné.

— J'hésite. Et si je me bombe, moi, par accident ?

Elle fit la moue.

— Chérie, en général, on évite de se bomber soi-même.

— Ca me paraît compliqué.

— Mais pas du tout. C'est aussi simple que d'appuyer sur le bouton. Bon sang, vous êtes une pro maintenant.

Elle me tapota la main.

— Prenez la Sure Guard. Vous serez sûre de faire le bon choix.

Je ne me sentais pas pro. Je me sentais bête. J'avais critiqué les gouvernements étrangers qui avaient recours aux armes chimiques, et voilà que j'achetais du gaz neuroplégique à une femme qui s'épilait les poils pubiens à la cire.

— On l'a en plusieurs tailles, dit Sunny. Moi, je porte le modèle de dix-sept grammes avec porte-clefs et attache à ouverture rapide en acier inoxydable, fourni dans un ravissant étui en cuir. Et vous avez le choix entre trois coloris déco.

— Rien que ça ?

— Vous devriez l'essayer, me dit Sunny. Pour être sûre que vous saurez vous en servir.

Je sortis de la boutique, tendis le bras et pulvérisai. Le vent changea brusquement de direction, et je courus à l'intérieur, claquant la porte derrière moi.

— Ce vent peut être retors, dit Sunny. Vous feriez peut-être mieux de passer par-derrière. Il y a une sortie par le stand de tir.

Je fis ce qu'elle me suggérait, et quand j'atteignis la rue, je courus à ma voiture et sautai dedans de peur que des gouttelettes de Sure Guard ne soient encore en suspension dans les airs, prêtes à s'attaquer à mes neurotransmetteurs. J'enfonçai la clef dans le démarreur et fis tout mon possible pour ne pas paniquer à l'idée du gaz lacrymogène sous pression, ce qui, dans mon esprit, s'écrivait bombe neuroplégique, qui bringuebalait entre mes genoux. La voiture démarra et le voyant d'huile se ralluma, me paraissant très rouge, un brin paniqué. Fais chier. Prends un numéro, lui dis-je in petto. Sur ma liste de problèmes à résoudre, l'huile ne faisait même pas partie des dix premiers.

Je m'immisçai dans la circulation et me refusai à vérifier dans mon rétro la présence d'hypothétiques nuages de fumée. Carmen habitait à quelques rues à l'est de Stark Street. Pas reluisant comme quartier, mais il y avait pire dans le genre. Son immeuble était en brique jaunâtre et avait grand besoin d'un ravalement de façade. Quatre étages. Pas d'ascenseur. Carrelage dans le petit hall d'entrée. Son appartement était situé au deuxième étage. J'étais en nage quand j'arrivai à sa porte. Le gros chatterton jaunâtre des scellés avait été

retiré, mais un cadenas était toujours en place. Deux autres appartements se trouvaient à l'étage. Je frappai à chacune des portes. Personne à la première. Une Hispano d'une cinquantaine d'années, Mrs. Santiago, ouvrit la seconde. Elle tenait un bébé contre sa hanche. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, dégageant son visage rond. Elle portait un peignoir en cotonnade bleue et des pantoufles en éponge. Un poste de télévision bourdonnait quelque part dans son intérieur obscur. Je vis deux petites têtes se découpant devant l'écran. Je me présentai et lui tendis ma carte.

— J'vois pas ce que je pourrais vous dire de plus, me dit-elle. Cette Carmen n'a habité ici que très peu de temps. Personne ne la connaissait. Elle ne faisait pas d'histoires. C'était une solitaire, cette femme.

— Vous l'avez revue depuis le meurtre ?

— Non.

— Vous avez une idée d'où elle pourrait être ? Elle avait des amis ? De la famille ?

— J'la connaissais pas. Personne ne la connaissait. On m'a dit qu'elle travaillait dans un bar... le « Par ici », dans Stark Street. Peut-être que quelqu'un la connaissait bien, là-bas.

— Vous étiez chez vous le soir du meurtre ?

— Oui. C'était tard, et Carmen avait mis sa télévision vraiment à fond. Je ne l'avais jamais entendue aussi fort. Et alors, quelqu'un a tambouriné à la porte de chez elle. Un homme. On a su plus tard que c'était un flic. Je suppose qu'il devait frapper fort pour dominer le bruit de la télé. Et puis y a eu un coup de feu. C'est là que j'ai téléphoné à la police. J'ai appelé le commissariat et quand je suis revenue à ma porte, j'ai entendu qu'il y avait du grabuge dans le couloir, alors j'ai regardé.

— Et ?

— Et j'ai vu qu'il y avait là John Kuzack et quelques autres de l'immeuble. On règle nos problèmes entre nous ici. On est pas comme certains qui font ceux qui n'entendent rien. C'est pour ça qu'on n'a pas de trafic de drogue ici. On n'a jamais eu ce genre de problème. Quand j'ai ouvert ma porte, John était debout au dessus du flic. Il savait pas que ce gars-là était un flic. John a vu quelqu'un tué par balle sur le seuil de chez Carmen, et cet autre gars avait un revolver, alors John a

pris les choses en main.

— Et qu'est-il arrivé ensuite ?

— C'était vraiment confus. Y avait tant de monde dans le couloir.

— Carmen était là ?

— Je ne l'ai pas vue. Y avait tant de gens. Et tous voulaient savoir ce qui s'était passé, voyez. Y en avait qui voulaient porter secours au mort, mais ça servait à puisqu'il était mort.

— On prétend qu'il y avait deux hommes chez Carmen ce soir-là. Vous avez vu le deuxième ?

— Je crois, oui. Y avait un type que je ne connaissais pas. J'l'avais jamais vu. Maigre, brun, mat, la trentaine, un visage bizarre. Comme s'il avait reçu un coup de poêle à frire sur la tronche. Le nez complètement aplati. C'est pour ça que j'ai fait attention à lui.

— Qu'est-ce qu'il est devenu ?

Elle haussa les épaules.

— J'en sais rien. Je suppose qu'il est parti, voilà tout. Comme Carmen.

— Je ferais peut-être bien d'aller parler avec John Kuzack.

— Il est au 4 B. Il devrait être chez lui. Il est entre deux boulots en ce moment.

Je la remerciai et grimpai deux autres étages, me demandant quel genre d'homme pouvait avoir l'envie et la capacité de désarmer Morelli. Je frappai au 4 B et patientai. Je frappai de nouveau, assez fort pour me faire des bleus aux phalanges. La porte s'ouvrit d'un coup et ma question « quel genre d'homme » trouva sa réponse. John Kuzack mesurait dans les un mètre quatre-vingt-quinze, devait peser dans les cent vingt kilos, avait noué ses cheveux grisonnants en queue de cheval, et avait un serpent à sonnettes tatoué sur le front. Il tenait un magazine TV dans une main et une cannette de bière dans l'autre. Un doux parfum de hasch émanait de son appartement brumeux. Vétéran du Viêt-Nam, me dis-je. Armée de l'air.

— John Kuzack ? m'enquis je.

Il me regarda de haut, l'air renfrogné.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— J'essaie de trouver une piste dans l'affaire Joe Morelli. J'espérais que vous pourriez m'apprendre quelque chose sur Carmen Sanchez.

— Vous êtes flic ?

— Je travaille pour Vincent Plum. Il a garanti la caution de Morelli.

— Carmen Sanchez, j'l'a connaissais pas vraiment bien, dit-il. Je la croisais dans l'escalier. On s'était salués deux ou trois fois. Elle me paraissait plutôt sympa. Je montais chez moi quand j'ai entendu le coup de feu.

— Mrs. Santiago, du deuxième, m'a dit que vous aviez maîtrisé l'homme armé.

— Ouais. J'savais pas que c'était un flic. Tout ce que je savais, c'est qu'il avait tiré sur quelqu'un et qu'il était toujours armé. Y avait beaucoup de monde sur le palier, et il leur criait à tous de pas s'approcher. Je me suis dit que la situation était pas brillante, alors je l'ai cogné avec un pack de six bières. Ca l'a mis K.O.

Un pack de bières ? Je faillis éclater de rire. Le rapport de police stipulait que Morelli avait été frappé avec une arme contondante. Aucune mention d'un pack de bières.

— C'était très courageux de votre part.

Il me fit un grand sourire.

— Oh, le courage n'a rien à voir là-dedans. J'étais ivre mort.

— Est-ce que vous savez ce qu'est devenue Carmen ?

— Nan. Je suppose qu'elle a disparu pendant la bagarre.

— Et vous ne l'avez pas revue depuis ?

— Nan.

— Et le témoin manquant ? Mrs. Santiago m'a dit qu'il y avait un type au nez écrasé...

— Je me souviens l'avoir vu, pas plus.

— Vous le reconnaîtriez si vous le revoyiez ?

— Sans doute.

— Est-ce que vous croyez que quelqu'un d'autre dans l'immeuble pourrait en savoir plus long sur ce mystérieux témoin ?

— Edleman est le seul autre à l'avoir vu.

— C'est un des locataires ?

— C'était un des locataires. Il s'est fait renverser par une voiture pas plus tard que la semaine dernière. Juste devant l'immeuble. Délit de fuite.

Ma gorge se noua.

— Vous ne pensez quand même pas que la mort d'Edleman est liée au meurtre de Kulesza ?

— Allez savoir.

Je remerciai Kuzack de m'avoir consacré du temps et m'engageai dans l'escalier à pas lents, la tête bourdonnante d'un trip passif.

Il n'était pas loin de midi, et le temps virait au beau.

J'étais sortie en tailleur et en talons hauts ce matin, dans l'espoir de paraître respectable et digne de confiance. J'avais laissé mes vitres baissées quand je m'étais garée devant chez Carmen, espérant presque que quelqu'un me piquerait ma voiture. Personne ne l'avait fait. Je m'avachis au volant et terminai les figues que j'avais chapardées dans le garde-manger de ma môman. Je n'avais pas tiré grand-chose des voisins de Carmen mais au moins je ne m'étais pas fait agresser et n'avais pas dévalé d'escalier.

L'appartement de Morelli constituait l'étape suivante sur ma liste.

Chapitre 5

J'avais téléphoné à Ranger pour lui demander de m'aider, car j'avais trop la trouille pour me risquer à commettre seule une effraction. Quand j'arrivai sur le parking, Ranger m'attendait déjà, tout de noir vêtu t-shirt et pantalon assortis genre militaire. Il était adossé à une Mercedes d'un noir étincelant dotée de suffisamment d'antennes pour

décoller vers Mars. Je me garai à quelques places de distance pour éviter que mes gaz d'échappement ne ternissent cette belle finition.

— Elle est à toi ? lui demandai-je, désignant la voiture.

Comme si elle pouvait appartenir à quelqu'un d'autre.

— La chance m'a souri.

Il plissa les yeux vers ma Nova.

— Joli peinturlurage, me dit-il. T'es allée dans Stark Street ?

— Oui, et ils m'ont taxé ma radio.

— Hé, hé, hé. Sympa de ta part de faire des dons aux plus démunis.

— Je serais même prête à faire don de la voiture, mais personne n'en veut.

— Ces mecs sont peut-être dingues mais ils sont pas fous.

D'un signe de tête, il désigna l'appartement de Morelli.

— On dirait bien qu'il n'y a personne à la maison, dit-il. Alors, va falloir faire une visite non guidée.

— C'est illégal ?

— Bien sûr que non. On est du côté de la loi, baby. Les chasseurs de primes peuvent faire ce qu'ils veulent. On n'a même pas besoin d'un mandat de perquisition.

Il se passa un ceinturon en nylon noir autour de la taille, le boucla, et y enfonça son Glock 9 mm. Il y accrocha une paire de menottes et enfila la veste noire informe qu'il portait le jour où je l'avais vu au coffee-shop.

— Je ne pense pas que Morelli soit là, me dit-il, mais on ne sait jamais. Mieux vaut prévenir que guérir.

Je supposai que je devrais prendre des précautions similaires, mais je ne m'imaginai pas avec le canon d'un revolver pointant sous la ceinture de ma jupe. Ce serait inutile de toute façon, étant donné que Morelli savait très bien que je n'avais pas assez de cran pour lui tirer dessus.

Ranger et moi traversâmes le parking et marchâmes sous le passage couvert jusqu'à l'appartement de Morelli. Ranger frappa à la porte et attendit un moment.

— Y a quelqu'un ? brailla-t-il.

Pas de réponse.

— Et maintenant ? lui demandai-je. Tu vas défoncer la porte à coups de pied ?

— Ca risque pas. On peut se briser un os à faire ces trucs de macho à la con.

— Tu vas crocheter la serrure, alors ? En te servant d'une carte de crédit ?

Ranger secoua la tête.

— Tu regardes trop la télé.

Il sortit une clef de sa poche et la glissa dans la serrure.

— J'ai fait faire une clef au supermarché pendant que je t'attendais.

L'appartement de Morelli consistait en un salon, une alcôve, salle à manger, une cuisine équipée, une salle de bains et une chambre. Il était relativement propre et peu meublé. Petite table carrée en chêne, quatre chaises de cuisine, canapé rembourré très confo, table basse, et un fauteuil club. Chaîne stéréo très coûteuse dans le salon et petite TV dans la chambre.

Ranger et moi fouillâmes la cuisine, espérant trouver un agenda, passant au crible des factures entassées pêle-mêle sur le four grille-pain.

C'était facile d'imaginer Morelli chez lui, décontracté, jetant ses clefs sur le comptoir de sa cuisine, se déchaussant avec les pieds, lisant son courrier. Une vague de remords me submergea quand je me rendis compte que plus jamais sans doute Morelli ne jouirait de ces simples rituels d'homme libre. Il avait tué un homme et, par là même, mis un terme à sa propre vie. Quel gâchis ! Comment avait-il pu être aussi stupide ? Comment avait-il pu se mettre dans cette affreuse situation ? Comment pouvait-on en arriver là ?

— Rien par ici, dit Ranger.

Il appuya sur la touche « retour en arrière » du répondeur téléphonique.

« Salut, la bête, roucoula une voix féminine. C'est Carlene. Rappelle-môaaaa. » Biiiiip.

« Joseph Anthony Morelli, c'est ta mère. Tu es là ? Allô ? Allô ? » Biiiiip.

Ranger retourna l'appareil et recopia le code de sécurité et celui d'écoute des messages.

— Avec ces chiffres, tu peux interroger son répondeur en appelant de l'extérieur. Peut-être qu'on apprendra quelque chose.

Nous passâmes dans la chambre, fouillant ses tiroirs, feuilletant ses livres et ses magazines, examinant les quelques photographies qui se trouvaient sur sa commode. Des photos de famille. Rien d'utile. Aucune photo de Carmen. La commode était presque vide. Morelli avait pris toutes ses chaussettes et tous ses sous-vêtements. Dommage. Moi qui mourais d'envie de voir le genre de slips qu'il portait.

On retourna à la cuisine.

— L'endroit est nickel, dit Ranger. Tu ne trouveras rien qui pourrait t'aider ici. Et je doute qu'il revienne. Il a pris tout ce dont il avait besoin, ça m'en a tout l'air.

Il décrocha un jeu de clefs d'un petit crochet sur le mur de la cuisine et les laissa tomber dans le creux de ma main.

— À garder précieusement. Ce serait idiot d'aller ennuyer le supermarché si tu veux revenir.

On ferma à clef la porte de l'appartement de Morelli puis on glissa le passe du supermarché par la fente de sa boîte aux lettres. Ranger se glissa dans sa Mercedes, chaussa une paire de lunettes de soleil, actionna son toit ouvrant, enfonça une cassette forte en basses, et sortit du parking tel Batman.

Je poussai un soupir résigné et considérai ma Nova. De l'huile gouttait sur le macadam. À deux places de parking de là, la Jeep Cherokee rouge et or de Morelli, flambant neuve, étincelait sous le soleil. Je sentais le poids de ses clefs accrochées au bout de mon doigt. Une de la maison et deux de la voiture. Je décidai que ça n'engageait à rien d'aller regarder la voiture de plus près, aussi j'ouvris la portière de la

Cherokee et zieutai à l'intérieur. Elle sentait encore le neuf. Pas un grain de poussière sur le tableau de bord ; pas une tache sur les tapis de sol récemment aspirés ; pas un accroc sur le capitonnage rouge des sièges. Cinq vitesses au plancher, quatre roues motrices, et assez de chevaux pour rendre un homme orgueilleux. Elle était équipée de l'air conditionné, d'un radio-cassettes Alpine, d'une radio de police, d'un téléphone cellulaire, et d'une CB. Et cette super bagnole appartenait à Morelli. Ca ne me semblait pas très juste qu'un hors-la-loi tel que lui ait une voiture aussi géniale et que moi je doive me contenter d'un tas de ferraille.

Maintenant que j'ai ouvert sa voiture, autant faire tourner le moteur, me dis-je. Ce n'est pas bon pour une voiture de ne pas rouler. Tout le monde sait ça. Je pris une profonde inspiration et m'installai prudemment au volant. Je réglai le siège et le rétro. Je posai mes mains sur le volant et en testai le contact. Je pourrais choper Morelli avec une voiture comme celle-là, me dis-je. J'étais futée. Tenace. Il ne me manquait qu'une voiture. Je me demandai si je serais capable de la conduire. Peut-être faire tourner le moteur n'était-il pas suffisant. Peut-être la voiture avait-elle besoin qu'on lui fasse faire le tour du pâté de maisons. Ou mieux : peut-être ferais-je bien de la conduire pendant un ou deux jours pour vraiment lui dégourdir les pneus...

O.K... Qu'est-ce que j'essayais de faire croire et à qui ? J'envisageais de voler la voiture de Morelli. Pas voler, me raisonnai-je. Réquisitionner. Après tout, j'étais chasseuse de primes, et je devais bien avoir le droit de réquisitionner un véhicule en cas d'urgence. Je jetai un coup d'œil à ma Nova. Ca m'avait tout l'air d'être un cas d'urgence.

Voler la bagnole de Morelli présentait un autre avantage. J'étais à peu près sûre que ça ne lui ferait pas plaisir. Et si ça le foutait suffisamment en rogne, peut-être irait-il jusqu'à commettre une imprudence pour la récupérer.

Je mis le contact en essayant de passer outre le fait que mon cœur battait deux fois plus vite que la normale. Le secret d'une bonne chasseuse de primes tient à sa capacité à saisir sa chance, me dis-je. Flexibilité. Adaptabilité. Créativité. Autant d'attributs indispensables. Et ça ne gâtait rien d'avoir des couilles.

Je me forçai à respirer lentement pour ne pas me suroxygéner et fonçai au volant de ma première voiture volée. J'avais prévu, dans la journée, de faire une petite visite au Bar and Grill « Par ici », le dernier employeur connu de Carmen. Ce bar était situé dans le bas de

Stark Street, dans le deuxième immeuble après le gymnase. J'hésitai à passer chez moi pour enfile quelque chose de plus sport, mais finalement, je décidai de m'en tenir au tailleur. Peu importait ce que je portais, je ne comptais pas me mêler aux piliers du bar.

Je pus me garer près du bar. Je verrouillai les portières et parcourus à pied la courte distance qui me séparait de l'établissement, tout ça pour trouver porte close. Et cadenassée. Les fenêtres avaient été condamnées. Aucune explication n'était affichée. Pas vraiment une déception. Après l'incident au gymnase, je n'étais pas spécialement pressée de me risquer dans un autre bastion masculin de Stark Street. Je regagnai la Cherokee à pas pressés et parcourus Stark Street dans les deux sens au cas, peu probable, où je verrais Morelli. Au cinquième passage, je commençais à trouver le temps long et mon niveau d'essence était au plus bas, aussi je laissai tomber. J'ouvris la boîte à gants pour voir s'il s'y trouvait des cartes de crédit, mais non. Génial. Pas d'essence. Pas d'argent. Pas de cartes de paiement.

Pour pouvoir continuer à traquer Morelli, j'allais avoir besoin de notes de frais. Je ne pouvais pas continuer à vivre au jour le jour. Vinnie était la solution évidente à mon problème. J'allais lui demander de me faire une avance en espèces. Je m'arrêtai à un feu et considérai le téléphone de Morelli. J'enclenchai le contacteur et son numéro clignota. Pratique. Je me dis que j'irais jusqu'au bout. Pourquoi se limiter à voler la voiture de Morelli ? Autant gonfler sa facture de téléphone.

J'appelai le bureau de Vinnie et tombai sur Connie.

— Vinnie est là ? lui demandai-je.

— Ouais, dit-elle. Il sera là toute l'après-midi.

— J'arrive dans une dizaine de minutes. Il faut que je lui parle.

— T'as chopé Morelli ?

— Non, mais je lui ai confisqué sa voiture.

— Elle a un toit ouvrant ?

Je levai les yeux vers le ciel.

— Non.

— Nul à chier ! dit-elle.

Je raccrochai et m'engageai dans Southard Street, m'efforçant de déterminer un montant raisonnable pour une avance. Il me fallait assez d'argent pour tenir deux semaines, et si je voulais utiliser la voiture pour coincer Morelli, il se pourrait que je doive investir dans une alarme. Je ne pouvais pas la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et je n'avais pas envie que Morelli me la fauche sous le nez pendant que je dormais, faisais pipi, ou mon marché.

Alors que je réfléchissais à un montant approprié, le téléphone sonna, et il s'en fallut de peu que son doux « Brrrrp » me fasse monter sur le trottoir. Ce fut une sensation étrange. Comme se faire surprendre pendant qu'on écoute une conversation privée, qu'on ment, ou qu'on est assis sur les toilettes et que les murs de la salle de bains s'écroulent brusquement. J'éprouvai l'envie irrationnelle de m'arrêter au bord de la route et de m'enfuir à toutes jambes en hurlant.

Je collai doucement le combiné contre mon oreille.

— Allô ?

Il y eut un moment d'hésitation puis une voix féminine résonna dans l'appareil.

— Je voudrais parler à Joseph Morelli.

Sacré nom d'une pipe. C'était mama Morelli. Comme si je n'étais pas suffisamment dans la merde comme ça.

— Il n'est pas là pour le moment.

— Qui est à l'appareil ?

— Une amie à lui. Il m'a demandé de faire rouler sa voiture de temps en temps.

— C'est faux, dit-elle. Je sais à qui je suis en train de parler. Je suis en train de parler à Stéphanie Plum. J'ai reconnu ta voix. Qu'est-ce que tu fiches dans la voiture de mon Joseph ?

Personne n'était plus doué que mama Morelli quand il s'agissait d'exprimer le mépris. Si j'avais été au téléphone avec une mère ordinaire, je me serais peut-être expliquée ou excusée, mais celle de Morelli me fichait une trouille bleue.

— Comment ? criai-je. Je ne vous entends pas. Comment ? Comment ?

Je raccrochai d'un coup sec et coupai le contacteur.

Félicitations, me dis-je. Très adulte. Très pro. Bon réflexe.

Je me garai dans Hamilton Avenue et marchai à vive allure jusqu'à l'agence de Vinnie. Je me donnai du tonus pour la confrontation, libérant mon adrénaline et mon énergie. Je fonçai par la porte telle Wonder Woman et me dirigeai tout droit dans le bureau de Vinnie. La porte était ouverte. Vinnie était à son bureau, penché sur une page sportive.

— Salut, lançai-je. Ca boume ?

— Et merde, fit-il. Qu'est-ce que tu veux encore ?

Voilà ce que j'aime dans ma famille. On est tellement proches, tellement chaleureux, tellement polis les uns envers les autres.

— Une avance sur mes honoraires. Pour mes frais généraux.

— Une avance ? Tu rigoles ? C'est une blague, c'est ça ?

— Pas vraiment. Je vais toucher 10.000 dollars le jour où j'arrêterai Morelli. Je veux 2.000 d'avance.

— Quand les poules auront des dents. Et ne va pas t'imaginer que tu pourras encore me faire ton chantage à la noix. Si tu parles à ma femme, je suis un homme mort. Et tu verras si tu peux extorquer un boulot à un mort, petite maligne.

Un point pour lui.

— O.K... Donc, le chantage ne marchera pas. Et si on essayait la cupidité, hm ? File-moi 2.000 dollars et je renonce à une partie de mes dix pour cent.

— Et si tu ne chopes pas Morelli ? Tu n'y penses jamais, à ça ?

Jamais, à part toutes les minutes que Dieu fait.

— Je le choperai.

— Hm, hm. Tu m'excuseras de ne pas partager ton optimisme. Et souviens-toi que je ne cautionne cette folie que pour une semaine. Il ne te reste plus que quatre jours. Si tu n'as pas arrêté Morelli lundi prochain, je le refile à quelqu'un d'autre.

Connie surgit dans le bureau.

— Quel est le problème ? Stéphanie a besoin de fric ? Pourquoi tu la branches pas sur Clarence Sampson ?

— Qui c'est celui-là ? demandai-je.

— Un de nos alcoolos de service. En général, il reste parfaitement tranquille. Mais de temps en temps, il lui arrive de faire une connerie.

— Du genre ?

— Du genre conduire avec un taux d'alcoolémie d'un gramme cinquante. En l'occurrence, il a eu la malchance de bousiller une voiture de police.

— Il a embouti une voiture de police ?

— Pas tout à fait, dit Connie. Il tentait de la conduire. Il est rentré dans un magasin de vins et spiritueux de State Street.

— Vous avez une photo de ce type ?

— J'ai un dossier de dix centimètres d'épaisseur plein de photos de lui s'étalant sur vingt ans de sa vie. On a garanti la caution de Sampson si souvent que je connais son numéro de sécu par cœur.

Je la suivis jusqu'à son bureau côté rue et attendis pendant qu'elle farfouillait parmi un tas de chemises en papier kraft.

— La plupart de nos agents bossent sur plusieurs cas à la fois, dit Connie. C'est plus rentable pour eux.

Elle me tendit une dizaine de chemises.

— Ce sont les défauts de comparution dont Morty Beyers s'occupait. Il va être hors circuit pour un bout de temps encore, alors autant que tu tentes ta chance. Certains cas sont plus faciles que d'autres. Mémorise les noms et adresses et associe-les aux photos. On ne sait jamais quand la chance vous sourit. La semaine dernière, Andy Zabotsky faisait la queue pour acheter une barquette de poulet rôti et a reconnu le type juste devant lui. C'était un gars qui s'était dérobé à la justice. Et une bonne prise, en plus. Un dealer. On aurait été bons pour payer 30.000 dollars.

— J'ignorais que vous vous occupiez des cautions des trafiquants de drogue, dis-je. Je croyais que vous vous limitiez au menu fretin.

— Les trafiquants, c'est bien, dit Connie. Ils aiment pas quitter le coin. Ils ont des clients. Ils se font plein de fric. S'ils fuient la justice, on peut toujours compter sur eux pour refaire surface.

Je coinçai les dossiers sous mon bras, promettant à Connie d'en faire des photocopies et de lui rendre les originaux. L'anecdote de la barquette de poulet était particulièrement encourageante. Si Andy Zabotsky pouvait choper un voyou devant un stand de sandwiches, imaginez mon potentiel. Je bouffais tout le temps ce genre de merdes. Je trouvais même ça bon. Peut-être que ce boulot de chasseuse de primes allait marcher. Une fois que je serais redevenue solvable, je pourrais gagner ma vie en allant cueillir des types comme Sampson et en faisant de temps en temps une descente dans les fast foods.

Je franchis la porte d'entrée et j'eus le souffle coupé par la soudaine absence d'air conditionné. L'air ambiant était passé de chaud à caniculaire. Il faisait lourd et moite. Le ciel était voilé. Le soleil picotait la peau et je levai les yeux, une main en visière, m'attendant à moitié à voir le trou d'ozone béer au-dessus de moi comme un œil de cyclope dardant de mortels rayons de je-ne-sais-quoi radioactifs. Je sais que ce fameux trou est censé se trouver au-dessus de l'Antarctique, mais il me semblait logique que tôt ou tard il dérive jusqu'au-dessus de Jersey. La ville produisait de la résine urée-formol et recueillait les déchets industriels de New York. Je trouvais logique qu'elle écope aussi du trou d'ozone.

J'ouvris la portière de la Cherokee et me calai au volant. L'argent que me rapporterait l'arrestation de Sampson n'allait pas me payer un voyage à la Barbade, mais il me permettrait d'avoir autre chose que du moisi dans mon réfrigérateur. Et surtout, cela me donnerait l'occasion de faire une répétition des étapes d'une arrestation. Lorsque Ranger m'avait emmenée au poste de police pour qu'on m'y délivre mon permis de port d'arme, il m'avait expliqué la procédure d'une arrestation, mais rien ne remplaçait une expérience sur le terrain.

D'une chiquenaude, j'enclenchai le téléphone de voiture puis composai le numéro de Clarence Sampson. Pas de réponse. Il n'avait pas donné de numéro à son travail. Le rapport de police le domiciliait au 5077 Limeing Street. Je ne connaissais pas cette rue. Je regardai donc sur mon plan et découvris que Sampson habitait à deux pâtés de maisons de Stark Street, vers les immeubles de la ville. J'avais scotché la photo de Sampson sur le tableau de bord et, toutes les dix secondes, tout en roulant, je la comparai aux hommes que je voyais marcher dans la rue.

Connie m'avait suggéré de faire la tournée des bars du bas de Stark Street. Sur la liste de mes passe-temps favoris, aller prendre l'apéritif au Rainbow Room, au coin de Stark Street et de Limeing Street, arrivait juste après me trancher les deux pouces avec un couteau pas aiguisé. Ça me paraissait tout aussi efficace et beaucoup moins dangereux de rester dans la Cherokee et surveiller la rue. Si Clarence Sampson était dans un de ces bars, il finirait bien par en sortir.

Il me fallut passer et repasser plusieurs fois dans Stark Street avant de trouver une place à mon goût au coin de Limeing Street m'offrant une vue imprenable sur les deux rues. J'étais légèrement repérable avec mon tailleur, toute blanche dans ma grosse voiture rouge rutilante, mais je l'aurais été encore plus si j'étais entrée d'une démarche indolente dans le Rainbow Room. J'entrouvris les vitres et me calai dans mon siège, essayant de trouver une position confortable.

Un jeune plein de cheveux et portant pour 700 dollars d'or autour du cou s'arrêta à ma hauteur et me mata pendant que deux de ses potes attendaient non loin.

— Salut, baby, dit-il. Qu'est-ce que tu fous là ?

— J'attends quelqu'un.

— Ah ouais ? Une belle nana comme toi devrait pas avoir à attendre qui que ce soit.

Un de ses potes s'avança, faisant des bruits de succion et agitant sa langue à mon intention. Quand il vit que je le regardais, il lécha ma vitre.

Je farfouillai dans mon sac et finis par trouver mon revolver et ma bombe neuroplégique. Je les posai tous deux sur mon tableau de bord. Suite à quoi des gens s'arrêtèrent de temps en temps pour jeter un coup d'œil, mais sans s'attarder.

Vers cinq heures, j'avais des fourmis dans les jambes et ma jupe en rayonne avait de sérieux faux plis au niveau de l'entrejambe. Je m'étais postée pour attendre Clarence Sampson, mais c'est à Joe Morelli que je pensais. Il était quelque part, tout proche. Je le sentais. C'était comme une charge électrique de faible voltage qui vibrait à l'intérieur de ma colonne vertébrale. En imagination, je répétais son arrestation. Le scénario le plus simple serait qu'il ne me voie pas du tout, que je le surprenne par-derrière et que je le bombe. Si ce n'était pas possible, je lui ferais la conversation et, au moment opportun, je sortirais ma Sure Guard. Une fois qu'il serait par terre et paralysé, je

pourrais lui passer les menottes. Et une fois qu'il aurait les menottes aux poignets, je pourrais me reposer plus facilement.

Vers six heures, j'avais fait cette arrestation imaginaire à peu près quarante-deux fois et je me sentais mentalement prête. Vers six heures et demie, j'étais sur le versant descendant et ma joue gauche était endormie. Je m'étirai du mieux que je le pus et tentai quelques exercices musculaires isométriques. Je comptai les voitures qui passaient, articulai les paroles de l'hymne national, et lus lentement les ingrédients sur un paquet de chewing-gums que je trouvai dans mon sac. À sept heures, j'appelai l'horloge parlante pour vérifier que le réveil de Morelli était à l'heure.

J'en étais à me reprocher d'appartenir au mauvais sexe et d'avoir la mauvaise couleur de peau pour pouvoir agir efficacement dans plus de la moitié des quartiers de Trenton lorsqu'un homme correspondant à la description de Sampson sortit en titubant du Rainbow Room. Je regardai la photographie sur le tableau de bord. Je regardai l'homme. Je re-regardai la photographie. J'étais sûre à quatre-vingt-dix pour cent que c'était lui. Gros et flasque, petite tête teigneuse, cheveux bruns, barbe, de race blanche. Il ressemblait à Bluto. Ce devait être Sampson. Voyons les choses en face, combien de Blancs obèses et barbus vivaient dans ce quartier ?

Je remis le revolver et la bombe dans mon sac, déboîtai et fis le tour du pâté de maisons pour pouvoir reprendre Limeing Street et me poster entre Sampson et son domicile. Je me garai en double file et descendis de voiture. Une bande d'ados bavardaient au coin de la rue et deux petites filles étaient assises dans une véranda en compagnie de leurs poupées Barbie. Sur le trottoir d'en face avait été jeté un canapé complètement défoncé auquel manquaient ses coussins. Un rocking-chair version Limeing Street. Deux vieillards au visage parcheminé et inexpressif étaient assis sur le canapé, regardant dans le vide sans échanger un mot.

Sampson remontait la rue en zigzaguant, rond comme une barrique. Il avait un sourire contagieux. Je le lui rendis.

— Clarence Sampson ?

— Ouais, dit-il. Lui-même.

Il avait une voix pâteuse et sentait le sale, un peu comme des vêtements qui seraient restés des semaines dans la corbeille à linge.

Je lui tendis la main.

— Je m'appelle Stéphanie Plum. Je représente votre agence de cautionnement judiciaire. Vous ne vous êtes pas présenté au tribunal, et nous aimerions que vous soyez reconvoqué.

La confusion plissa son front un petit moment, l'information fut traitée, et il sourit de nouveau.

— J'ai dû oublier.

Pas vraiment un sanguin celui-là. Pas le genre à faire un infarctus lié au stress. Il serait plutôt du style à mourir d'inertie.

Je lui refis risette.

— Ce n'est pas grave. Ca arrive à tout le monde. Je suis en voiture...

Je fis un geste de la main en direction de la Cherokee.

— Si ça ne vous ennuie pas trop, je peux vous emmener au poste et on pourra régler la paperasserie.

Il regarda sa maison derrière moi.

— J'sais pas trop...

Je le pris par le bras et l'encourageai à avancer. En bon vieux cow-boy conduisant gentiment un bouvillon plus con qu'un manche. Avance gentil toutou.

— Ce ne sera pas long.

Trois semaines peut-être.

Je dégoulinais de bien-être et de charme, poussant mes seins contre son bras à titre de persuasion supplémentaire. Je lui fis faire le tour de la voiture et ouvris la portière passager.

— Je vous en suis très reconnaissante, vraiment.

Devant la portière ouverte, il regimba.

— Tout ce que je dois faire c'est décider d'une nouvelle convocation au tribunal, c'est ça ?

— Ouais, c'est ça.

Et puis tourner en rond dans une cellule en attendant que ladite date

arrive au calendrier. Je n'éprouvai pas de pitié pour lui. Il aurait pu tuer quelqu'un en conduisant en état d'ivresse.

Je le cajolai pour qu'il monte en voiture et attachai sa ceinture de sécurité. Je fis le tour du véhicule au pas de course, sautai au volant, et démarrai, avant que la lumière se fasse dans son pois chiche de cerveau et qu'il comprenne que j'étais là pour le faire arrêter. Je n'arrivais pas à imaginer ce qui pourrait se passer quand on allait arriver au poste de police. Chaque chose en son temps, me dis-je. S'il devenait agressif, je le bomberais... enfin, peut-être.

Mes craintes étaient prématurées. Je n'avais pas fait cinq cents mètres que le regard de Sampson devint vitreux et qu'il s'endormit, avachi contre la portière telle une limace qui aurait voulu se faire aussi grosse qu'un bœuf. Je fis une courte prière pour qu'il ne pisse pas dans sa culotte, ni ne vomisse, ni ne se laisse aller à aucune de ces grossièretés corporelles involontaires auxquelles les poivrots sont sujets.

Quelques pâtés de maisons plus loin, je m'arrêtai à un feu et jetai un coup d'œil sur lui. Toujours endormi. Tant mieux.

Une camionnette Econoline d'un bleu fané, de l'autre côté du carrefour, attira mon attention. Trois antennes. Beaucoup d'accessoires pour un vieux tas de ferraille, me dis-je. Je plissai des yeux pour mieux voir le chauffeur, dans l'ombre d'un pare-brise teinté, et un vent de panique me décoiffa. Le feu passa au vert. Des voitures s'engagèrent dans le carrefour. La camionnette me croisa, et j'eus le déplaisir de contempler Joe Morelli au volant, qui me regardait bouche bée, sidéré.

Mon premier réflexe fut de me ratatiner sous le volant. En théorie, j'aurais dû être ravie d'avoir renoué le contact, mais sur le moment j'étais dans une confusion totale. J'étais très forte pour m'imaginer arrêtant Morelli. Je l'étais beaucoup moins quand il s'agissait de passer à l'acte. Des crissements de pneus retentirent derrière moi et, dans mon rétro, je vis la camionnette mordre sur le trottoir et faire demi-tour.

Je m'étais attendue à ce que Morelli me suive, mais pas à une telle vitesse. Les portières de la Jeep étaient verrouillées mais je rappuyai néanmoins sur la sécurité. La Sure Guard était nichée entre mes jambes. Le poste de police était environ à un kilomètre. J'envisageai d'envoyer Clarence au diable et de m'occuper de Morelli qui était, après tout, mon principal objectif.

Je passai en revue tous les scénarios d'arrestation possibles, mais aucun ne se révéla satisfaisant. Je n'avais pas envie que Morelli me rattrape au moment où j'allais me colleter avec Clarence. Et je n'avais pas envie de bomber Morelli dans la rue. Pas dans ce quartier. Je n'étais pas certaine de pouvoir contrôler la suite des événements.

Quand je m'arrêtai au feu, la voiture de Morelli était en cinquième position derrière moi. Je vis la portière côté chauffeur s'ouvrir, Morelli descendre de la camionnette et piquer un sprint dans ma direction. J'empoignai ma bombe lacrymogène et priai pour que le feu passe au vert. Morelli arrivait à ma hauteur quand tout le monde redémarra, l'obligeant à faire demi-tour.

Le bon vieux Clarence pionçait toujours, tête pendante, bouche ouverte, salivant à loisir, émettant de doux bruits nasaux. Comme je tournais à gauche vers North Clinton, le téléphone stridula.

C'était Morelli, et il n'avait pas l'air ravi-ravi.

— Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ? aboya-t-il.

— J'emmène Mr. Sampson au poste de police le plus proche. Et je t'invite à nous suivre. Ca me faciliterait les choses.

Bien envoyé, considérant le fait que j'étais en pleine crise d'anxiété.

— C'EST MA BAGNOLE QUE TU CONDUIS !

— Mmmoui. Je l'ai réquisitionnée.

— Tu l'as quoi ?

Je raccrochai avant que la conversation ne dégénère en menaces de mort. Je perdis la camionnette de vue à deux rues du poste de police, et je poursuivis mon chemin en compagnie de mon D.D.C. qui dormait comme un bébé.

Les services de police de Trenton sont installés dans un immeuble en brique de deux étages de forme cubique illustrant parfaitement la conception nafnafienne de l'architecture municipale. Manifestement en bas de la chaîne alimentaire du financement, le Q.G. de la police avait bénéficié de peu de fioritures, ce qui est aussi bien si l'on considère qu'il se trouve au beau milieu de ghettos, et qu'il est presque certain que son emplacement lui assure d'être anéanti en cas de soulèvement populaire majeur.

Un terrain grillagé jouxtait le bâtiment et servait de parking aux voitures et fourgonnettes de police, employés, flics, et citoyens en difficulté.

Des maisons et des petits commerces aux façades crépies, typiques du quartier, s'alignaient en face de l'entrée du Q.G., un magasin spécialisé dans les fruits de mer, un bar sans enseigne aux fenêtres grillagées qui ne disaient rien qui vaille, une épicerie, au coin, qui faisait de la pub pour du R.C. Cola, Lydia's Hat Designs, un dépôt-vente avec une collection hétéroclite de machines à laver disposée sur le trottoir, et l'église du Tabernacle.

Je me garai sur le parking, réenclenchai le téléphone d'un petit coup sec, appelai le standard et demandai de l'aide pour une mise en garde à vue. On me donna pour instructions de me rendre à la porte de sécurité à l'arrière du bâtiment où m'attendrait un policier en uniforme. Je gagnai ladite porte, effectuant une marche arrière pour placer Clarence au plus près du bâtiment. Pas de flic à l'horizon, aussi je passai un autre appel. On me dit promptement de ne pas en faire un fromage. Facile à dire pour eux, ils avaient l'habitude.

Quelques minutes plus tard, Crazy Carl Costanza passa la tête par l'entrebâillement de la porte. J'avais fait ma communion avec Crazy Carl, entre autres choses.

Il plissa les yeux dans ma direction.

— Stéphanie ?

— Salut, Carl.

Un sourire chiffonna son visage.

— On m'a dit qu'il y avait une chieuse à l'extérieur.

— On devait parler de moi.

— Qui est cette Belle au bois dormant ?

— Un défaut de comparution.

Carl s'approcha pour le regarder de plus près.

— Il est mort ?

— J'crois pas.

— Il sent le mort.

J'acquiesçai.

— Ca lui ferait pas de mal d'être lavé au jet.

Je secouai Clarence et lui criai à l'oreille :

— Allons-y ! C'est l'heure de se réveiller !

Clarence s'étouffa dans ses glaires et ouvrit les yeux.

— Je suis où ?

— Poste de police, dis-je. Tout le monde descend.

Il me fixait du regard hébété des alcooliques, et restait aussi immobile et rigide qu'un sac de sable.

— Fais quelque chose, dis-je à Costanza. Vire-le de là.

Costanza attrapa Clarence par le bras, tandis que je posai un pied contre ses fesses. On le tira-poussa et, centimètre par centimètre, on réussit à décoller ce gros tas de bidoche putride du siège et à le faire glisser sur le trottoir.

— Voilà pourquoi je suis devenu flic, dit Costanza. Je n'ai pu résister au côté glamour de la profession.

On réussit tant bien que mal à faire franchir à Clarence la porte coupe-feu, on le menotta à un banc en bois et on le laissa entre les mains d'un greffier. Je courus à l'extérieur et déplaçai la Cherokee pour la garer sur une place de parking autorisée où elle serait moins en vue au cas où certains flics la confondraient avec une voiture volée.

À mon retour, Clarence avait été dépouillé de sa ceinture, de ses lacets, de ses objets personnels, et avait un air de chien battu. C'était ma première capture et j'avais espéré tirer satisfaction de cette réussite, mais je trouvais maintenant qu'il était difficile de me réjouir du malheur des autres.

J'empochai mon reçu, passai quelques minutes à évoquer le bon vieux temps avec Crazy Carl, et repris la direction du parking. J'avais espéré partir avant la tombée de la nuit, mais le soleil était déjà couché sous une couverture de nuages.

Ni les étoiles ni la lune n'étaient visibles. Le trafic était fluide. Plus

facile pour faire une filature, me dis-je, mais je n'y croyais pas. J'avais une confiance très ténue en ma capacité à repérer Morelli.

Sa camionnette n'était pas en vue. Ce qui ne signifiait pas grand-chose. Morelli pouvait très bien conduire un autre véhicule à l'heure qu'il était. Je pris la direction de Nottingham avec un œil rivé sur la route et l'autre sur mon rétro. Je ne doutai pas que Morelli était là, quelque part, mais du moins avait-il la politesse de se faire discret. Ce qui signifiait qu'il me prenait relativement au sérieux. Pensée revigorante qui m'encouragea à mettre au point un plan pour être à la hauteur de la situation. Un plan très simple. Rentrer chez moi, garer la Cherokee au parking, me poster dans les buissons avec ma bombe lacrymo, et paralyser Morelli quand il se pointerait dans l'idée de récupérer son bien.

Chapitre 6

L'entrée de mon immeuble donnait sur la rue. Le parking se situait à l'arrière. La topographie des lieux était minimale : un rectangle d'asphalte subdivisé en plusieurs places. Ca n'était pas sophistiqué au point qu'elles soient numérotées. C'était donc la loi de la jungle, avec les meilleures places réservées aux handicapés. Trois bennes à ordures trônaient à l'entrée. Une pour les ordures ménagères courantes. Deux pour les produits recyclables. Tant mieux pour l'environnement ; et tant pis pour la beauté du site. L'accès au parking était agrémenté de grands buissons d'azalées plantés contre l'immeuble et sur presque toute la longueur du parking. Ils étaient magnifiques au printemps quand ils étaient chargés de fleurs roses, et magiques en hiver quand le gardien accrochait à leurs branches des guirlandes de petites lumières clignotantes. Le reste de l'année, c'était toujours mieux que rien.

Je choisis un emplacement en pleine lumière au milieu du parking. Autant voir Morelli s'il venait récupérer sa voiture. Sans compter que c'était une des rares places encore libres. La plupart des locataires de mon immeuble étaient des personnes âgées et n'aimaient pas conduire la nuit. À neuf heures, le parking était bondé et les télévisions marchaient plein pot chez tous ces petits vieux.

Je regardai autour de moi pour être sûre que Morelli n'était pas déjà dans les parages. Puis je soulevai le capot et retirai la tête de Delco. C'était là une de mes nombreuses ruses qui me restaient du New

Jersey. Quiconque a laissé sa voiture dans le parc de stationnement de l'aéroport de Newark sait retirer une tête de Delco. C'est pratiquement le seul moyen d'être sûr de retrouver sa voiture à son retour.

Je me disais que, voyant que la Cherokee ne démarrait pas, Morelli passerait la tête sous le capot et que j'en profiterais pour le bomber. Je courus jusqu'à l'immeuble et me cachai derrière les azalées, assez fière de moi, je dois dire.

Je m'assis par terre, ayant pris soin d'étaler une feuille de papier journal par respect pour ma jupe. J'aurais bien aimé me changer, mais je craignais de rater Morelli si je montais chez moi. Des copeaux de cèdre avaient été étalés devant les azalées. Là où j'étais assise, la terre était dure. Petite, j'aurais pu me raconter que c'était douillet, mais je n'étais plus une gosse et je remarquai des choses que les gosses ne remarquent pas. Entre autres que les azalées, vues de dos, ce n'était pas terrible.

Une grosse Chrysler s'engagea sur le parking. En descendit un homme aux cheveux blancs. Je le connaissais de vue, mais ne savais pas son nom. Il gagna l'entrée de l'immeuble à pas lents. Il ne parut pas s'alarmer et ne se mit pas à crier « Au secours, y a une folle cachée dans les buissons », aussi fus-je rassurée sur la qualité de ma cachette.

Je consultai ma montre, tentant de percer l'obscurité. Neuf heures quarante-cinq. Attendre ne faisait pas partie de mes passe-temps favoris. J'avais faim, je m'ennuyais, et je n'étais pas installée confortablement. Il existe sans doute des gens qui savent tirer profit de telles situations, en faisant un bilan, en établissant des listes de choses à faire, en se plongeant dans une introspection constructive. Attendre, pour moi, était une déprivation des sens. Un trou noir. Une perte de temps.

À onze heures, j'attendais toujours. J'étais pleine de courbatures et j'avais envie d'aller aux toilettes. Je réussis tant bien que mal à tenir une heure et demie de plus. J'en étais à reconsidérer mes choix, envisageant un nouveau plan d'action, quand il se mit à pleuvoir. Des gouttes d'eau lourdes et paresseuses tombaient au ralenti et s'écrasaient sur les buissons d'azalées, laissant leurs marques sur la terre battue où j'étais assise, encourageant des odeurs de moisi à s'élever du sol.

Je m'adossai contre le mur de l'immeuble et ramenai mes genoux contre ma poitrine. À l'exception de quelques rares gouttes d'eau qui jouaient les renégates, la pluie m'épargna.

Au bout de quelques minutes, le tempo s'uniformisa. Les gouttes devinrent plus petites et plus drues, et le vent reprit de plus belle. Des flaques d'eau se formèrent sur le macadam, où se reflétaient des eaux de lumière, et la peinture rouge et luisante de Cherokee scintillait de perles de pluie.

C'était le genre de soirée idéale pour se mettre au lit avec un bon bouquin, à écouter le plie ploc de la pluie contre la fenêtre et sur l'escalier de secours. C'était une soirée pourrie pour qui était tapi derrière un buisson d'azalées. La pluie s'était mise à tourbillonner à cause du vent qui soufflait en bourrasques, traversant ma jupe, plaquant mes cheveux contre mon visage.

À une heure du matin, dans un état pitoyable, trempée jusqu'aux os, je tremblais comme une feuille et j'étais à deux doigts de faire pipi dans ma culotte. Ce qui n'aurait pas fait grande différence d'ailleurs. À une heure cinq, je renonçai à mon plan. Même si Morelli se pointait, ce dont je commençais à douter sérieusement, je n'étais pas sûre d'être en assez bonne forme pour réussir à le capturer. En outre, il était hors de question qu'il me voie dans cet état.

J'étais sur le point de sortir de ma cachette quand une voiture s'engagea dans le parking, se gara à l'autre bout, et éteignit ses phares. Un homme en descendit et marcha à pas rapides, tête baissée, vers la Cherokee. Ce n'était pas Joe. C'était, une fois de plus, le Tapeur. J'appuyai mon front sur mes genoux et fermai les yeux. J'avais été conne de croire que Joe tomberait dans le panneau. Il avait toutes les forces de police au cul. Il n'allait pas foncer aveuglément dans un coup monté aussi énorme. Je fis la gueule pendant quelques secondes, me jurant d'être plus maligne la prochaine fois. J'aurais dû me mettre à la place de Joe. Aurais-je pris le risque de m'exposer en venant récupérer ma voiture ? Non. O.K., je faisais mes classes. Règle numéro un : ne jamais sous-estimer l'ennemi. Règle numéro deux : raisonner en criminel.

Le Tapeur ouvrit la portière côté chauffeur grâce à une clef et s'assit au volant. Il mit le starter mais sans réussir à démarrer. Il attendit quelques minutes et recommença l'opération. Puis il descendit de voiture, souleva le capot et examina le moteur. Je savais que ça ne lui prendrait pas longtemps. Inutile d'être un génie pour repérer qu'il manquait la tête de Delco. Le Tapeur se redressa, referma le capot d'un coup sec, flanqua un coup de pied dans un pneu, et prononça quelques paroles hautes en couleur. Il trottina jusqu'à sa voiture et quitta le parking.

Je me faufilai hors de mon coin d'ombre et parcourus à pas traînants la courte distance qui me séparait de l'entrée de service de mon immeuble. Ma jupe me collait aux cuisses et je pataugeais dans mes chaussures. Ma soirée avait été un fiasco total, mais elle aurait pu être pire : Joe aurait pu envoyer sa mère pour récupérer sa voiture.

Le hall d'entrée était vide et encore plus sinistre que d'habitude. Je donnai un coup de poing sur le bouton de l'ascenseur et attendis. De l'eau gouttait du bout de mon nez et de l'ourlet de ma jupe, formant un lac miniature sur le carrelage gris du sol. Deux ascenseurs installés côte à côte desservaient les étages. Personne, pour autant que je sache, n'avait jamais fait une chute mortelle dans la cage d'ascenseur ni été expédié en orbite par le haut d'une cabine folle, mais les risques de se retrouver coincé entre deux étages étaient loin d'être nuls. D'habitude, je montais par l'escalier, mais ce soir, je décidai de porter ma bêtise et mon isme à leur comble en prenant l'ascenseur. La cabine immobilisa, les portes s'ouvrirent toutes grandes, et j'entrai. J'arrivai au deuxième sans incident et pataugeai le long du couloir. Je fouillai dans mon sac en quête de mes clefs et j'allai entrer dans mon appartement quand la tête de Delco me revint en mémoire. Je l'avais laissée dehors, derrière les azalées. J'envisageai d'aller la récupérer, mais ce fut une pensée fugace et sans importance. Hors de question que je redescende.

Je tournai le verrou derrière moi et ôtai mes vêtements sur le petit bout de lino qui me servait d'entrée. Mes chaussures étaient foutues, et sur le dos de ma jupe étaient imprimés les gros titres de la veille. Je laissai tout ce que j'avais sur moi en un tas détrempé par terre et fonçai dans la salle de bains.

Je réglai la température de l'eau, entrai dans la baignoire, tirai le rideau de douche et me laissai fouetter par le jet cinglant. La journée n'avait pas été si mauvaise que ça, me dis-je. J'avais fait une arrestation. J'étais légitimée en quelque sorte. Demain à la première heure, j'irais me faire payer par Vinnie. Je me savonnai, me rinçai. Puis me fis un shampooin. Je réglai la pomme de douche sur la tête masseuse et restai un très long moment, laissant la tension quitter mon corps. À deux reprises, Joe s'était servi de son Tapeur de cousin comme coursier. Peut-être était-ce le Tapeur que je devrais surveiller ? Le problème, c'est que je n'avais pas le don d'ubiquité.

Mon attention fut attirée par une tache de couleur de l'autre côté du rideau de plastique translucide et savonneux. La tache bougea et mon cœur cessa momentanément de battre. Il y avait quelqu'un dans ma salle de bains. J'étais paralysée sous le choc. Je restai tétanisée sur place pendant quelques secondes, ne pensant à rien. C'est alors que je

songeai à Ramirez, et mon sang se glaça dans mes veines. Ramirez avait pu revenir. Il avait peut-être réussi à convaincre le gardien de lui confier mon double de clefs, ou bien il avait pu rentrer par une fenêtre. Dieu seul savait jusqu'où Ramirez était capable d'aller.

J'avais emmené mon sac dans la salle de bains. Malheureusement, il était hors de portée, sur la coiffeuse.

L'intrus traversa la pièce en deux enjambées et arracha le rideau de douche de sa tringle avec tant de force que les crochets se cassèrent et s'éparpillèrent sur le sol. Je hurlai et, sans même regarder, jetai la bouteille de shampoing, me recroquevillant contre le carrelage du mur.

Ce n'était pas Ramirez. C'était Morelli. Il tenait le rideau en faisceau dans une main ; il serrait le poing de son autre main. Une zébrure se formait sur son front, au point d'impact de la bouteille de shampoing. Il était plus qu'en colère, et j'étais loin d'être sûre que mon sexe allait m'épargner d'avoir le nez cassé. O.K. pour moi. Je brûlais d'envie de me battre. Pour qui se prenait ce cul-terreux, me faisant d'abord mourir de peur puis détruisant mon rideau de douche.

— Non mais tu te crois où ? hurlai-je d'une voix suraiguë. T'as jamais entendu parler d'une sonnette ? Comment es-tu entré ?

— T'as laissé la fenêtre de ta chambre ouverte.

— La moustiquaire était fermée.

— Les moustiquaires n'arrêtent que les moustiques.

— Si jamais tu as bousillé ma moustiquaire, tu vas me la payer. Et mon rideau de douche ? On les trouve pas sous les sabots d'un cheval, tu sais.

J'avais baissé d'un ton, mais j'étais toujours une octave au-dessus de la normale. En toute honnêteté, je ne savais pas ce que je disais. Mon esprit dévalait à toute allure des chemins de fureur et de panique qui n'étaient répertoriés sur aucune carte. J'étais furieuse qu'il ait violé mon intimité, et paniquée d'être nue.

En certaines circonstances, la nudité a du bon, quand on se douche, quand on fait l'amour, quand on naît. Mais être nue, dégota inapte d'eau, devant un Joe Morelli vêtu de pied en cap, était l'étoffe dont sont faits les cauchemars.

Je coupai l'eau et m'emparai d'une serviette, mais Morelli me l'arracha des mains et la jeta par terre derrière lui.

— Passe-moi cette serviette, lui ordonnai-je.

— Pas avant qu'on ait éclairci certains points.

Quand il était petit, Morelli était incontrôlable. J'en conclus qu'il était devenu un adulte qui se contrôlait un max. Le tempérament italien brûlait toujours dans son regard, mais la violence qu'on y lisait était savamment calculée. Il portait un jean et un T-shirt noir que la pluie avait plaqué contre sa peau. Quand il s'était tourné vers le porte-serviettes, j'avais vu le revolver coincé dans son jean, au creux de ses reins.

Il n'était pas très difficile d'imaginer Morelli tuer quelqu'un, mais je me rangeai à l'avis de Ranger et d'Eddie Gazarra : je ne pouvais concevoir que le Morelli adulte soit stupide et impulsif à ce point.

Il avait les mains sur les hanches. Ses cheveux mouillés frisaient sur son front et ses oreilles. Sa bouche était pincée, sans l'ombre d'un sourire.

— Où est ma tête de Delco ?

Dans le doute, toujours prendre l'offensive.

— Si tu ne sors pas de ma salle de bains immédiatement, je hurle.

— Il est deux heures du matin, Stéphanie. Tous tes voisins dorment à poings fermés et ils ont posé leurs sonotones sur leurs tables de chevet. Hurle tant que tu veux. Personne ne t'entendra.

Je tins bon et le regardai d'un air mauvais. C'était ce que je pouvais faire de mieux en matière de défi. Plutôt mourir que de lui faire le plaisir de paraître vulnérable et gênée.

— Pour la dernière fois, dit-il, où est ma tête de Delco ?

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Écoute, trésor, je vais tout mettre sens dessus dessous s'il le faut.

— Je n'ai pas ta tête de Delco. Elle n'est pas ici. Et je t'interdis de m'appeler « trésor ».

— Pourquoi moi ? demanda-t-il. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour

mériter ça ?

Je haussai les sourcils.

— Ouais, soupira Morelli. Je sais.

Il prit mon sac sur la table de toilette, le retourna et en versa le contenu sur le sol. Il ramassa les menottes fit un pas vers moi.

— Tends-moi ton poignet.

— Pervers.

— Si tu le dis.

Il brandit les menottes et les passa à mon poignet droit.

Je tirai mon bras droit en arrière et donnai un coup pied à Morelli, mais il était difficile de manœuvrer dans la baignoire. Il se poussa de côté pour parer mon coup de pied et referma l'autre bracelet à la tringle du rideau de douche. Je regardai, bouche bée, le souffle coupé, n'en croyant pas mes yeux.

Morelli recula d'un pas et me jaugea de la tête aux pieds.

— Alors, tu me dis où elle est, cette tête de Delco ?

J'étais incapable de parler, à bout de souffle. La peur et l'embarras me firent changer de couleur. J'avais la gorge nouée.

— Parfait, dit Morelli. Joue-la-moi silencieuse. Tu peux rester attachée ici jusqu'à la fin de tes jours, ça ne me dérange pas.

Il fouilla les tiroirs de la coiffeuse, renversa la poubelle, et ôta le couvercle du réservoir de la chasse d'eau. Il fonça hors de la salle de bains sans même m'accorder un regard. Je l'entendis qui évoluait dans mon appartement en professionnel, fouillant méthodiquement chaque centimètre carré. De l'argenterie tinta, des tiroirs claquèrent, des portes de placards furent ouvertes violemment. Il y eut de sporadiques moments d'accalmie suivis de jurons.

Je pesai de tout mon poids sur la tringle, espérant la faire céder, mais c'était du matériel industriel, construit pour durer.

Morelli finit par réapparaître dans l'encadrement de la porte.

— Alors ? aboyai-je. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Il s'appuya nonchalamment contre le chambranle.

— Je suis juste revenu pour me rincer l'œil.

Un sourire se dessina sur ses lèvres tandis que son regard plafonnait à hauteur de mes seins.

— Pas trop froid ?

Quand j'aurai retrouvé ma liberté de mouvement, je le traquerai comme un chien. Qu'il soit coupable ou innocent. Et tant pis si je dois y consacrer ma vie. J'arrêterai Morelli.

— Va au diable !

Son sourire s'élargit.

— T'as de la chance que je sois un gentleman. J'en connais qui tireraient parti d'une telle situation.

— Épargne-moi ça.

Il se décolla du chambranle de la porte.

— Ce fut un plaisir, dit-il.

— Attends une minute ! Tu ne t'en vas pas, quand même ?

— J'ai bien peur que si.

— Et moi ? Et mes menottes ?

Il pesa le pour et le contre un moment. Puis il alla dans la cuisine et en revint avec le téléphone portable.

— Je vais fermer la porte à clef en partant, alors sois sûre que celui ou celle que tu vas appeler a la clef.

— Personne n'a la clef !

— Je suis certain que tu trouveras une solution. Appelle la police. Les pompiers. Les marines de mes deux.

— Mais je suis à poil !

Il me sourit, me fit un clin d'œil, et s'en fut.

Je l'entendis fermer ma porte d'entrée à clef. Je n'attendais pas de

réponse, mais je me sentis obligée d'appeler Morelli au cas où. J'attendis quelques instants, retenant mon souffle, tendant l'oreille dans le silence. Ce salaud était bel et bien parti, semblait-il. Mes doigts se crispèrent autour du téléphone. Mon Dieu, pourvu que la compagnie téléphonique ne soit pas revenue sur sa promesse de rétablir ma ligne. Je grimpai sur le rebord de la baignoire pour me mettre à la hauteur de ma main attachée. Je tirai prudemment l'antenne du téléphone, appuyai sur le bouton pour avoir la ligne, et collai mon oreille contre le combiné. La tonalité résonna, forte et limpide, à mon oreille. J'étais si soulagée que je faillis fondre en larmes.

Je me trouvais maintenant confrontée à un nouveau dilemme. Téléphoner, d'accord, mais à qui ? La police ou les pompiers, c'était hors de question. Ils fonceraient dans mon parking, tous gyrophares dehors, et quand ils arriveraient à ma porte, une quarantaine de représentants du troisième âge seraient dans le couloir en pyjama pour voir ce que cachait tout ce remue-ménage, attendant une explication.

Je m'étais rendu compte que les vieux de mon immeuble avaient certaines particularités. Ils étaient féroces pour tout ce qui concernait le parking, et leur fascination pour les imprévus frisait le pathologique. À la première lueur d'une torche électrique, ils avaient tous le nez collé au carreau.

Je pouvais aussi très bien me passer de quatre ou cinq agents de police de la ville me lorgnant alors que j'étais menottée, nue, à la tringle de mon rideau de douche.

Si j'appelais ma mère, j'allais être obligée de quitter l'État parce qu'elle ne me lâcherait plus. Et de toute façon, elle enverrait mon père, et me retrouver nue et menottée devant mon père était une scène que je n'arrivais pas à concevoir.

Si j'appelais ma sœur, elle appellerait ma mère.

J'aurais préféré pourrir sur place plutôt que d'appeler mon ex-mari.

Pour couronner le tout, celui ou celle qui viendrait à ma rescousse allait devoir soit escalader l'escalier de service soit forcer ma porte. Un seul nom me venait à l'esprit. Je fermai les yeux, très fort.

— Merde.

J'allais devoir appeler Ranger. Je pris une profonde inspiration et tapai son numéro, tout en priant pour m'en souvenir.

Il décrocha dès la première sonnerie.

— Mm ?

— Ranger ?

— Qui le demande ?

— Stéphanie Plum. J'ai un problème.

Il y eut un silence de deux longues secondes, et je l'imaginai se réveillant tout à fait, s'asseyant dans son lit.

— Lequel ?

Je levai les yeux au ciel, ne croyant qu'à demi que je passais ce coup de fil.

— Je suis menottée à la tringle de mon rideau de douche et j'ai besoin de quelqu'un pour me délivrer.

Un autre silence, et il raccrocha.

Je refis son numéro, appuyant si fort sur les touches que je crus que j'allais me casser le doigt.

— Ouais ? fit Ranger, qui, je l'entendais, en avait ras le bol.

— Raccroche pas ! C'est sérieux, bordel. Je suis prisonnière dans ma salle de bains. Ma porte d'entrée est fermée à clef.

— Pourquoi t'appelles pas les flics ? Ils adorent jouer les héros.

— Parce que je ne veux pas devoir leur donner d'explications. Et de plus, je suis nue.

— Hé, hé, hé.

— Ce n'est pas drôle. Morelli a pénétré chez moi pendant que j'étais sous ma douche, et ce salaud m'a menottée à la tringle du rideau.

— C'est plus de l'amour, c'est de la rage.

— Tu comptes m'aider ou quoi ?

— Tu crèches où ?

— Dans l'immeuble au coin de St. James et de Dunworth.

Appartement 215. Morelli est passé par l'escalier de secours et est entré par une fenêtre. Tu devrais pouvoir faire pareil.

En fait, je ne pouvais pas vraiment en vouloir à Morelli de m'avoir menottée de la sorte. Après tout, je lui avais volé sa voiture. Et je pouvais comprendre qu'il ait dû me mettre hors d'état de nuire pendant qu'il fouillait mon appartement. Je pouvais même aller jusqu'à ne pas lui en vouloir d'avoir saccagé mon rideau de douche en une démonstration de machisme. Mais il avait dépassé les bornes en me laissant accrochée, nue, à la tringle. S'il s'imaginait que ça allait me décourager, il se mettait le doigt dans l'œil. La balle était désormais dans le camp de la surenchère et, aussi enfantin que cela puisse paraître, je ne comptais pas me dérober au défi. Je coïncerais Morelli dussé-je mourir pour cela.

J'étais dans la baignoire depuis des heures, me semblait-il, lorsque j'entendis ma porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. La buée de la douche s'était dissipée depuis bien longtemps et l'air était plus frais. Mon bras était engourdi à force d'être tendu au-dessus de ma tête. J'étais épuisée, j'avais faim, et un début de mal de tête.

Ranger se découpa dans l'encadrement de la porte de la salle de bains, et j'étais trop soulagée pour éprouver de la gêne.

— Je te remercie de te déranger en plein milieu de la nuit, dis-je.

Ranger sourit.

— Je ne voulais surtout pas rater le spectacle.

— Les clefs sont dans le bordel par terre.

Il les dénicha, prit le téléphone d'entre mes doigts, et ouvrit les menottes.

— Morelli et toi, vous avez fait des trucs spéciaux ?

— Tu te souviens quand tu m'as donné ses clefs cette après-midi ?

— Hm, hm.

— Je lui ai emprunté sa voiture en quelque sorte.

— Emprunté ?

— Réquisitionné, plutôt. Comme tu disais, la loi est de notre côté, et tout ça.

— Hm, hm.

— Eh ben, j'ai réquisitionné sa voiture et il s'en est aperçu.

Ranger sourit et me tendit une serviette.

— Et il a compris cette réquisition ?

— Disons que ça ne lui a pas fait plaisir. J'ai garé sa voiture dans le parking, et j'ai retiré la tête de Delco par mesure de sécurité.

— Je parie que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase.

Je sortis de la baignoire et étouffai un cri en voyant mon reflet dans le miroir. Mes cheveux donnaient l'impression d'avoir reçu une décharge de 2.000 volts et d'avoir été vaporisés à l'amidon.

— Il faudrait que je fasse installer une alarme dans sa voiture, mais je n'ai pas assez de fric.

Ranger pouffa de rire.

— Une alarme. Morelli va adorer.

Il ramassa un stylo par terre et écrivit une adresse sur un bout de papier toilette.

— Je connais un garage qui te fera un prix.

Je passai dans ma chambre et troquai la serviette contre un peignoir en éponge.

— Je t'ai entendu entrer par la porte.

— J'ai croché la serrure. J'ai pensé que ce ne serait pas très prudent de réveiller le gardien.

Il regarda vers ma fenêtre. La pluie crépitait sur la vitre sombre, et un morceau de la moustiquaire arrachée drapait le rebord de la fenêtre.

— Je ne fais ces conneries à la Spiderman que par beau temps.

— Morelli a bousillé ma moustiquaire.

— Il devait être pressé, le keum.

— J'ai remarqué que tu ne parles ghetto que la moitié du temps.

— Je suis polyglotte, fit Ranger.

Je le raccompagnai à la porte avec un sentiment de jalousie : moi aussi, j'aurais bien aimé parler une autre langue.

Je dormis profondément sans faire de rêve, et j'aurais pu dormir jusqu'en novembre sans ces coups incessants frappés à ma porte. Je plissai les yeux en direction de mon radio-réveil. Il affichait 8.35. Il fut un temps où j'aimais avoir de la visite. Aujourd'hui, quand on frappait à ma porte, j'avais envie de hurler. Ma première peur fut que ce soit Ramirez. Ma deuxième, que ce soit la police qui vienne m'arrêter pour vol de voiture.

Je pris ma bombe d'autodéfense que j'avais posée sur ma table de nuit, enfilai tant bien que mal mon peignoir et me traînai jusqu'à la porte. Je fermai un œil et collai l'autre contre le judas. Eddie Gazarra me rendait mon regard. Il était en uniforme et portait deux sacs Dunkin' Donuts. J'ouvris la porte et reniflai comme un chien de chasse ayant flairé une piste.

— Miam-miam ! soupirai-je, sur le souffle.

— Salut à toi, fit Gazarra, se faufilant dans ma petite entrée et se dirigeant tout droit vers la table de la salle à manger. Où sont passés tes meubles ?

— Je reconceptualise mon intérieur.

— Ah, ah.

On s'assit l'un en face de l'autre et j'attendis tandis qu'il sortait deux gobelets de café d'un des sacs. On ôta le couvercle, on étala des serviettes devant nous et on s'attaqua aux beignets.

Nous étions suffisamment amis pour ne pas nous sentir obligés de parler en mangeant. On commença par les Boston cream pies[4]. Puis on partagea les quatre derniers beignets à la confiture. Deux gâteaux plus tard, il n'avait toujours fait aucune remarque sur mes cheveux, et j'en arrivai à me demander de quoi j'avais l'air d'habitude. Il n'avait fait aucun commentaire non plus sur le bordel qu'avait foutu Morelli en fouillant, ce qui me donna à réfléchir sur mes qualités de ménagère.

Il mangea son troisième beignet plus lentement : une gorgée de café, une bouchée de gâteau, une gorgée de café, une bouchée de gâteau.

— On m’a dit que tu avais fait une arrestation hier, dit-il, interrompant sa dégustation.

Il ne lui restait plus que son café. Il lorgna mon beignet qu’en un geste protecteur je tirai vers mon coin de table.

— Je suppose que tu n’accepterais pas de le partager avec moi, me dit Gazarra.

— Tu supposes juste, lui répondis-je. Comment es-tu au courant pour mon arrestation ?

— Ragots de vestiaires. T’es à la une des conversations en ce moment. Les gars en sont à parier sur le jour où tu te feras troncher par Morelli.

Mon cœur se contracta si fort que mes yeux faillirent sauter de leurs orbites. Je dévisageai Gazarra une bonne minute, attendant que ma tension artérielle quitte le rouge, imaginant mes veines capillaires explosant dans tout mon corps.

— Comment sauraient-ils qu’il m’a « tronchée » ? demandai-je, entre mes dents. Peut-être qu’il m’a déjà « tronchée ». Peut-être qu’il me « tronche » deux fois par jour.

— Ils pensent que tu laisseras tomber l’affaire quand tu te seras fait baiser. La date gagnante est celle où tu laisseras tomber l’affaire.

— Tu fais partie des parieurs ?

— Non. Morelli t’a sautée quand t’étais au lycée. Je ne pense pas que tu laisserais une deuxième partie de jambes en l’air te monter à la tête.

— Comment es-tu au courant pour le lycée ?

— Tout le monde est au courant.

— Oh, non, c’est pas vrai !

J’avalai le dernier morceau de mon beignet et le fis glisser avec du café.

Eddie soupira, regardant son dernier espoir d’avoir une autre part de beignet disparaître dans ma bouche.

— Ta cousine, la reine des chieuses, m’a mis au régime, dit-il. Pour le petit-déj’, elle me donne du déca, une demi-tasse de céréales qui ont un goût de carton dans du lait écrémé, et un demi-pamplemousse.

— C'est pas un régime pour un flic, ça.

— Suppose qu'on me tire dessus, dit Eddie, et que tout ce que j'aie dans le bide, c'est du déca et la moitié d'un pamplémousse. Tu crois qu'on m'enverrait aux urgences ?

— Pas autant qu'avec du vrai café et des beignets.

— Tu l'as dit !

— Cette protubérance au-dessus de ton ceinturon est probablement assez efficace pour arrêter les balles, aussi.

Eddie éclusa son café, remit le couvercle sur le gobelet et jeta le tout dans le sac vide.

— T'aurais pas dit ça si tu m'en voulais pas pour cette histoire, de baise.

J'acquiesçai.

— C'était vache.

Il prit une serviette et épousseta le sucre qui saupoudrait sa chemise bleue. Un des nombreux trucs qu'on leur apprenait dans la police, me dis-je. Il se cala dans sa chaise, bras croisés sur la poitrine. Trapu, il mesurait dans les un mètre soixante-dix-sept, avait des traits slaves, des yeux bleu pâle, des cheveux blond-blanc et un nez épais. Quand il était gosse, il habitait à deux maisons de la mienne. Ses parents y vivaient toujours. Tout petit déjà, il rêvait d'être flic. Et maintenant qu'il portait l'uniforme de la police, il n'avait pas envie d'aller plus loin. Il adorait conduire la voiture, foncer en cas d'urgence, arriver le premier sur les lieux d'un crime. Il était doué pour réconforter les gens. Tout le monde l'aimait, à l'éventuelle exception de sa femme.

— J'ai des tuyaux pour toi, me dit Eddie. Je suis allé à la pizza Pino hier soir, pour boire une bière, et je suis tombé sur Gus Dembrowski. Gus est le P.C. qui travaille sur l'affaire Kulesza.

— Le P.C. ?

— Le policier en civil.

Je me redressai sur mon siège.

— Il t'a appris du nouveau sur Morelli ?

— Il m’a confirmé que Sanchez était une indic, et il m’a laissé entendre que Morelli avait une fiche sur elle. Les identités des indic sont tenues secrètes. Le contrôleur en chef garde toutes les fiches sous clef. Je suppose que dans ce cas elle a été communiquée comme information nécessaire à l’enquête.

— Alors, peut-être que c’est plus compliqué que ça en a l’air. Peut-être que ce meurtre s’inscrit dans une affaire sur laquelle bossait Morelli.

— Possible. Possible aussi que Morelli ait eu des vues sur Sanchez. J’ai cru comprendre qu’elle était jeune et jolie. Muy latin.

— Et elle manque toujours à l’appel.

— Ouais. Elle manque toujours à l’appel. Nos services ont retrouvé des parents à elle à Staten Island et ils n’ont aucune nouvelle.

— J’ai parlé à ses voisins hier, et il se trouve qu’un des locataires qui se souvenait avoir vu le prétendu témoin signalé par Morelli est décédé d’une mort subite.

— Quel genre de mort subite ?

— Renversé par une voiture devant son immeuble. Avec délit de fuite.

— Ca pouvait être un accident.

— J’aimerais le croire.

Il consulta sa montre et se leva.

— Faut que j’y aille.

— Une dernière chose, tu connais le Tapeur ?

— De vue.

— Tu sais ce qu’il fait ? Où il habite ?

— Il bosse pour la santé publique. Un genre d’inspecteur. Il habite quelque part dans le township d’Hamilton. Connie aura les annuaires par rues au bureau. S’il a le téléphone, tu pourras avoir son adresse.

— Merci. Et merci pour les beignets et le café.

Il s’arrêta dans l’entrée.

— Tu as besoin de fric ?

Je secouai la tête.

— Je m'en sors.

Il me serra dans ses bras, m'embrassa sur la joue et partit.

Je refermai la porte derrière lui et sentis les larmes me monter aux yeux. Il y a des fois où l'amitié me prend à la gorge. Je retournai à la salle à manger, ramassai les sachets et les serviettes, et les portai jusqu'à la poubelle de la cuisine. C'était la première fois que j'avais l'occasion de faire l'inventaire de mon appartement. Manifestement, Morelli avait tout fouillé, furibard, passant sa frustration en mettant le plus de désordre possible. Les placards de la cuisine étaient ouverts, leur contenu partiellement éparpillé sur le comptoir et par terre ; des livres avaient été virés des étagères, le coussin de mon seul et unique fauteuil avait été enlevé ; la chambre était jonchée de vêtements jetés des tiroirs. Je remis le coussin en place et la cuisine en ordre, décidant que le reste de l'appartement pouvait attendre.

Je pris une douche et enfilai un short en lycra noir et un T-shirt kaki trop grand pour moi. Mon attirail de chasseuse de primes était toujours éparpillé sur le sol de la salle de bains : je fourrai le tout dans mon sac de cuir noir que je mis en bandoulière. Je vérifiai que toutes les fenêtres étaient bien fermées. Il fallait que cela devienne un rituel du matin et du soir. Je détestais l'idée de vivre comme un animal en cage, mais je ne tenais pas à recevoir d'autres visites-surprises. Verrouiller ma porte d'entrée relevait plus d'une simple formalité que d'une mesure de sécurité. Ranger avait croché la serrure sans la moindre difficulté. Bien sûr, tout le monde n'avait pas son savoir-faire. Tout de même, ça ne gênerait personne que je fasse rajouter un verrou à ma collection de systèmes de fermeture. J'en parlerais au gardien à la première occasion.

Je dis au revoir à Rex, m'armai de ce qui me restait de courage et passai la tête dans le couloir avant de m'aventurer plus avant, m'assurant qu'un certain Ramirez n'était pas dans les parages.

Note du Chapitre

(1) Boston cream pie : gâteau rond fourré à la crème. Une spécialité de la côte Est. (N.d.T.)

Chapitre 7

Je récupérai la tête de Delco là où je l'avais laissée sous un buisson, au pied de l'immeuble. Je la remis en bonne et due place, sortis du parking et pris la direction d'Hamilton Street. Je repérai une place devant l'agence de Vinnie et dus m'y reprendre à trois fois pour réussir mon créneau.

Connie était à son bureau, se regardant dans un petit miroir de poche, arrachant des amas gluants du bout de ses cils croulant sous le mascara.

Elle releva la tête et me vit.

— Tu t'es déjà servie de ce mascara ? me demanda-t-elle. Ils y mettent des poils de rat, c'est pas possib'.

Je lui agitai sous le nez le reçu de la police.

— J'ai arrêté Clarence.

Elle serra le poing et donna un fort coup de coude en arrière.

— Youpiiii !

— Vinnie est là ?

— Il devait aller chez le dentiste. Pour se faire aiguiser les incisives, je suppose.

Elle sortit l'original du dossier et prit mon reçu.

— On n'a pas besoin de lui pour régler ça. Je peux te faire le chèque.

Elle nota une information sur la couverture du dossier qu'elle plaça dans une corbeille à l'extrémité de son bureau. Elle sortit un chéquier du tiroir du milieu et libella un chèque.

— Comment ça se passe avec Morelli ? T'as pu le coincer ?

— Pas vraiment, mais je sais qu'il est toujours en ville.

— Ca, c'est un vrai mec, fit Connie. J'l'ai croisé y a six mois, avant le début de cette affaire. Il achetait cent cinquante grammes de

provolone au marché, et j'ai dû me retenir pour ne pas lui mordre les fesses à belles dents.

— C'est du cannibalisme.

— Aucun rapport. Ce mec est craquant.

— Il est aussi accusé de meurtre.

Connie poussa un soupir.

— Va y avoir pas mal de femmes à Trenton qui seront malheureuses de voir Morelli au frais.

Je ne demandais qu'à la croire, mais il se trouvait que je ne faisais pas partie du lot. Depuis la nuit dernière, la vision de Morelli derrière les barreaux éveillait des sentiments de bien-être en mon cœur meurtri et vindicatif.

— Tu as un annuaire par rues ici ?

Connie fit pivoter sa chaise vers les classeurs.

— C'est le gros livre sur le tiroir G.

— Tu sais des choses sur le Tapeur ? lui demandai-je, tandis que je cherchais son nom.

— Seulement qu'il a épousé Shirley Gallo.

Le seul Morelli d'Hamilton résidait au 617 Bergen Court. Je regardai sur le plan accroché au mur derrière le bureau de Connie. Si mes souvenirs étaient bons, c'était un quartier de maisons à mezzanines où ma salle de bains n'aurait pas déparé.

— T'as vu Shirley récemment ? me demanda Connie. Elle est aussi grosse qu'une jument. Elle a pris au moins cinquante kilos depuis le lycée. Je l'ai rencontrée à la soirée où Margie Manusco enterrait sa vie de jeune fille. Elle a monopolisé trois chaises pliantes pour pouvoir s'asseoir, et son sac était bourré de biscuits. En cas d'urgence, je suppose... si jamais quelqu'un lui raflait les pommes de terre en salade sous le nez.

— Shirley Gallo ? Grosse ? C'était un fil de fer au lycée.

— Les voies de Dieu sont impénétrables, dit Connie.

— Amen.

Au Bourg, on pratiquait un catholicisme de circonstance. Quand on ne savait plus que penser, il restait toujours Dieu qui attendait dans la coulisse pour payer les pots cassés.

Connie me tendit le chèque et tira d'un coup sec sur un amas de mascara qui pendait au bout des cils de son œil gauche.

— Je vais te dire un truc, fit-elle. Ce que ça peut être duraille d'être classe !

Le garage que m'avait recommandé Ranger était situé dans un petit complexe industriel qui donnait sur la Route 1. Il comptait six bâtiments en béton genre bunkers dont la peinture jaune était pâlie par le temps et les gaz d'échappement venant de l'autoroute. Au moment de la conception de son projet, il y a gros à parier que l'architecte avait imaginé des espaces verts. Dans la réalité, il n'y avait que de la terre battue jonchée de mégots et de gobelets en plastique et hérissée de quelques brins de mauvaise herbe. Chaque bâtiment avait son allée pavée et son parking.

Je passai lentement devant Imprimerie Capital, Extrusions A and J et m'arrêtai devant l'entrée du Centre Auto Al's Pièces Détachées. Trois baies vitrées formaient la façade du bâtiment. Une seule était grande ouverte. Des voitures cabossées et rouillées à divers stades de démontage s'entassaient au fond de l'entrepôt, et des voitures dernier modèle à la tôle froissée étaient garées à côté de la troisième baie vitrée, dans un enclos grillagé.

J'entrai dans le parking et me garai à côté d'un 4x4 Toyota noir sur cric et doté de roues de tracteur. En venant, j'avais fait un crochet par ma banque pour déposer mon chèque. Je savais très précisément quelle somme je voulais investir dans une alarme et je ne comptais pas dépenser un kopeck de plus. Il y avait toutes les chances pour que cette intervention ne soit pas dans mes moyens, mais je pouvais toujours me renseigner.

J'ouvris la portière et sortis dans la chaleur oppressante, respirant à peine pour ne pas absorber plus de vapeurs métalliques que nécessaire. Le soleil faisait triste mine à si peu de distance de l'autoroute, la pollution diluant la lumière du jour, squeezant la vision.

Le bruit de machines-outils à air comprimé me parvint par la baie vitrée ouverte.

Je traversai le parking et essayai de percer du regard les ténèbres de ce trou à rats plein de pistolets graisseurs, de filtres à huile, et d'hommes potentiellement grossiers en salopettes orange fluo. L'un d'eux s'approcha de moi d'une démarche nonchalante. Il avait noué sur son crâne le haut d'un collant grande taille. Sans doute pour gagner du temps s'il lui prenait l'envie de braquer une épicerie en rentrant chez lui. Je lui dis que je cherchais un certain Al ; il me répondit que je l'avais devant moi.

— J'ai besoin d'une alarme pour ma voiture. Ranger m'a dit que vous pourriez me faire un prix.

— Vous le connaissez d'où, Ranger ?

— On bosse ensemble.

— Vaste domaine.

Je n'étais pas très sûre de comprendre ce qu'il entendait par là, et il est probable que je ne tenais pas à le savoir.

— Je suis agent préposé à l'arrestation des fugitifs.

— Et donc, il vous faut une alarme parce que vous allez vous retrouver dans des quartiers zone ?

— Pour tout vous dire, j'ai plus ou moins volé une voiture, et je crains que son propriétaire ne tente de la récupérer.

Ses yeux pétillèrent de malice.

— De mieux en mieux.

Il alla jusqu'à un établi au fond du garage et en rapporta un gadget noir, en plastique, d'une vingtaine de centimètres carrés.

— Voilà le dernier cri en matière d'alarme, me dit-il. Sensibilité à la pression atmosphérique. Au moindre changement de pression provenant d'une vitre qu'on brise ou d'une portière qu'on ouvre, cette mère poule vous fait exploser les tympans.

Il retourna l'objet à l'endroit.

— Vous poussez ce bouton-là pour la brancher, puis vous avez un délai de vingt secondes avant qu'elle se mette en route. Ça vous laisse le temps de descendre de bagnole et de fermer la portière. Quand vous la rouvrez, vous avez un autre délai de vingt secondes pour taper

votre code et la couper.

— Et comment je l'arrête si elle se déclenche ?

— Avec une clef.

Il déposa une petite clef brillante dans le creux de ma main.

— Je vous suggère de ne jamais la laisser dans votre voiture. C'est pas le but de la manoeuvre.

— C'est plus petit que je croyais.

— Petit mais génial. Et la bonne nouvelle, c'est que ce n'est pas cher parce que facile à installer. Il suffit de la visser sur le tableau de bord.

— Pas cher, c'est-à-dire ?

— 60 dollars.

— Adjugé.

Il sortit un tournevis de sa poche arrière.

— Il suffit de me montrer où vous voulez que je l'installe.

— Dans la Jeep Cherokee rouge à côté du 4x4 cabossé. J'aimerais que vous l'installiez dans un endroit discret. Je ne voudrais pas dégrader le tableau de bord.

Quelques minutes plus tard, je roulai vers Stark Street, très contente de moi. J'avais une alarme qui non seulement avait coûté un prix raisonnable, mais que je pourrais enlever facilement et installer moi-même dans la voiture que je comptais me payer quand j'aurais encaissé Morelli. Je m'étais arrêtée à un 7 Eleven où j'avais acheté un yaourt à la vanille et un brick de jus d'orange pour le déjeuner. Je buvais et mangeais tout en conduisant, et je me sentais très à l'aise dans mon joyau à air conditionné. J'avais une alarme, j'avais du gaz neuroplégique, j'avais un yaourt. Que pouvait-on demander de plus ?

Je me garai en face du gymnase, sifflai le fond de jus d'orange, branchai l'alarme, pris mon sac à bandoulière et les photos du dossier Morelli, et verrouillai les portières. J'agitais la cape rouge devant le taureau. La seule façon dont j'aurais pu être plus visible aurait été de scotcher une étiquette sur le pare-brise disant « La voilà ! Essaie donc de la prendre ! »

L'activité de la rue était plutôt au point mort dans la chaleur de l'après-midi. Deux putes tapinaient au coin, semblant attendre le bus, sauf qu'aucune ligne de bus ne passait par Stark Street... Les deux femmes faisaient le pied de grue avec un air d'ennui et de dégoût, parce que, supposai-je, personne n'était preneur à cette heure. Elles portaient des tongs en plastique, des bustiers, et des shorts en lycra qui leur moulaien les cuisses. Leurs cheveux, cisaillés très court, avaient été intelligemment raidis en un effet soie de sanglier. Je ne savais pas exactement comment les prostituées déterminaient leurs tarifs, mais si les hommes les payaient à la livre, ces deux-là devaient bien s'en sortir.

À mon approche, elles optèrent pour une attitude offensive : mains sur les hanches, lèvre inférieure avancée, yeux ouverts si grands qu'ils bombaient comme des œufs de cane.

— Hé, minette, me lança une de ces beautés. Qu'est-ce que t'es venue foutre ici ? C'est notre coin, pigé ?

Il semblerait donc que la frontière soit bien mince entre une fille du Bourg et une pute.

— Je cherche un de mes amis. Joe Morelli. Je leur montrai sa photo. Une de vous l'a vu par ici ?

— Qu'est-ce que tu lui veux à ce Morelli ?

— C'est personnel.

— Sans blague !

— Tu le connais ?

Elle bougea ses kilos. Pas une mince affaire.

— Peut-être.

— En fait, on était plus qu'amis.

— C'est-à-dire ?

— Ce salaud m'a foutue enceinte.

— T'as pas l'air enceinte.

— Attends de me voir le mois prochain.

- Tu peux toujours faire quelque chose.
- Ouais, et pour commencer retrouver Morelli. Tu sais où il est ?
- Nan-nan.
- Vous connaissez une certaine Carmen Sanchez ? Elle travaillait au « Par ici ».
- Elle aussi t'a foutue en cloque ?
- Je crois que Morelli pourrait bien être avec elle.
- Carmen a disparu, dit une des filles. C'est une chose qui arrive à certaines femmes dans Stark Street. Risque de l'environnement.
- Tu veux bien préciser ?
- Elle veut bien la fermer, voilà ce qu'elle veut, intervint l'autre. On n'est pas au courant de toutes ces conneries. Et on n'a pas de temps à perdre à papoter. On bosse, nous !

Je regardai des deux côtés de la rue. Pas de client potentiel à l'horizon, aussi je supposai qu'on me signifiait que j'étais une emmerdeuse. Je leur demandai leurs noms. Lula et Jackie, me répondirent-elles. Je donnai ma carte à chacune d'elles en leur disant que je leur serais extrêmement reconnaissante qu'elles me téléphonent si elles voyaient Morelli ou Sanchez. Je faillis leur parler du témoin mystérieux, mais que dire ? Excusez-moi, vous n'auriez pas vu un type au visage comme aplati par une poêle ?

J'enchaînai en faisant du porte-à-porte, parlant à des gens assis dans leur véranda, interrogeant les commerçants. Vers quatre heures, j'avais chopé un coup de soleil sur le nez pour preuve de mes efforts, et rien d'autre. J'avais commencé par la partie nord de Stark Street et j'avais travaillé vers l'ouest. Je traversai la rue et repartis lentement en sens inverse. Je passai ni vu ni connu devant le garage et le gymnase. Je fis aussi l'impasse sur les bars. Ils auraient peut-être pu être ma meilleure source, mais ils me semblaient dangereux et au-dessus de mes capacités. Probable que ma prudence était superflue, probable que ces bars étaient fréquentés par des personnes parfaitement respectables qui se foutaient de mon existence comme de leur première culotte. À la vérité, je n'étais pas habituée à me sentir en minorité, et j'avais l'impression d'être un Noir regardant sous les jupes d'une Blanche dans une rue W.A.S.P. de Birmingham.

Je parcourus le côté sud de la rue et retraversai vers le nord. De ce côté-ci, la plupart des immeubles étaient résidentiels et, au fil de la journée, de plus en plus de gens étaient sortis de chez eux et je progressais plus lentement maintenant tandis que je regagnais ma voiture.

Heureusement, la Cherokee était toujours au bord du trottoir ; et malheureusement, toujours aucune trace de Morelli. Je mis un point d'honneur à ne pas lever la tête vers les fenêtres du gymnase. Si Ramirez m'observait, je préférerais le snober. J'avais relevé mes cheveux en une queue-de-cheval qui tenait de traviole, et ma nuque me démangeait. Je me dis que, là aussi, j'avais dû choper un autre coup de soleil. Je n'étais pas très zélée en matière d'écran total. En gros, je comptais sur la pollution pour me protéger des rayons cancérigènes.

Une femme traversa la rue, courant vers moi. Elle était bien charpentée et bien habillée. Ses cheveux bruns étaient coiffés en chignon sur sa nuque.

— Excusez-moi, me dit-elle. Vous êtes Stéphanie Plum ?

— Oui.

— Mr. Alpha aimerait vous parler, me dit-elle. Son bureau est juste en face.

Je ne connaissais pas de Mr. Alpha, et je n'étais pas particulièrement désireuse de rôder dans l'ombre de Benito Ramirez, mais mon interlocutrice dégoulinait de respectabilité aussi je pris le risque de la suivre. Nous entrâmes dans l'immeuble contigu au gymnase, la copie conforme des autres immeubles de la rue étroit, deux étages, façade noire de suie, fenêtres noires de crasse. Nous gravîmes d'un pas pressé une volée de marches. Trois portes donnaient sur un petit palier. L'une d'elles était entrouverte et je sentis l'air conditionné se répandre dans le couloir.

— Par ici, me dit la femme, me précédant dans une pièce de réception lilliputienne que rapetissait davantage un canapé en cuir vert et un grand bureau en bois blond abîmé. Sur une vieille table basse se trouvaient plusieurs revues sur la boxe aux pages écornées, et des photos de boxeurs tapissaient les murs qui semblaient réclamer de la peinture fraîche à cor et à cri.

Elle me fit entrer dans un bureau et referma la porte derrière moi. La pièce ressemblait à s'y méprendre à la réception avec, en plus, deux fenêtres donnant sur la rue. L'homme assis au bureau se leva à mon

entrée. Il était vêtu d'un pantalon de costume et d'une chemisette ouverte au col. Il avait le visage ridé et était bien parti côté bajoues. Sa silhouette trapue indiquait qu'il était toujours musclé, mais l'âge avait orné sa taille de poignées d'amour et strié ses cheveux bruns gominés en arrière de mèches gris métallisé. Je lui donnais une soixantaine d'années et décidai que sa vie n'avait pas été un lit de roses.

Il se pencha vers moi et me tendit la main.

— Jimmy Alpha. Je suis le manager de Benito Ramirez.

J'acquiesçai, pas très sûre de la façon dont il convenait de réagir. Mon premier réflexe était de hurler, mais je suppose que cela n'aurait pas fait très pro.

D'un geste, il m'invita à prendre place sur une chaise pliante sur le côté de son bureau.

— On m'a dit que vous étiez revenue dans les parages, et je voulais profiter de l'occasion pour vous présenter mes excuses. J'ai appris ce qui s'est passé au gymnase entre Benito et vous. Je vous ai téléphoné, mais votre ligne était coupée.

Son discours raviva ma colère.

— Ramirez a agi sans provocation de ma part et son comportement est inexcusable.

Alpha semblait sincèrement embarrassé.

— Je n'aurais jamais cru avoir ce genre de problèmes avec lui, dit-il. J'ai toujours voulu avoir un boxeur de premier ordre, et maintenant que j'en ai trouvé un, il me donne des ulcères.

Il sortit de son tiroir du haut une petite bouteille de Mylanta.

— Vous voyez ça ? Je les achète par caisses.

Il dévissa le bouchon et avala une goulée. Il porta le poing à son sternum et soupira.

— Je suis navré. Je suis vraiment navré pour ce qui vous est arrivé au gymnase.

— Vous n'avez aucune raison de vous excuser. Ce n'est pas votre problème.

— Puissiez-vous dire vrai. Malheureusement, c'est mon problème.

Il reboucha la bouteille, la remit dans le tiroir, et se pencha en avant, coudes posés sur le bureau.

— Vous travaillez pour Vinnie ?

— C'est exact.

— Je connais Vinnie depuis des années. C'est un sacré numéro.

Il eut un sourire qui me donna à penser qu'au cours de ses pérégrinations, il avait dû avoir eu vent du canard.

Il reprit son sérieux, fixa ses pouces, et se tassa un peu sur sa chaise.

— Il y a des fois où je ne sais pas quoi faire avec Benito. Ce n'est pas un mauvais bougre. Mais ce n'est pas non plus une lumière, c'est vrai. Tout ce qu'il sait faire, c'est boxer. Une telle réussite est lourde à porter pour un type qui, comme lui, ne vient de nulle part...

Il leva les yeux vers moi pour voir si j'étais preneuse. J'émis un son railleur, et il réagit à mon écoëurement.

— Attention, je ne l'excuse pas, dit-il, avec une expression digne d'une étude sur l'amertume. Benito fait des choses qui ne sont pas bien. Je n'ai plus d'influence sur lui en ce moment. Il est imbu de sa personne. Et il s'est entouré de gars qui pensent avec leurs gants de boxe.

— Le gymnase était plein d'hommes costauds qui n'ont pas levé le petit doigt pour m'aider.

— Je leur en ai parlé. À une époque, ils respectaient les femmes, mais de nos jours, ils ne respectent plus rien. Les fusillades en voiture, la drogue...

Il se tut, plongé dans ses pensées.

Je me souvins alors de ce que Morelli m'avait dit au sujet de Ramirez et de ses précédentes accusations pour viol. Soit Alpha pratiquait la politique de l'autruche, soit il faisait tout pour réparer les pots cassés par sa poule aux œufs d'or. Je misais sur l'autruche.

Je le fixai, bouche cousue, me sentant trop isolée dans ce bureau au premier étage d'un immeuble du ghetto pour lui dire ce que je pensais, et trop furieuse pour lui murmurer des formules de politesse.

— Si Benito vous embêtait de nouveau, prévenez-moi tout de suite, dit Alpha. Je n'aime pas qu'il arrive ce genre d'histoires.

— Il a essayé de s'introduire chez moi avant-hier soir. Il a tenu des propos injurieux dans mon couloir et a salopé ma porte. Si ça se reproduit, je porte plainte.

Alpha était manifestement ébranlé.

— Je l'ignorais. Il n'a blessé personne, j'espère ?

— Non.

Alpha prit une carte de visite sur son bureau et y inscrivit un numéro de téléphone.

— C'est mon numéro personnel, dit-il, me tendant la carte. S'il vous ennuie encore, appelez-moi tout de suite. S'il a abîmé votre porte, je vous la ferai réparer.

— Ma porte va bien. Faites juste en sorte qu'il ne m'approche plus.

Alpha pinça ses lèvres et acquiesça.

— Je suppose que vous ne savez rien sur Carmen Sanchez ?

— Que ce qu'en ont dit les journaux.

Je tournai à gauche dans State Street, et me mêlai à la circulation des heures de pointe. Le feu passa au vert, et nous avançâmes tous de quelques centimètres. Il me restait assez de fric pour faire quelques courses. Je passai devant chez moi et roulai sur cinq ou six cents mètres jusqu'au Super-Fresh.

Pendant que je faisais la queue à la caisse, je me dis que Morelli devait bien faire ses courses quelque part ou prendre ses repas chez quelqu'un. Était-il en train de cavalier dans le Super-Fresh affublé d'une fausse moustache et de lunettes fixées à un faux nez à la Groucho Marx ? Et où habitait-il ? Peut-être dans sa camionnette bleue ? Je supposais qu'il l'avait abandonnée après que je l'ai repéré, mais peut-être que non. Peut-être était-elle trop pratique ? Peut-être y avait-il établi son Q.G. au milieu d'un stock de boîtes de conserve ? Et il n'était pas, impossible qu'il l'ait équipée de matériel d'écoute. Il s'était posté en face du gymnase pour voir Ramirez, pour l'écouter aussi peut-être...

Pas de trace de sa camionnette dans Stark Street. Je ne l'avais pas spécialement cherchée, mais je ne serais quand même pas passée à côté sans la voir. Je ne connaissais pas grand-chose à la surveillance électronique, mais assez tout de même pour savoir que celui qui espionne devait être assez près de sa cible. À retenir. Peut-être pourrais-je retrouver Morelli en cherchant sa camionnette.

Je fus obligée de me garer tout au fond du parking ; ce que je fis en pestant contre les vieux handicapés qui monopolisaient les meilleures places. J'empoignai trois sacs en plastique de courses dans chaque main, plus un pack de six bières, et refermai la portière de la Cherokee d'un coup de genou. Je sentais mes bras tirillés par le poids des sacs qui me cognaient allègrement les genoux pendant que je marchais.

Je pris l'ascenseur, longuai le couloir cahin-caha et posai mes sacs sur la moquette pour chercher mes clefs. J'ouvris la porte, allumai la lumière, portai mes courses à la cuisine, et retournai fermer la porte. Je triai mes commissions, séparant les trucs pour le placard de ceux pour le frigo. Ça faisait plaisir d'avoir de nouveau une réserve de bouffe. Je tenais ça de famille. Les ménagères du Bourg étaient toujours prêtes pour un désastre, stockant des rouleaux de P.Q. et des boîtes de maïs à la crème en cas de blizzard.

Même Rex était surexcité par le regain d'activité. Il m'observait de sa cage, ses pattounes de hamster pressées contre le verre.

— Finies les vaches maigres, Rex, lui annonçai-je en lui donnant une tranche de pomme. À partir d'aujourd'hui, c'est pommes et brocolis !

J'avais acheté un plan de la ville au supermarché, et je l'étais sur la table pendant que je picorais mon dîner. Demain, je rechercherais la camionnette bleue de façon méthodique. Je commencerais par la zone autour du gymnase et j'irais également voir au domicile de Ramirez. Je déterrai mes annuaires et cherchai à Ramirez. Ils étaient vingt-trois. Trois avaient un B comme initiale de leur prénom. Les Benito étaient au nombre de deux. Je composai le numéro du premier. Une femme décrocha à la quatrième sonnerie. J'entendis un bébé qui pleurait en fond sonore.

— Est-ce que je suis chez Benito Ramirez, le boxeur ? lui demandai-je.

La réponse me fut faite en espagnol et sur un ton pas amical pour deux sous. Je m'excusai de l'avoir dérangée et raccrochai. Le Benito numéro deux décrocha lui-même son téléphone et n'était absolument pas celui que je cherchais. Les trois B furent aussi des coups de fil pour rien. Il

ne me semblait pas judicieux d'appeler les dix-huit autres Ramirez. En un sens, j'étais soulagée de ne pas être tombée sur le bon. Je ne sais pas ce que je lui aurais dit. Rien, je suppose. Je cherchais son adresse, pas à lui faire la conversation. Et à la vérité, le simple fait de penser à Ramirez me glaçait les sangs. Je pouvais surveiller le gymnase et suivre Ramirez quand il partait pour la journée, mais la grosse Cherokee rouge ne passait pas vraiment inaperçue. Eddie pourrait peut-être m'aider. Les flics avaient des moyens pour obtenir des adresses. Qui d'autre dans mon entourage avait accès aux adresses ? Marilyn Truro travaillait pour le D.M.V. [5]. Avec un numéro d'immatriculation, elle pourrait sans doute trouver une adresse. Ou je pourrais téléphoner au gymnase. Noon, ce serait trop facile.

Oh, et puis merde, me dis-je. Qui ne risque rien n'a rien. J'avais arraché la page de l'annuaire où figurait la pub pour le gymnase, aussi je téléphonai aux renseignements. Je remerciai l'opératrice et composai le numéro qu'elle m'avait communiqué. Je racontai au type qui décrocha que j'étais censée voir Benito Ramirez, mais que j'avais perdu son adresse.

— Pas de problème, me dit-il. C'est 320 Polk Street. J'connais pas le numéro de son appart, mais c'est au deuxième étage. Au fond du couloir. Y a son nom sur la porte. Vous pouvez pas le rater.

— Merci, lui dis-je. Vous me retirez une épine du pied.

Je repoussai le téléphone à l'autre bout de la table et me tournai vers le plan pour situer Polk Street. Cette rue se trouvait à trois pâtés de maisons du gymnase, parallèle à Stark Street. J'entourai l'adresse au Stabulo Boss jaune. J'avais maintenant deux endroits où chercher la camionnette. Je me garerais et irais à pied s'il le fallait, rôdais dans les ruelles, enquêterais dans les garages. Je le ferais dès demain à la première heure, et si cela ne donnait rien, je repiocherais dans le tas de D.D.C. que Connie m'avait donné et j'essaierais de payer mon loyer en me faisant des espèces sonnantes et trébuchantes.

Je vérifiai deux fois que mes fenêtres étaient bien fermées, puis tirai les rideaux. J'avais envie de prendre une douche et d'aller me coucher tôt. Je n'avais pas envie d'avoir de visite-surprise.

Je remis un peu d'ordre dans mon appartement, m'efforçant de ne pas remarquer les espaces vides autrefois occupés par mes appareils électroménagers, et d'ignorer les marques de meubles fantômes qui perduraient sur la moquette du salon. La prime de 10.000 dollars pour la capture de Morelli serait presque toute consacrée à redonner un

semblant de normalité à ma vie, mais c'était une mesure provisoire. Peut-être devrais-je postuler pour des boulots ?

Qu'est-ce que je racontais ? J'avais fait le tour de tout mon secteur professionnel.

Je pouvais toujours continuer à courir après ceux qui se dérobaient à la justice, mais au mieux, cela me semblait risqué, et au pire... je préférerais ne pas y penser. Outre m'habituer à être menacée, méprisée et, éventuellement, tabassée, blessée, voire, Dieu me protège, tuée, j'allais devoir acquérir un état d'esprit de travailleuse indépendante. Et j'allais aussi devoir investir dans des cours d'arts martiaux et apprendre quelques techniques policières pour maîtriser les hors-la-loi. Je n'avais pas vraiment envie de me transformer en Terminator, mais je n'avais pas non plus envie de continuer à opérer à mon niveau actuel d'Elmer Fudd.

Si j'avais la télé, je pourrais au moins regarder les rediff de Cagney et Lacey.

Je me souvins de mon intention de faire installer un verrou supplémentaire à ma porte et décidai d'aller voir Dillon Ruddick, le gardien. Dillon et moi étions devenus copains, étant donné que nous étions les deux seuls de l'immeuble à ne pas penser que Metamusil était un des quatre plus importants groupes alimentaires. Dillon souriait à peine quand il lisait des B.D., mais si vous lui mettiez un outil dans la main, il devenait un pur génie. Il vivait dans les entrailles de l'immeuble, dans un studio où n'arrivait pas la lumière du jour. En fond sonore perpétuel : une sérénade de ronflements de chaudières et de chauffe-eau, et d'eau sifflant dans les canalisations. Dillon disait qu'il aimait ça. Que ça lui rappelait l'océan.

— Salut, Dillon, dis-je, quand il ouvrit sa porte. Comment tu vas ?

— Bien. Faut pas se plaindre. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— La hausse de la criminalité m'inquiète, Dillon. Je me disais que ce ne serait pas une mauvaise idée de mettre un verrou supplémentaire à ma porte.

— Pas de problème, dit-il. On n'est jamais trop prudent. En fait, je viens d'en mettre un de plus chez Luger. Elle m'a dit qu'elle avait vu un gros malade qui braillait dans le couloir, tard dans la nuit, y a deux ou trois jours. Elle m'a dit qu'elle était morte de trouille. Tu l'as peut-être entendu aussi. Mrs. Luger habite juste deux portes après la tienne.

Je réprimai une envie de déglutir et de faire « gulp ». Je connaissais l'identité du gros malabar.

— J'essaierai de te faire ça demain, me dit Dillon. En attendant, ça te dirait de boire une bière ?

— C'est pas de refus.

Dillon me tendit une cannette et une boîte contenant un mélange de cacahouètes. Il augmenta le volume de sa télévision et on s'écroula tous les deux sur le canapé.

J'avais mis mon réveil à sonner pour huit heures, mais je me levai à sept, impatiente de trouver la camionnette. Je pris une douche et consacrai pas mal de temps à mes cheveux, me faisant un brushing avec de la laque. Au final, j'avais un faux air de Cher dans ses mauvais jours. J'en étais à mon dernier short en lycra propre. J'enfilai un bustier et un T-shirt violet informe, trop grand pour moi, à col pendant. Je laçai mes baskets Reeboks, roulai mes chaussettes blanches sur mes chevilles, et me sentis super cool.

Je mangeai des Frosted Flakes en guise de petit déjeuner. Si ça marchait pour Tony le tigre, ça devrait marcher pour moi. J'avalai un complexe multivitaminé, me brossai les dents, accrochai une paire de gros anneaux en or à mes oreilles, appliquai un rouge à lèvres cerise fluo, et je fus fin prête.

Le craquètement matinal des cigales annonçait une nouvelle journée caniculaire, et le macadam scintillait encore de la rosée du matin. Je sortis du parking et me mêlai à la circulation fluide dans St. James Street. J'avais étalé le plan sur le siège passager, et emporté un bloc-sténo où j'avais commencé à noter les numéros de téléphone, adresses, et autres informations diverses relatives au boulot.

L'immeuble où vivait Ramirez se trouvait à mi-hauteur de la rue, perdu au beau milieu d'une flopée de bâtiments de trois étages sans ascenseur bâtis joue contre joue pour les classes les plus défavorisées. Il était probable qu'à l'origine, il avait été habité par des immigrants, Irlandais, Italiens, Polonais emplis d'espoirs ayant descendu la Delaware en péniche pour venir travailler dans les usines de Trenton. Difficile de dire qui y vivait maintenant. Pas de vieux traînant dans des vérandas, pas de gosses jouant sur les trottoirs. Deux femmes asiatiques d'âge moyen attendaient là un arrêt d'autobus, serrant leur sac à main contre la poitrine, le visage totalement inexpressif. Pas de camionnette en vue, et nulle part où en cacher une. Pas de garages.

Pas de ruelles. Si Morelli avait mis Ramirez sur écoute, ce ne pouvait être que de l'arrière ou d'un appartement contigu.

Je tournai au coin et me retrouvai sur une voie qui donnait derrière la cité. Pas de garage de ce côté-ci non plus. Une bande d'asphalte comprenant six places de parking dessinées en diagonale s'étirait au pied de l'immeuble de Ramirez. Seulement quatre voitures y étaient garées. Trois vieilles guimbardes et une Porsche Silver avec « Le Champion » imprimé en lettres d'or sur le support de la plaque d'immatriculation. Aucune des voitures n'était occupée.

De l'autre côté de cette voie d'accès se trouvaient d'autres appartements. Un endroit idéal pour Morelli d'où épier ou écouter, songeai-je, mais aucun signe de lui.

Je roulai jusqu'au bout du passage et fis le tour du quartier, élargissant méthodiquement mon champ d'exploration jusqu'à être passée par toutes les voies carrossables dans un rayon de neuf rues. Point de trace de camionnette.

Je pris la direction de Stark Street et répétei l'opération, toujours en quête de la camionnette. Là, les garages et les ruelles ne manquaient pas. Je garai la Cherokee et continuai mon exploration à pied. Vers midi et demi, j'avais fureté dans suffisamment de garages délabrés et puants pour m'en souvenir jusqu'à la fin de mes jours. En louchant, je voyais mon nez qui pelait. La sueur collait mes cheveux sur ma nuque. Et j'avais un hygroma à force de porter mon sac en bandoulière.

En arrivant à la Cherokee, j'avais les pieds en feu. Je m'adossai à la voiture et m'assurai que mes semelles n'étaient pas en train de fondre. Au coin, j'aperçus Lula et Jackie qui gardaient leur bout de trottoir. Je me dis qu'au point où j'en étais, je pouvais toujours aller leur dire un mot.

— Alors, tu cherches toujours ton Morelli ? me demanda Lula.

Je fis glisser mes lunettes de soleil sur le haut de mon crâne.

— Tu l'as vu ?

— Naaan. Et j'ai pas entendu parler de lui non plus. Ton type adopte un profil bas.

— Et sa camionnette ?

— Je l'ai jamais vu en camionnette. Ces derniers temps, il conduisait

une Cherokee rouge et or... exactement comme la tienne.

Elle écarquilla les yeux.

— Mè-è-è-è-er-deuuu, c'est quand même pas la tire de Morelli, dis ?

— Disons que je la lui ai empruntée.

Lula se fendit d'un sourire.

— Chérie, t'es en train de me dire que t'as chouré la bagnole de Morelli ? Ma fille, il va te botter ton petit croupion de Blanche.

— Y a deux ou trois jours, je l'ai aperçu au volant d'une Econoline bleu pâle, dis-je. Avec des antennes qui sortaient de partout. Vous avez vu passer un truc dans ce genre-là ?

— On n'a rien vu du tout, dit Jackie.

Je me tournai vers Lula.

— Et toi ? Une camionnette bleue, ça te dit quelque chose ?

— Bon, dis-moi la vérité maintenant, fit Lula. T'es vraiment en cloque ?

— Non, mais j'aurais pu. Il y a quatorze ans.

— Alors, ça rime à quoi ton truc ? Qu'est-ce que tu lui veux à Morelli ?

— Je travaille pour son agence de cautionnement. Morelli est recherché pour défaut de comparution.

— Sans déc' ? Y a du fric à la clef ?

— Dix pour cent de la caution.

— Tiens, je pourrais faire ça, dit Lula. Je devrais peut-être me recycler.

— Tu devrais peut-être la boucler et avoir l'air de vouloir bosser avant que ton mec te démolis le portrait, fit Jackie.

Je retournai à la voiture, rentrai chez moi, ingurgitai d'autres Frosted Flakes, et téléphonai à ma mère.

— J'ai fait un beau chou farci, me dit-elle. Tu devrais venir dîner.

— Tentant, mais j'ai des trucs à faire.

— À savoir ? Qu'est-ce qui est important au point de ne pas pouvoir prendre le temps de manger du chou farci ?

— Le travail.

— Quel genre de travail ? Tu essaies toujours de retrouver le petit Morelli ?

— Ouais.

— Tu ferais mieux de changer de boulot. J'ai vu une annonce à l'institut de beauté Clara's. Ils cherchent une champouineuse.

J'entendis mamie Mazur qui criait quelque chose en fond sonore.

— Ah oui, c'est vrai, dit ma mère. Tu as eu un coup de fil ce matin d'un boxeur que tu es allée voir. Benito Ramirez. Ton père était complètement surexcité. Très gentil, ce garçon. Très poli.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il a dit qu'il avait essayé de te contacter, mais que ton téléphone était coupé. Je lui ai dit que ta ligne avait été rétablie.

Je me cognai mentalement la tête contre le mur.

— Benito Ramirez est une ordure. S'il rappelle, refuse de lui parler.

— Il a été très correct avec moi au téléphone.

Ouais, songeai-je, c'est le violeur le plus courtois de Trenton. Qui savait maintenant qu'il pouvait me téléphoner.

Note du Chapitre :

(1) DMV : Department of Motor Vehicules. (N.d.T.)

Chapitre 8

Mon immeuble remontait à l'ère pré-laverie, et le propriétaire actuel ne semblait pas disposé à le pourvoir de cette commodité. Le lavomatique le plus proche, Super Suds, était à près d'un kilomètre d'Hamilton. Pas une odyssée insurmontable, mais chiant tout de même.

Je fourrai la pile de D.D.C. que m'avait donnée Connie dans mon sac que je passai en bandoulière. Je tirai ma corbeille de linge sale dans le couloir et me traînai jusqu'à la voiture.

Super Suds n'était pas mal dans le genre laverie automatique. Il y avait un petit parking attenant et un snack à côté où l'on pouvait se payer un succulent sandwich au poulet quand on avait de la monnaie. Justement, j'en manquais, aussi je jetai mon linge sale dans le tambour d'une machine, y ajoutai de la lessive et des pièces de vingt-cinq cents, et m'assis pour passer en revue mes D.D.C.

Lonnie Dodd, le premier de la pile, me paraissait le plus facile à appréhender. Il avait vingt-deux ans et habitait dans le township d'Hamilton. Il était accusé de vol de voiture. Son premier délit. De la cabine téléphonique de la laverie, j'appelai Connie pour vérifier si Dodd manquait toujours à l'appel.

— Je te parie qu'il est dans son garage à changer son huile, me dit-elle. Ça arrive tout le temps. Ces mecs sont comme ça. Oh, qu'ils se disent, personne va venir me chercher des noises. J'ai rien fait que voler quelques bagnoles. Qu'est-ce que ça peut foutre ? Et donc, ils ne se présentent pas au tribunal le jour de leur convocation.

Je remerciai Connie pour sa perspicacité et retournai m'asseoir. Dès que ma lessive serait terminée, j'irai me baguenauder jusque chez Dodd histoire de voir si je tombais sur lui.

Je remis les dossiers dans mon sac et transportai mon linge dans un séchoir. Je me rassis, regardai par la vitre et, tout à coup, je vis passer la camionnette bleue. Je fus tellement ébahie que je restai figée sur place, bouche bée, les yeux vitreux, le cerveau vide. Pas vraiment ce qu'on appelle avoir la détente rapide. La camionnette s'éloigna vers le bas de la rue et, de loin, je distinguai ses feux de stop qui s'allumaient.

Morelli était bloqué dans la circulation.

Alors, je bougeai. Ou plutôt, je volai, car je ne me souviens même pas que mes pieds aient touché terre. Je sortis du parking sur les chapeaux de roues. J'atteignis le coin de la rue et l'alarme se mit en route. Dans ma hâte, j'avais oublié de taper le code.

Le boucan m'empêchait de réfléchir. La clef était attachée à mon porte-clefs, et le porte-clefs était attaché à la clef qui se trouvait dans l'allumage. Je donnai un grand coup de pied sur le frein, faisant une queue de poisson avant de m'arrêter au beau milieu de la chaussée. Je regardai dans le rétroviseur après coup, soulagée de constater qu'il n'y avait aucun véhicule derrière moi. Je désactivai l'alarme et redémarrai.

Morelli et moi étions séparés par plusieurs voitures. Il tourna à droite, et je serrai mes doigts sur le volant, avançant au pas, inventant des jurons hauts en couleur tout en m'approchant du carrefour. Quand je tournai, il avait disparu. Je parcourus les rues lentement dans les deux sens. J'étais sur le point de laisser tomber quand j'aperçus la camionnette garée sur un parking derrière le delicatessen Manni's.

Je m'arrêtai à l'entrée du parking et regardai la camionnette, me demandant ce que je devais faire maintenant. Je n'avais aucun moyen de savoir si Morelli était au volant. Il pouvait s'être allongé à l'arrière pour piquer un roupillon, ou il pouvait être allé chez Manni pour acheter un sandwich au thon. Il valait sans doute mieux que je me gare et que je mène l'enquête. S'il n'était pas dans la camionnette, je me planquerais derrière une des voitures et le bomberais quand il arriverait à portée de ma Sure Guard.

Je me garai sur une place au fond du parking, à quatre voitures de la camionnette, et coupai le contact. J'allais tendre le bras vers mon sac quand tout à coup ma portière fut ouverte, et je fus arrachée de mon siège et projetée dans la muraille que formait le torse de Morelli.

— Tu me cherchais ? me demanda-t-il.

— Autant que tu renonces, lui dis-je, parce que moi, jamais.

Le dessin de sa bouche se durcit.

— Tu m'en diras tant. Et si je me couchais par terre et que tu me roules plusieurs fois dessus avec ma propre voiture... au nom du bon vieux temps. Ca te dirait ? Tu touches ton fric mort ou vif ?

— Tu n’as aucune raison de monter sur tes grands chevaux. Je fais mon travail, un point c’est tout. Je n’ai rien contre toi.

— Rien contre moi ? Tu harcelles ma mère, tu voles ma bagnole, et maintenant tu vas raconter à droite et à gauche que je t’ai foutue enceinte ! Et après, tu dis que tu n’as rien contre moi ? Putain, c’est pas suffisant qu’on m’accuse de meurtre ? Tu te prends pour qui ? La chasseuse de primes du siècle ?

— Tu t’épuises pour rien.

— Je suis au-delà de l’épuisement. Je suis résigné. À chacun sa croix... tu es la mienne. J’abandonne. Garde la bagnole. Je m’en fous. Tout ce que je te demande, c’est d’essayer de ne pas prendre trop de gnons sur la portière et de remettre de l’huile quand le voyant rouge s’allume.

Son regard glissa vers l’intérieur du véhicule.

— Tu te sers pas du téléphone, hm ?

— Non. Bien sûr que non.

— Ca coûte cher.

— T’en fais pas.

— Dans la merde, dit-il. Je suis dans la merde.

— Probable que ce n’est qu’une mauvaise période.

Son expression s’adoucit.

— J’aime bien ce que tu portes.

Il enroula son doigt autour du large col de mon T-shirt et lorgna le bustier noir en lycra que je portais dessous.

— Très sexy.

Une chaleur se répandit en moi. Je me dis que c’était de la colère, mais je soupçonnai que je la devais plutôt à la faiblesse de ma chair. D’une tape, je repoussai sa main.

— Ne sois pas grossier.

— Hé, mais c’est que je t’ai mise enceinte, moi, n’oublie pas. Un peu plus d’intimité ne devrait pas te déranger.

Il s'approcha plus près.

— Ton rouge à lèvres me déplaît pas non plus. Très tentant ce rouge...

Il se pencha vers moi, et me roula une pelle.

Oui, je sais que j'aurais dû lui flanquer un coup de genou dans l'entrejambe, mais son baiser était divin.

Joe Morelli avait toujours su bien embrasser : lentement, tendrement au début, puis passionnément et profondément au final. Il s'écarta de moi, me sourit, et je sus que je m'étais fait avoir.

— Et voilà le travail, dit-il.

— Connard.

Il tendit le bras derrière moi et retira la clef de contact.

— Je n'ai pas envie que tu me suives.

— Loin de moi cette pensée.

— Ouais, ben je vais quand même me donner de l'avance.

Il alla jusqu'à la benne à ordures du delicatessen et jeta les clefs dedans.

— Bonne chasse, me lança-t-il, se dirigeant vers sa camionnette. Et n'oublie pas de t'essuyer les pieds avant de remonter dans ma voiture.

— Attends une minute, lui criai-je. J'ai des questions à te poser. Sur le meurtre. Sur Carmen Sanchez. Et si c'est vrai qu'il y a un contrat sur toi ?

Il se hissa dans la camionnette et sortit du parking.

La benne à ordures était de taille industrielle. Un mètre cinquante de haut, autant de large, deux mètres de long. Je me mis sur la pointe des pieds et regardai par-dessus le rebord. Elle était au quart pleine et sentait le rat crevé. Impossible de voir les clefs.

Une faible femme aurait éclaté en sanglots. Une femme intelligente aurait pensé à se faire faire un double des clefs. Je tirai une caisse en bois contre la paroi de la benne et montai dessus pour mieux voir. La plupart des ordures étaient enfermées dans des sacs en plastique. Certains de ces sacs avaient éclaté à l'atterrissage, vomissant des restes

en tous genres, un magma de pommes de terre en salade, de marc de café, d'huile de friture, de jus non identifiables, et des cœurs de laitue métamorphosés en matières premières.

Ca me rappelait les chiens écrasés. La poussière à la poussière... la mayo à ses divers ingrédients. Que ce soit celle d'un chat ou d'une salade de chou cru, la mort faisait mauvaise figure.

Je passai en revue tout mon entourage, mais je ne trouvai personne qui serait assez stupide pour sauter dans cette benne pour mes beaux yeux. O.K., me dis-je, c'est maintenant ou jamais. Je passai une jambe par-dessus le rebord de la benne et restai un moment en équilibre. Puis, rassemblant mon courage, je me laissai glisser doucement, la lèvre supérieure retroussée de dégoût. Si je sentais le moindre soupçon d'haleine de rat, je ressortais illico.

Des boîtes de conserve roulaient sous mes pieds, laissant échapper des matières visqueuses et spongieuses. Je me sentis glisser et me raccrochai d'une main au rebord de la benne, me cognant le coude contre la paroi. Je poussai un juron et refoulai mes larmes.

Je trouvai un sac à pain en plastique relativement propre et m'en servis comme d'un gant pour farfouiller du bout des doigts dans ce magma, trouillant à mort à l'idée de tomber la tête la première dans les artichauts et cervelles de veau en vinaigrette. La quantité de nourriture jetée était à pleurer. Ce gâchis était presque aussi écoeurant que l'odeur de pourriture pénétrante qui me brûlait les narines et s'accrochait à mon palais.

Après ce qui me parut une éternité, je découvris les clefs fichées dans une substance marronnasse. N'avisant aucun Pampers à l'horizon, je me pris à espérer que cette matière ne fût que de la moutarde. J'enfonçai ma main ensachée dans ce je-ne-sais-quoi et faillis vomir.

Je retins mon souffle, jetai les clefs par-dessus la benne sur le macadam, et sautai à leur suite sans perdre une seconde. J'essayai les clefs du mieux que je pus à l'aide du sac à pain. Le plus gros du truc marronnasse partit, rendant les clefs utilisables pour conduire en situation d'urgence. J'ôtai mes chaussures me marchant sur les talons, et j'eus recours à la technique poule mouillée des deux doigts pour retirer mes socquettes. J'inspectai le reste de ma personne. En dehors d'un peu de sauce Thousand Island maculant le devant de mon T-shirt, je semblais indemne.

Des journaux avaient été entassés à côté de la benne en vue d'un

recyclage. J'étais les pages sportives sur le siège passager, juste au cas où j'aurais quelque substance délétère collée aux fesses, recouvris le tapis de sol devant le siège passager d'un autre papier journal et posai doucement mes chaussures et mes socquettes bien au milieu.

Je jetai un coup d'œil sur les pages qui me restaient en main, et un gros titre attira mon attention. UN HABITANT DU QUARTIER TUÉ PAR BALLE. ON LUI TIRE DESSUS D'UNE VOITURE. Sous le titre se trouvait une photo de John Kuzack. Je l'avais vu mercredi. On était vendredi. Le journal datait de la veille. Je lus l'histoire d'une seule traite. Kuzack avait été abattu d'un coup de revolver mercredi en fin de soirée devant son domicile. L'article précisait qu'il était un héros du Viêt-nam décoré de la Purple Heart, et qu'il était un personnage haut en couleur et aimé des gens du quartier. À l'heure où le journal paraissait, la police n'avait ni suspect ni mobile.

Je m'adossai contre la Cherokee, m'efforçant d'intégrer la réalité de la mort de John Kuzack. Il était si fort, si débordant de vie quand je lui avais parlé. Et voilà qu'il était mort. D'abord Edleman, l'accident de voiture avec délit de fuite, et maintenant Kuzack. Des trois personnes qui se souvenaient avoir vu le fameux témoin manquant, deux étaient mortes. Je songeai à Mrs. Santiago et à ses enfants, et frissonnai.

Je repliai soigneusement le journal et le glissai dans la pochette de la portière. Une fois arrivée chez moi, je téléphonerais à Gazarra pour m'assurer que Mrs. Santiago était bien en sécurité.

J'étais absolument incapable de percevoir si je dégageais de mauvaises odeurs mais, par précaution, je décidai de rouler toutes vitres baissées.

Je me garai au parking du lavomatique et m'y faufilai pieds nus pour aller récupérer mes vêtements. Une seule personne s'y trouvait, une femme entre deux âges assise à la table pliante au fond de la salle.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle, l'air effaré. D'où vient cette odeur ?

Je me sentis devenir cramoisie.

— Elle doit venir de dehors, dis-je. Elle a dû entrer quand j'ai ouvert la porte.

— C'est à gerber !

Je reniflai, mais ne sentis rien du tout. Mon nez s'était bloqué par autodéfense. Je regardai mon T-shirt.

— Est-ce que ça ne sentirait pas la sauce Thousand Island ?

Elle pressa une taie d'oreiller contre son visage.

Je fourrai mon linge dans ma corbeille et fis ma sortie.

À mi-chemin de chez moi, je m'arrêtai à un feu et remarquai que mes yeux larmoyaient. Mauvais signe, songeai-je. Une chance, personne n'était là quand je m'engageai dans le parking de mon immeuble. Le hall d'entrée et l'ascenseur étaient déserts. Tant mieux. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à l'étage et je ne vis personne à l'horizon non plus. Je poussai un soupir de soulagement, fis glisser mon linge jusqu'à ma porte, faufilai dans mon appartement, ôtai mes vêtements, et les ficelai dans un grand sac-poubelle en plastique noir.

Je sautai sous ma douche et me savonnai, me frottai, et me shampouinai à trois reprises. Je passai des vêtements propres et allai sonner chez Mr. Wolesky, au bout du couloir, en guise de test.

Il ouvrit sa porte et, d'entrée, se plaqua une main sur le nez.

— Pouah ! fit-il, le souffle coupé. Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— C'est ce que je me demandais aussi, lui dis-je. On dirait bien qu'elle provient du couloir.

— Ca sent le rat crevé.

— Oui, soupirai-je. C'est aussi mon impression.

Je regagnai mon appartement. Je devais tout relaver, et je n'avais plus de monnaie. Il allait falloir que j'aille faire ma lessive chez mes parents. Je consultai ma montre. Bientôt six heures. Je téléphonerais à ma mère de la voiture pour la prévenir que, tout compte fait, je venais dîner.

Je me garai devant la maison, et ma mère apparut sur le seuil, comme par magie, mue par ce mystérieux instinct maternel qui l'avertissait toujours quand sa fille posait le pied sur le trottoir.

— Nouvelle voiture ? dit-elle. Très jolie. Tu la sors d'où ?

J'avais la corbeille à linge sous un bras et le sac poubelle sous l'autre.

— Je l'ai empruntée à un ami.

— Qui ça ?

— Tu ne le connais pas. Un copain de lycée.

— Eh bien, tu as de la chance d'avoir des amis comme ça. Tu devrais lui faire un gâteau.

Je la poussai de côté, fonçant vers l'escalier de la cave.

— J'ai apporté mon linge sale. J'espère que ça ne te dérange pas ?

— Bien sûr que non. Qu'est-ce qui pue comme ça ? C'est toi ? Tu sens les ordures.

— J'ai fait tomber mes clefs par accident dans une benne, et j'ai dû sauter dedans pour les récupérer.

— Je ne comprends pas comment des choses comme ça peuvent se passer. Ça n'arrive qu'à toi. Qui laisse tomber ses clefs dans une benne à ordures ? Personne ! Il n'y a que toi pour faire une chose pareille.

Mamie Mazur fit irruption de la cuisine.

— Ca sent le vomi.

— C'est Stéphanie, dit ma mère. Elle sort d'une benne à ordures.

— Qu'est-ce qu'elle fichait dans une benne ? Elle cherchait des cadavres ? Ca me rappelle un film que j'ai vu à la télé où un gang faisait éclater la cervelle d'un gars et l'abandonnait dans une benne aux bons soins des rats.

— Elle y avait fait tomber ses clefs, lui expliqua ma mère.

— Oh, c'est décevant, dit mamie Mazur. Je m'attendais à mieux de sa part.

Après le repas, je téléphonai à Eddie Gazarra, fis une deuxième machine, et lavai au jet mes clefs et mes chaussures. Je vaporisai l'intérieur de la Jeep au désodorisant et baissai complètement les vitres. L'alarme ne fonctionnait pas quand les vitres étaient baissées, mais je ne pensais pas qu'on oserait venir récupérer la voiture devant chez mes parents. Je pris une douche et enfilai des vêtements propres sortant du sèche-linge.

La mort de John Kuzack me terrorisait et je n'avais pas très envie de rentrer dans un appartement obscur, aussi je fis en sorte de partir de bonne heure. À peine avais-je verrouillé ma porte que le téléphone se mit à sonner. La voix au bout du fil était étouffée, et je dus faire un

effort pour l'entendre, lorgnant le combiné comme si ça pouvait servir à quelque chose.

La peur se moque de la logique. Personne ne peut agresser physiquement quelqu'un par téléphone, mais je tressaillis tout de même quand je me rendis compte que c'était Ramirez.

Je lui raccrochai au nez et quand le téléphone se remit à sonner, je le débranchai. J'avais besoin d'un répondeur pour filtrer mes appels, mais je ne pouvais m'en payer un tant que je n'avais pas fait une autre arrestation. Demain à la première heure, je me mettrais en quête de Lonnie Dodd.

Je fus réveillée par le martèlement régulier de la pluie sur l'escalier de secours. Super. Il ne manquait plus que ça pour me compliquer la vie. Je m'extirpai du lit et tirai les rideaux, mécontente à la vue de cette saucée qui menaçait de durer toute la journée. Le parking paraissait glissant, reflétant une lumière d'origine mystérieuse. Le reste du monde était gris métallisé, les nuages bas et infinis, les immeubles délavés par la pluie.

Je pris ma douche et enfilai un jean et un T-shirt, laissant mes cheveux sécher naturellement. Pas la peine de se donner du mal alors que je serais trempée dès que j'aurais mis le nez dehors. Je m'acquittai du petit déj', me brossai les dents, et m'appliquai une bonne couche d'eye-liner turquoise pour me remonter le moral. Je portais mes chaussures Benne en honneur de la pluie. Je baissai la tête et reniflai. Je crus déceler une vague odeur de jambon fumé, mais l'un dans l'autre, ça aurait pu être pire.

Je fis l'inventaire du contenu de mon sac, m'assurant que j'avais bien tous mes effets, menottes, matraque, torche électrique, revolver, balles supplémentaires (qui ne me serviraient pas à grand-chose, vu que j'avais complètement oublié comment on rechargeait un revolver, mais bon, on pouvait toujours avoir besoin de quelque chose de lourd à jeter sur un fuyard). J'ajoutai à ce fatras le dossier de Dodd ainsi qu'un parapluie pliant et un paquet de crackers au beurre de cacahouètes en cas de fringale. Je pris la veste blanche et violette ultra-cool Gore-Tex que je m'étais payée à l'époque où je faisais partie des privilégiés du monde du travail, et me dirigeai vers le parking.

C'était le genre de journée à lire des B.D. sous une tente et à manger des tête-de-nègre. Certainement pas à chasser les desperados. Malheureusement, j'avais sacrément besoin de fric et ne pouvais guère faire la difficile sur le choix de mes journées desperados.

Lonnie Dodd habitait au 2115 Barnes Street. Je sors mon plan et essayai de repérer la rue. Le township d'Hamilton est environ trois fois plus grand que Trenton et de forme aussi irrégulière qu'une part de tarte grignotée. Barnes Street partait de la voie ferrée au nord de Yardville, le début du tiers inférieur du comté.

Je gagnai Broad Street via Chambers Street et coupai par Apollo Street. Barnes Street était perpendiculaire à Apollo Street. Le ciel s'était légèrement dégagé, et il m'était possible de lire le numéro des maisons tout en roulant. Plus j'approchais du 2115 et plus mon moral baissait. Le charme des propriétés chutait vertigineusement. Ce qui commençait comme un quartier ouvrier respectable, avec de coquets petits pavillons indépendants sur des terrains de bonne superficie, se détériorait en logements bas de gamme pour personnes à faibles revenus ou sans revenus du tout.

Le 2115 se trouvait au bout de la rue. L'herbe y foisonnait, montée en graine. Une bicyclette rouillée et une machine à laver au couvercle déboîté décoraient le jardin de devant. La maison était un petit ranch en parpaing bâti sur une dalle, qui ressemblait plus à une dépendance qu'à un lieu d'habitation. Un poulailler, ou une porcherie. Un drap avait été accroché tant bien que mal à la fenêtre de devant. Sans doute pour protéger l'intimité des occupants pendant qu'ils écrasaient des cannettes de bière contre leur front et fomentaient la révolution.

Je me dis que c'était maintenant ou jamais. La pluie tambourinait sur le toit de la voiture et dégoulinait sur le pare-brise. Je me donnai du courage en m'appliquant une nouvelle couche de rouge à lèvres. Comme il n'y avait pas le feu au lac, j'accentuai le trait d'eye-liner bleu et ajoutai du mascara et du fard à joues. Je vérifiai le résultat dans le rétro. Wonder Woman pouvait aller se rhabiller. Ouais, parfaitement. J'examinai une dernière fois la photo de Dodd. Je n'avais pas envie de m'acharner sur un autre. Je laissai tomber mes clefs dans mon sac, mis ma capuche, et descendis de voiture. Je frappai à la porte et me surpris à espérer secrètement que personne ne serait là. La pluie, le quartier, et cette petite maison sinistre me donnaient la chair de poule. Je frappai de nouveau, en me disant que si personne ne venait ouvrir, je considérerais que c'était la volonté de Dieu que je ne sois pas destinée à arrêter ce Dodd, et je mettrais les bouts.

Personne ne vint ouvrir, mais j'entendis le bruit d'une chasse d'eau et j'en conclus qu'il y avait quelqu'un. Zut. Je donnai quelques bons coups de poing sur la porte.

— Ouvrez, criai-je, d'une voix suraiguë. Je viens livrer la pizza.

La porte s'ouvrit et je me retrouvai face à un type maigrichon, dont la tignasse brune lui arrivait aux épaules. Il me dépassait d'une dizaine de centimètres. Il était pieds et torse nus, et portait un jean crasseux qui lui glissait à la taille, à la ceinture déboutonnée et à la braguette à moitié ouverte. Derrière lui, je voyais un salon jonché de détrit. On sentait une odeur âcre de relents de litière pour chat.

— J'ai pas commandé de pizza, dit-il.

— Vous êtes bien Lonnie Dodd ?

— Ouais. Qu'est-ce que c'est que cette connerie de livraison de pizza ?

— C'était une ruse pour vous faire ouvrir.

— Quoi ?

— Je travaille pour Vincent Plum, votre agence de cautionnement. Vous ne vous êtes pas présenté au tribunal, et Mr. Plum souhaiterait convenir avec vous d'une nouvelle date de comparution.

— Mon cul ! Je conviens de rien, moi.

La pluie dégoulinait de ma veste, trempant mon jean et mes chaussures.

— Ca ne prendrait que quelques minutes. Je serais ravie de vous déposer en voiture.

— Plum n'a pas de service « Limousines avec chauffeur ». Plum ne loue les services que de deux genres de personnes : des nanas avec de gros seins en pointe et des salopards de chasseurs de primes. Sans vouloir vous offenser, et en plus c'est difficile à dire avec votre imper, mais à vue d'œil, vous n'avez pas de gros seins en pointe. Ca vous laisse dans la catégorie des salopards de chasseurs de primes.

Sans prévenir, il tendit le bras sous la pluie, m'arracha mon sac de l'épaule, et en jeta le contenu derrière lui sur la moquette. Le revolver atterrit avec un bruit mat.

— Vous pouvez vous foutre dans la merde jusqu'au cou pour dissimulation d'arme dans cet État, dit-il.

Je fronçai les sourcils.

— Vous comptez coopérer ou non ?

— À votre avis ?

— À mon avis, si vous êtes intelligent, vous allez enfiler une chemise, vous chausser, et me suivre en ville.

— Faut croire que j’suis pas intelligent.

— Parfait. Alors, rendez-moi mes affaires et je serai ravie de partir.

Jamais paroles plus vraies n’avaient franchi mes lèvres.

— Je vous rends rien. Ces affaires, là, c’est mes affaires maintenant.

J’hésitai à lui donner un coup de pied dans les roubignoles quand il me flanqua un coup dans la poitrine, me renversant en arrière hors de la petite dalle de ciment. Je tombai sur le cul dans la gadoue.

— Dégagez, me dit-il, ou je vous tire dans le lard avec vot’ revolver à la con.

Il claqua la porte et tourna le verrou. Je me relevai et m’essuyai les mains sur ma veste. Je n’arrivais pas à croire que je l’avais laissé me piquer mon sac sans lever le petit doigt. Où avais-je la tête ?

Je me croyais toujours face à Clarence Sampson, et non à Lonnie Dodd. Lonnie Dodd n’était pas un ivrogne obèse. J’aurais dû l’aborder beaucoup plus sur la défensive. J’aurais dû rester à distance, hors de portée. Et j’aurais dû garder ma bombe d’autodéfense à la main, et non dans mon sac.

Il me restait encore beaucoup de choses à apprendre en tant que chasseuse de primes. Je manquais de compétence et, encore plus grave, de constance. Ranger avait essayé de me le faire comprendre, mais je n’avais pas saisi. Être toujours sur le qui-vive, m’avait-il dit. Quand on marche dans la rue, il faut tout voir, à chaque seconde. Laisse-toi distraire, et t’es une femme morte. Quand tu coinces un D.D.C., attends-toi toujours au pire.

Tout ça m’avait semblé exagérément dramatique sur le moment. Avec le recul, ça me semblait de bons conseils.

Je regagnai la Jeep à pas traînants et m’immobilisai, furibarde, maudissant Dodd, E.E. Martin, et moi. J’ajoutai quelques réflexions bien senties sur Ramirez et Morelli, et flanquai un coup de pied dans

un pneu.

— Et maintenant ? criai-je sous la pluie. Qu'est-ce que tu vas faire, toi qui es si géniale ?

Une chose était sûre : je ne comptais pas partir d'ici sans Lonnie Dodd pieds et poings liés sur ma banquette arrière. À mon avis, j'avais besoin d'aide, et deux solutions s'offraient à moi. Les flics ou Ranger. Si j'appelais la police, je pourrais avoir des ennuis rapport à l'autorisation de port d'arme. Restait Ranger.

Je fermai les yeux. Je n'avais vraiment pas envie d'appeler Ranger. J'avais envie de régler ça toute seule. Histoire de montrer à tout le monde ce dont j'étais capable.

— L'esprit altier précède la chute, dis-je.

Je n'étais pas très sûre du sens de ces paroles, mais elles sonnaient juste.

Je pris une profonde et gémissante inspiration, ôtai vite fait mon imper boueux et trempé, me glissai au volant et téléphonai à Ranger.

— Ouais, fit-il.

— J'ai un problème.

— Encore à poil ?

— Non, je ne suis pas à poil.

— Dommage.

— J'ai coincé un D.D.C. à son domicile, mais je n'ai pas l'ombre d'une chance de l'arrêter.

— Tu peux être plus précise sur la partie « pas l'ombre-d'une-chance-de » ?

— Il m'a piqué mon sac et m'a foutue dehors.

Silence au bout du fil.

— Je suppose que t'as pas réussi à conserver ton revolver ?

— Bien supposé. Côté bonne nouvelle, il n'était pas chargé.

— T'as des munitions dans ton sac ?

— Possible que quelques balles solitaires roulent dans le fond.

— T'es où là ?

— Devant chez lui, dans la Jeep.

— Et tu voudrais que je vienne et persuade ton D.D.C. d'être bien sage ?

— Ouais.

— Une chance pour toi que je sois dans ma période Henry Higgins. L'adresse ?

Je la lui donnai, et raccrochai, dégoûtée de moi. J'avais tout bonnement armé l'homme que j'étais censée appréhender et maintenant j'envoyai Ranger au charbon pour réparer mes conneries. Il allait falloir que je me ressaisisse, et fissa. J'allais apprendre à charger ce satané revolver et à tirer. Je n'aurais peut-être pas le cran de tirer sur Joe Morelli, mais j'étais certaine que je pourrais flinguer Lonnie Dodd.

Je consultai l'heure sur le tableau de bord, attendant Ranger, impatiente de finir ce que j'avais commencé. Dix minutes plus tard, sa Mercedes tournait le coin de la rue, avançant en douceur sous la pluie, rutilante et lugubre, l'eau n'osant pas adhérer à la peinture.

De concert, nous descendîmes de voiture. Il portait une casquette de base-ball noire, un jean noir et moulant, et un T-shirt noir. Il sangla son ceinturon en nylon noir à sa taille, son revolver plaqué contre sa cuisse par une bande de Velcro noir. Au premier regard, il pouvait passer pour un membre d'un commando d'intervention rapide. Il passa un gilet pare-balles.

— Comment il s'appelle ton D.D.C. ?

— Lonnie Dodd.

— T'as une photo de lui ?

Je courus à la Jeep, et revins avec la photo de Dodd.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? s'enquit Ranger.

— Vol de voiture. Pas d'antécédents.

— Il est seul ?

— Pour autant que je sache, mais je ne garantis rien.

— Cette maison a une entrée derrière ?

— J'en sais rien, moi.

— Allons voir ça.

On se dirigea tout droit vers l'arrière de la maison, coupant par l'herbe haute, les yeux rivés sur la porte d'entrée, et à l'affût du moindre mouvement aux fenêtres. Je ne m'étais pas embarrassée de ma veste. Plus un fardeau qu'autre chose à ce stade. Je rassemblai toute mon énergie pour capturer Dodd. J'étais trempée jusqu'aux os, et il était libérateur de penser que je ne pouvais pas me mouiller davantage. Le jardinet derrière la maison était semblable à celui de devant : herbes folles, portique de balançoire rouillé, deux poubelles débordant d'ordures, leurs couvercles bosselés traînant par terre à côté. Une porte donnait sur le jardin.

Ranger me tira plus près de la maison, hors de vue de la fenêtre.

— Tu restes ici et tu surveilles la porte de derrière. Je vais passer par-devant. Je ne veux pas que tu joues les héros. Si tu vois quiconque foncer vers les voies ferrées, tu t'en mêles pas. Pigé ?

Des gouttes d'eau tombaient du bout de mon nez.

— Navrée de t'imposer ça.

— C'est en partie de ma faute. Je ne t'ai pas prise assez au sérieux. Si tu veux vraiment continuer dans ce boulot, il va falloir qu'on prenne un moment pour parler des techniques d'arrestation.

— Il me faut un coéquipier.

— Ouais. Comme tu dis.

Il s'éloigna, contournant la maison, le bruit de ses pas étouffé par la pluie. Je retins mon souffle et tendis l'oreille. Je l'entendis frapper à la porte et décliner son identité.

Apparemment, il obtint une réponse de l'intérieur, mais je ne la compris pas. S'ensuivit un max de bruit et d'action en accéléré. Ranger avertissant qu'il entraît, la porte fracassée, beaucoup de cris. Un seul coup de feu.

La porte de derrière s'ouvrit d'une poussée et Lonnie Dodd fonça au-dehors, non en direction de la voie ferrée, mais vers la maison d'à côté. Il ne portait toujours que son jean. Il courait aveuglément sous la pluie, manifestement paniqué. J'étais en partie cachée par un cabanon, et il passa devant moi sans même un regard de côté. J'aperçus l'éclair argenté d'un revolver coincé à sa ceinture. Qui l'eût cru ? Insulte suprême ce répugnant personnage filait avec mon revolver. Quatre cents dollars jetés par la fenêtre, et juste au moment où j'avais décidé d'apprendre à m'en servir.

Pas question que je laisse faire. Je criai à l'intention de Ranger et me lançai à la poursuite de Dodd. Il n'avait pas tellement d'avance sur moi et j'avais l'avantage d'être chaussée. Il glissa dans la terre grasse, trébuchant sur Dieu sait quoi, tomba à genoux, et je lui rentrai dedans de plein fouet, roulant avec lui dans l'herbe mouillée. Il atterrit en poussant un « Han ! » causé par soixante-deux kilos et demi d'une femme en colère lui tombant sur le dos. Bon, d'accord, peut-être soixante-trois et demi, mais pas un gramme de plus, juré.

Il avait du mal à reprendre son souffle, et je chopai le revolver, non par instinct de survie, mais par pur instinct de propriété. C'était mon revolver, merde ! Je me relevai tant bien que mal et pointai le calibre 38 en direction de Dodd, le tenant à deux mains pour qu'il tremble le moins possible. Il ne me vint même pas à l'idée de vérifier s'il était chargé.

— On ne bouge plus ! criai-je. Ne bouge pas d'un pouce ou je tire.

Ranger apparut à la périphérie de mon champ de vision. Il maintint Dodd à terre en posant un genou dans le creux de son dos, lui passa les menottes, et le força à se relever sans ménagements.

— C't enfoiré m'a tiré dessus, fit Ranger. T'imagines la connerie ? Un minable voleur de bagnole qui me tire dessus.

Il poussa Dodd devant lui en direction de la route.

— Et je porte un gilet pare-balles, putain. Il aurait pas pu tirer dedans ? Ben, non ! C'est un si mauvais tireur, il trouble tellement qu'il m'a tiré dans la jambe, putain de merde !

Je regardai ladite jambe et faillis tourner de l'œil.

— Fonce appeler les flics, me dit Ranger. Et appelle aussi Al à son garage pour qu'il vienne récupérer ma bagnole.

— T'es sûr que ça va aller ?

— Blessure superficielle, baby. Pas de quoi flipper.

Je passai lesdits coups de fil, allai récupérer mon sac et mes affaires dans la maison de Dodd, et attendis en compagnie de Ranger. Dodd était ficelé comme une dinde de Noël, le visage dans la boue. Ranger et moi étions assis sur le trottoir sous la pluie. Il ne semblait pas inquiet quant à la gravité de sa blessure. Il me dit qu'il avait connu pire, mais je voyais bien qu'il luttait contre la douleur, les traits tendus.

Je m'entourai de mes bras et serrai les dents pour les empêcher de claquer. Extérieurement, je faisais bonne figure, m'efforçant d'être aussi stoïque que Ranger, et de lui insuffler de l'optimisme. Intérieurement, je tremblais si fort que je sentais mon cœur grelotter dans ma poitrine.

Chapitre 9

Les flics arrivèrent les premiers, puis l'équipe médicale, puis Al. Nous fîmes nos premières dépositions, Ranger fut embarqué pour l'hôpital, et je suivis les policiers au poste.

Il était près de cinq heures lorsque j'arrivai à l'agence de Vinnie. Je demandai à Connie de libeller deux chèques. Cinquante dollars pour moi. Le reste pour Ranger. Je lui aurais bien volontiers laissé l'intégralité de la prime, mais j'avais vraiment besoin de filtrer mes appels et c'était mon seul moyen de m'acheter un répondeur téléphonique.

Je mourais d'envie de rentrer chez moi, de me doucher, d'enfiler des vêtements propres et secs, et de faire un repas digne de ce nom. Comme je savais qu'une fois à l'intérieur, je n'aurais pas envie de ressortir, je fis un crochet par Electro Kuntz.

Armé d'une petite étiqueteuse, Bernie collait des prix sur un carton de réveils. Il leva les yeux vers moi moment où j'entrais.

— J'ai besoin d'un répondeur téléphonique, lui dis-je. À moins de cinquante dollars.

Mon T-shirt et mon jean étaient relativement secs maintenant, mais mes chaussures laissaient toujours des traces d'eau dans mon sillage. Où que j'aille, des amibes de flaques se formaient autour de moi.

Bernie eut la politesse de faire semblant de ne rien remarquer. Il se lança dans son numéro de vendeur, me montrant deux modèles de répondeurs dans mon budget. Je lui demandai lequel il me recommandait et suivis son conseil.

— Master Card ? me demanda-t-il.

— J'ai juste un chèque de cinquante dollars de Vinnie. Je peux l'endosser à ton nom ?

— Bien sûr, dit-il. Ca ne devrait pas poser de problème.

D'où je me trouvais, je pouvais voir, par la vitre, la boucherie en gros Sal's, située sur le trottoir d'en face. Il n'y avait pas grand-chose à voir : une vitrine sombre sur laquelle figurait le nom en lettrage noir et doré, et l'unique porte vitrée à mi-hauteur de laquelle était fixé, grâce à une petite ventouse, le panonceau rouge et blanc OUVERT. J'imaginai Bernie passant des heures à mater par sa vitre, fixant d'un air hébété la porte de chez Sal.

— Tu m'as dit que Ziggy Kulesza venait faire ses courses chez Sal ?

— Ouais. Faut dire qu'on peut acheter toutes sortes de trucs chez Sal.

— C'est ce qu'on m'a dit. Et quel genre de trucs achetait Ziggy selon toi ?

— Difficile à dire, mais je ne l'ai jamais vu ressortir avec des côtes de porc.

Je coinçai mon répondeur sous mon T-shirt et courus à ma voiture. Je lançai un dernier regard songeur en direction de chez Sal, et démarrai.

Le trafic était ralenti par la pluie, et je me retrouvai fascinée par le battement bruisant de l'essuie-glace et les lueurs rouges des feux arrière qui apparaissaient devant moi. Je conduisais au radar, repassant la journée en revue, inquiète au sujet de Ranger. C'est une chose de voir tirer sur quelqu'un à la télévision. C'en est une autre d'être un témoin privilégié de cet acte destructeur. Ranger n'arrêtait pas de dire que sa blessure n'était pas grave, mais elle l'était suffisamment à mes yeux. J'avais un revolver, et j'allais apprendre à m'en servir correctement, même si j'avais perdu un peu de mon

enthousiasme à l'idée de trouver la peau d'un individu.

Je m'engageai dans le parking et trouvai une place près de l'entrée de l'immeuble. Je branchai l'alarme, m'extirpai de la voiture et me traînai jusqu'à mon appartement. Je me déchaussai dans l'entrée et posai le répondeur et mon sac sur le comptoir de la cuisine. J'ouvris une boîte de bière et appelai l'hôpital pour prendre des nouvelles de Ranger. On me dit qu'il avait été soigné et qu'il était sorti. Bonne nouvelle.

Je me gavai de crackers Ritz et de beurre de cacahouètes, que je fis glisser grâce à une deuxième bière, et je gagnai ma chambre en titubant. Je me débarrassai de mes vêtements trempés, m'attendant à constater que je commençais à moisir. Je ne regardai pas partout, mais les parties de mon corps que je vérifiai me semblèrent intactes. Ouf ! Quelle chance. J'enfilai une chemise de nuit genre T-shirt, un slip propre, et me pieutai.

Je m'éveillai en sursaut, le cœur battant la chamade sans que je sache pourquoi. Je repris mes esprits et me rendis compte que mon téléphone sonnait. Je cherchai le combiné à tâtons et fixai bêtement mon radio-réveil. Deux heures. Quelqu'un était mort, me dis-je. Mamie Mazur ou tante Sophie. Ou peut-être mon père avait évacué un calcul au rein.

Je décrochai, le souffle court, m'attendant au pire.

— Allô ?

Le silence à l'autre bout du fil. Puis une respiration laborieuse, des bruits de coups, des gémissements. La voix d'une femme qu'on emmenait plus loin. « Nooon, suppliait-elle. Oh, je vous en prie, non ! » Un hurlement atroce fendit l'air, me forçant à éloigner le combiné de mon oreille, et j'eus froid dans le dos quand je compris la scène qu'il m'était donné d'entendre. Je raccrochai et allumai ma lampe de chevet.

Je me levai, tenant à peine sur mes jambes, et gagnai la cuisine en titubant. Je branchai le répondeur automatique, le réglant de telle sorte qu'il se mette en marche dès la première sonnerie. Je disais qu'on laisse un message. C'était tout. Je ne précisai pas mon nom. J'allai à la salle de bains, me brossai les dents et retournai me coucher.

Le téléphone sonna et j'entendis le répondeur qui s'enclenchait. Je me redressai, tout ouïe. Le correspondant me parla d'une voix de crooner,

mi-chanson, mi-murmure.

— Stéphanie, fredonnait-il. Sté-pha-niiiiie...

Je portai instinctivement une main à ma bouche. Un réflexe destiné à étouffer un cri primitif, mais crier n'était plus dans mes cordes. Je ne fis qu'inhaler un peu d'air. Mi-suffocation, mi-sanglot.

— T'as eu tort de raccrocher, salope, dit-il. T'as raté le meilleur. Faut que tu saches de quoi le Champion est capable, pour que t'en redemandes toi aussi.

Je courus à la cuisine, mais avant que j'aie eu le temps de débrancher le répondeur, la voix de la femme résonna sur la bande. Jeune, apparemment. Ses paroles étaient à peine audibles, entrecoupées de sanglots. Sa voix tremblait dans l'effort qu'elle faisait pour parler.

— C'était b-b-b-bon, dit-elle.

Sa voix se brisa.

— Oh, mon Dieu aidez-moi, j'ai mal. J'ai jamais eu aussi maaaaal.

La communication fut coupée et j'appelai immédiatement la police. Je leur expliquai le message que je venais de recevoir, précisant qu'il émanait de Ramirez. Je leur donnai l'adresse personnelle de Ramirez, ainsi que mon numéro de téléphone s'ils souhaitaient mettre ma ligne sur écoute. Je raccrochai et fis les cent pas dans mon appartement, vérifiant trois fois de suite la fermeture des portes et des fenêtres, soulagée d'avoir fait installer un verrou supplémentaire.

Le téléphone sonna, et le répondeur se mit en marche. Personne ne parla, mais je pouvais entendre le mal et la folie qui faisaient vibrer le silence. Il était là, à l'écoute, se délectant à ce contact, se concentrant sur ma peur. En fond sonore, presque inaudible, j'entendais une femme qui sanglotait doucement. J'arrachai la prise du téléphone du mur, fendant le boîtier en plastique puis j'allai vomir dans l'évier. Longue vie aux broyeurs d'ordures !

Je m'éveillai à l'aube, soulagée que la nuit soit derrière moi. Il ne pleuvait plut. Il était encore trop tôt pour les pépiements des oiseaux. Aucune voiture ne roulait dans St. James Street. C'était comme si le monde retenait son souffle, attendant que le soleil jaillisse à l'horizon.

Le message redéfila dans ma tête. Je n'avait pas besoin de rebrancher le répondeur pour me souvenir de son contenu. La gentille petite

Stéphanie allait demander un mandat d'arrêt. Stéphanie, la chasseuse de primes néophyte, attachait toujours beaucoup d'importance à sa crédibilité et à sa respectabilité. Je pouvais difficilement courir chez les flics à chaque fois qu'on me menaçait et m'attendre à ce qu'ils me considèrent comme une égale. J'avais déjà demandé leur aide pour la femme maltraitée sur mon répondeur. Je m'accordai un temps de réflexion, et décidai d'en rester là pour le moment.

Je téléphonerait à Jimmy Alpha dans la journée.

Mon intention avait été de demander à Ranger qu'il m'emmène au stand de tir, mais comme il se remettait de sa blessure, j'allait devoir refiler le bébé à Eddie Gazarra. Je consultai une fois encore mon radio-réveil. Gazarra devrait être à son travail. J'appelai le poste de police et laissai un message lui demandant de me rappeler.

Je m'habillai, T-shirt et short, et laçai mes baskets pour un jogging. Courir n'a jamais été une de mes activités favorites, mais il était temps que je prenne mon boulot au sérieux, et garder la forme me paraissait une condition plut ou moins sine qua non.

— Fonce ! me dit-je, en guise d'encouragement.

Je prit le couloir au petit trot, puis l'escalier, et franchit la porte. Je poussai un gros soupir résigné et m'élançai pour mon parcours de cinq kilomètres, que j'avais conçu avec grand soin pour éviter les collines et les boulangeries.

Je vins à bout du premier kilomètre, puis les choses se gâtèrent. Je ne fait pas partie de ceux qui trouvent leur rythme. Mon corps n'est pas conçu pour la courte à pied. Mon corps est conçu pour être au volant d'une voiture de luxe. Je suait sang et eau, et je n'arrivait plus à reprendre mon souffle quand, tournant au coin de la rue, j'aperçut mon immeuble à quelques centaines de mètres de moi. Si proche et pourtant si lointain. Je piquai un sprint hésitant pour la dernière ligne droite et je m'arrêtai, épuisée, à la porte de l'immeuble, pliée en deux, attendant que ma vision redevienne nette, pétant tellement la forme que j'en avait du mal à me supporter.

Eddie Gazarra se gara au bord du trottoir dans sa voiture de police.

— J'ai eu ton message, me dit-il. Putain, t'as une de ces gueules !

— Je viens de courir.

— Tu devrais peut-être aller voir ton toubib.

— C'est mon teint de blonde. Je rougis facilement. Des nouvelles de Ranger ?

— Seulement en long en large et en travers. T'es un sujet hyper brûlant. Je sais même ce que tu portait lors de l'épisode Dodd. À ce qu'on m'a dit, ton T-shirt était vraiment mouillé. Mais mouillé-mouillé, tu vois.

— Au début que tu étais flic, est-ce que ton revolver te faisait peur ?

— J'ai toujours eu des flingues. Tout gosse, j'avais une carabine à air comprimé, et j'allais à la chasse avec mon père et mon oncle Walt. Disons que, pour moi, les flingues ont toujours été des objets comme les autres.

— Si je décide de continuer à bosser pour Vinnie, tu crois que c'est indispensable que j'aie un revolver ?

— Tout dépend du genre d'affaires dont tu vas t'occuper. S'il s'agit de coincer des petits délits, non. Si tu cours après des fous furieux, oui. Tu as un revolver ?

— Un calibre 38 Smith-et-Wesson, cinq coups. Ranger m'a fait une petite formation d'une dizaine de minutes, mais je le sens pas. Tu voudrais bien jouer mon baby-sitter pendant que je m'entraîne à tirer sur des cibles ?

— T'es sérieuse, hein ?

— Il n'y a pas d'autre solution.

Il acquiesça.

— On m'a dit pour ton appel téléphonique de la nuit dernière.

— Ca a donné quelque chose ?

— On a envoyé des hommes, mais à leur arrivée chez Ramirez, il était seul. Il a nié t'avoir appelée. Rien sur la femme, mais tu peux toujours porter plainte pour harcèlement.

— J'y penserai.

Je lui fis au revoir de la main et montai l'escalier en soufflant comme un bœuf. Je rentrai chez moi, dénichai un cordon téléphonique, changeai la cassette du répondeur, et pris une douche. On était dimanche. Vinnie m'avait donné une semaine, et la semaine était

finie. Aucune importance. Vinnie pouvait toujours confier le dossier à quelqu'un d'autre, mais il ne pouvait pas m'empêcher de pourchasser Morelli. Si quelqu'un d'autre le chopait avant moi, tant mieux pour lui, mais jusqu'à ce moment j'avais l'intention de m'y atteler moi aussi.

Gazarra avait accepté de me retrouver au stand de tir derrière l'armurerie de Sunny après son travail, à quatre heures. Ca me laissait toute une journée pour fureter. Je commençai par passer en voiture devant la maison de la mère de Morelli, devant celle de son cousin, et devant celles de divers parents à lui. Je fis le tour de son parking, remarquant que la Nova se trouvait toujours là où je l'avais laissée. Je parcourus Stark Street et Polk Street dans les deux sens. Je ne vis pas la camionnette ni rien qui aurait pu m'indiquer la présence de Morelli.

Je passai devant l'immeuble de Carmen, et décidai d'en faire le tour. Les voies d'accès qui coupaient le pâté de maisons étaient étroites et mal entretenues, trouées de nid-de-poule. Pas de parking privé derrière. L'unique porte de service de l'immeuble donnait directement sur la rue. De l'autre côté, des maisons attenantes aux toits en bardeaux butaient aussi contre la rue.

Je me garai le plus près possible de l'immeuble, mordant sur la chaussée au point que les voitures pouvaient à peine passer. Je descendis de voiture et levai la tête, essayant de localiser l'appartement de Carmen, étonnée de voir deux fenêtres condamnées et noircies par un incendie. Et qui correspondaient à l'appartement des Santiago.

La porte de service de l'immeuble était maintenue ouverte, et une odeur âcre de fumée et de bois carbonisé s'accrochait dans l'air. J'entendis des coups de balai ; quelqu'un faisait le ménage dans l'étroit couloir qui menait au hall d'entrée principal.

Une nappe d'eau noire se déversa sur le trottoir, et un homme au teint mat, moustachu, me lorgna du coin de l'œil. Il lança un regard oblique vers ma voiture et me désigna la chaussée d'un brusque mouvement de tête.

— On se gare pas ici.

Je lui tendis ma carte.

— Je recherche Joe Morelli. Il n'a pas respecté les clauses de sa caution.

— La dernière fois que je l'ai vu, il était sur le dos, inconscient.

— Vous avez vu qui l'avait frappé ?

— Non. Je suis arrivé après la police. Mon appartement est au sous-sol. Les bruits se répercutent mal.

Je levai les yeux vers les fenêtres esquivées.

— Que s'est-il passé ?

— Un incendie chez les Santiago. Vendredi. Enfin, si on veut être précis, disons que ça s'est passé samedi. Vers deux heures du matin. Dieu merci, y avait personne dans l'appart. Mrs. Santiago était chez sa fille. Elle gardait les gosses. D'habitude, c'est eux qui viennent ici, mais c'vendredi, c'est elle qui est allée chez eux.

— On sait comment l'incendie s'est déclaré ?

— Ya mille possibilités. Tout n'est pas construit dans les règles dans un immeuble comme ici. Y a pire, remarquez, mais il est pas tout neuf, 'voyez ce que je veux dire ?

Je mis une main en visière pour regarder une dernière fois, et je me demandai s'il était difficile de jeter une bombe incendiaire par la fenêtre de la chambre de Mrs. Santiago. Sans doute pas, conclus-je. Et, à deux heures du matin, dans un appartement de cette superficie, un incendie prenant dans une chambre à coucher ferait des ravages. Si Mrs. Santiago avait été là, elle aurait été carbonisée. Il n'y avait ni balcon ni escalier de secours. Tous ces appartements n'avaient qu'une issue, leur porte. Pourtant ni Carmen ni le témoin manquant n'avaient, semblait-il, filé par la porte.

Je me tournai pour regarder les fenêtres sombres des maisons d'en face, et je me dis que ça ne me coûterait rien d'aller interroger leurs occupants. Je retournai à la Cherokee, fis le tour du pâté de maisons et trouvai une place dans la rue parallèle. Je frappai aux portes, posai des questions, montrai des photographies. Toutes les réponses étaient les mêmes. Non, ils ne reconnaissaient pas Morelli, et non, ils n'avaient rien vu d'inhabituel de leurs fenêtres de derrière ni la nuit du crime ni celle de l'incendie.

Je tentai ma chance à la maison dont l'arrière donnait juste en face de l'appartement de Carmen et je me trouvai face à un vieil homme voûté brandissant une batte de base-ball. Il avait des yeux de fouine, un nez en bec d'aigle, et des oreilles qui l'empêchaient certainement de sortir

quand le vent soufflait.

— Vous vous entraînez ? lui demandai-je.

— On n'est jamais trop prudent.

Je déclinai mon identité et lui demandai s'il avait vu Morelli.

— Non. Inconnu au bataillon. Et puis, j'ai mieux à faire que de regarder par mes fenêtres, merde. De toute façon, la nuit du meurtre, j'aurais rien pu voir : il faisait noir. Comment voulez-vous que je voie quoi que ce soit ?

— Il y a des lampadaires dans la rue, dis-je. Moi, il me semble que c'est assez éclairé.

— Les lampadaires étaient éteints cette nuit-là. Je l'ai dit aux flics qui sont venus me trouver. Ces satanés lampadaires sont toujours en panne. Je sais qu'ils ne marchaient pas cette nuit-là, parce que j'ai regardé pour voir d'où venait tout ce raffut. Je pouvais à peine entendre ma télé avec tout ce boucan de voitures de flics et de camions... La première fois que j'ai regardé, c'était à cause du bruit de moteur de ce camion frigorifique. Ce connard était garé juste sous ma fenêtre. Quand je dis que le quartier devient infernal ! Les gens n'ont plus de respect pour rien. Ils garent leurs camions et leurs camionnettes de livraison alors qu'ils font des visites à titre personnel. Ca devrait pas être permis.

J'acquiesçai vaguement, me disant que c'était une bonne chose que j'aie un revolver car si jamais je devenais acariâtre à ce point-là, je pourrais toujours me flinguer.

Prenant mon signe de tête pour un encouragement, il repartit sur sa lancée.

— Et alors, le deuxième camion qu'est arrivé, ça a été le panier à salade, presque aussi gros que le camion frigorifique, et eux aussi ont laissé tourner leur moteur. Ils doivent avoir de l'essence à perdre, ces gars-là.

— Et vous êtes sûr que vous n'avez rien vu de louche ?

— Il faisait trop noir, je vous dis. King Kong aurait pu grimper le long de ce mur que personne ne l'aurait remarqué.

Je le remerciai pour son aide et retournai à la Jeep. Bientôt midi.

Chaleur crépitante. Je me rendis au bar de mon cousin Roonie, lui barbotai un pack de six bières glacées, et repartis direction Stark Street.

Lula et Jackie vendaient leurs marchandises à la criée, à leur coin de rue habituel. Elles roulaient des yeux et des hanches, interpellant d'éventuels clients par des petits noms, leur faisant des suggestions imagées. Je me garai non loin d'elles, posai les bières sur le capot de la voiture, et en ouvris une.

Lula avisa les boissons.

— T'essaies de nous détourner du droit chemin, ma fille ?

Je souris. Je les trouvai plutôt sympa.

— J'ai pensé que vous auriez peut-être soif.

— Mé-èrde. Soif, c'est rien de le dire.

Lula s'approcha nonchalamment, prit une bière et but une bonne goulée.

— J'me demande pourquoi je perds mon temps à faire le pied de grue. Pas un mec qui veut baiser avec ce temps.

Jackie arriva.

— Tu devrais pas faire ça, l'avertit-elle. Ton mec va piquer une colère.

— Han, fit Lula. Si tu savais comme je m'en fous de ce mac de mes deux. J'l'imagine pas, lui, rester dehors sous ce soleil, hein ?

— Alors quoi de neuf sur Morelli ? leur demandai-je.

— J'l'ai pas vu, dit Lula. Ni lui ni sa camionnette.

— Et vous avez entendu parler de Carmen ?

— Qu'est-ce qu'on aurait pu entendre ?

— Qu'elle était de retour dans les parages.

Lula portait un bustier dégageant un max ses nichons. Elle fit rouler la boîte de bière fraîche sur sa poitrine. Je me dis que c'était un effort inutile. Il lui aurait fallu un tonnelet pour rafraîchir des seins pareils.

— J'ai pas entendu parler de Carmen.

Une pensée horrible me traversa l'esprit.

— Est-ce que Carmen est sortie avec Ramirez ?

— Tôt ou tard, on sort toutes avec Ramirez.

— Tu as déjà couché avec ?

— Pas moi. Il préfère les maigres pour ses tours de passe-passe.

— Et s'il voulait faire ses tours de passe-passe sur toi ? Tu irais avec lui ?

— Chérie, on peut rien refuser à Ramirez.

— On m'a dit qu'il maltraitait les femmes.

— Beaucoup de mecs maltraitent les femmes, dit Jackie. Des fois, ça leur prend, comme ça.

— Des fois, ce sont des malades, dis-je. Des fois, ce sont des fous. J'ai entendu dire que Ramirez était un fou.

Lula regarda le gymnase, un peu plus bas dans la rue, les yeux rivés sur les fenêtres du premier étage.

— Ouais, murmura-t-elle, c'est un dingue. Il me fiche la trouille. J'ai une copine qui est allée avec lui, et il l'a salement entaillée.

— Entaillée ? Au couteau ?

— Non, dit-elle. Avec une bouteille de bière. Il a cassé le goulot et s'en est servi pour... pour faire ce qu'il voulait faire.

Je sentis ma tête se vider, et le temps s'arrêta un moment.

— Comment tu sais que c'est Ramirez ?

— Les gens savent ces trucs-là.

— Les gens savent que dalle, intervint Jackie. Les gens feraient mieux de la boucler. Si quelqu'un t'entend, ton compte est bon. C'est de ta faute aussi, tu sais bien qu'il vaut mieux pas parler à tort et à travers. Moi, je reste pas ici à me mêler de tout ça. Nan, nan. Pas moi. Je retourne sur mon bout de trottoir. Et si tu sais ce qui vaut mieux pour

toi, suis-moi.

— Si je savais ce qui vaut mieux pour moi, j’serais pas là pour commencer, hein ? fit Lula, en s’éloignant.

— Fais gaffe, lui criai-je.

— Une femme balèze comme moi n’a pas à faire gaffe, dit-elle. Moi, je les écrase ces enfoirés de pervers. Personne cherche des noises à Lula.

Je planquai les bières restantes dans la voiture, me glissai au volant et verrouillai les portières. Je mis le moteur en route et l’air conditionné à fond, réglant tous les ventilateurs de telle sorte que le froid m’arrive en plein visage. « Allez, Stéphanie, dis-je, secoue-toi. » Mon cœur battait à tout rompre, et j’avais la gorge nouée en pensant à cette femme que je ne connaissais pas, cette femme qui avait dû terriblement souffrir. J’avais envie de m’éloigner de Stark Street le plus loin qu’il était humainement possible et de ne jamais y revenir. Je ne voulais rien savoir de ces choses-là, je ne voulais pas que la terreur qu’elles inspiraient jaillisse à ma conscience dans mes moments d’inattention. Je m’accrochai au volant et regardai les fenêtres du premier étage du gymnase. Je balançai entre la fureur et l’horreur à l’idée que Ramirez puisse demeurer impuni et reste libre de mutiler et de terroriser des femmes.

Je bondis hors de la voiture, claquai la portière, traversai la rue au pas de course, gagnai le bureau d’Alpha, et montai l’escalier quatre à quatre. Je passai en coup de vent devant la secrétaire et poussai la porte du bureau d’Alpha avec assez de force pour la faire claquer contre le mur.

Alpha sursauta sur son siège.

Je m’appuyai de mes deux mains sur son bureau et le regardai droit dans les yeux.

— J’ai eu un coup de fil de votre boxeur la nuit dernière. Il brutalisait une jeune femme et voulait me foutre la trouille en me faisant écouter ce qu’il lui faisait subir. Je suis au courant des plaintes pour viol déposées contre lui, et je suis au courant de ses tendances sadiques. Je ne sais pas comment il a fait jusqu’à présent pour échapper aux poursuites judiciaires, mais je suis venue vous dire que la chance avait tourné. Soit vous empêchez qu’il continue, soit c’est moi qui l’en empêche. J’irai trouver la police. La presse. Le juge.

— Ne faites pas ça ! Je vais m’en occuper. Je vous jure, je vais m’en

occuper. Je vais l'envoyer chez un psychologue.

— Aujourd'hui !

— Ouais, d'accord, aujourd'hui. Je vous promets, je vais lui trouver un soutien.

Je n'en croyais pas un traître mot, mais j'avais dit ce que j'avais à dire, aussi je fis une sortie aussi tempétueuse que mon entrée. Je me forçai à respirer calmement en redescendant l'escalier et traversai la rue avec une sérénité feinte. Je déboîtai de la place où je m'étais garée et, roulant très prudemment, je m'éloignai.

Il était encore tôt, mais je n'avais plus assez d'énergie pour continuer ma traque. Ma voiture prit d'elle-même la direction de chez moi, et je me retrouvai dans mon parking. Je verrouillai les portières, montai chez moi par l'escalier, m'écroulai sur le lit et pris ma position de réflexion.

Je m'éveillai à trois heures, en meilleure forme. Pendant mon sommeil, mon cerveau avait, semblait-il, travaillé dur pour reléguer au second plan ma toute dernière collection de pensées déprimantes. Elles étaient toujours là, mais sans plus cogner avec force contre mon front.

Je me préparai un sandwich confiture et beurre de cacahouètes, en offris un morceau à Rex, et engloutis le reste tout en interrogeant à distance le répondeur de Morelli.

Un studio de photos lui proposait un agrandissement gratuit s'il acceptait de venir faire une séance de pose. Quelqu'un voulait lui vendre des ampoules électriques, et Charlène lui faisait une proposition malhonnête agrémentée de halètements forcenés qui donnaient à penser qu'elle avait soit un orgasme d'enfer soit marché sur la queue de son chat. Malheureusement, elle épuisa la bande, ne laissant plus de place pour d'autres messages. C'était aussi bien. Je n'aurais pas supporté d'en entendre davantage.

Je remettais un peu d'ordre dans la cuisine quand le téléphone sonna et mon répondeur se mit en marche.

— T'es là, Stéphanie ? Tu m'écoutes ? J'ai vu que tu parlais à Lula et à Jackie aujourd'hui. Autour d'une petite bière, hm ? J'ai pas aimé, Steph'. Ca m'a fichu le bourdon. Ca m'a donné l'impression que tu les aimais plus que moi. Ca m'a fichu en colère parce que tu veux pas de ce que le Champion veut te donner... Alors, je vais te faire un cadeau,

Stéphanie. Peut-être que je le déposerai devant ta porte pendant que tu dors. Ca te ferait plaisir ? Toutes les femmes aiment les cadeaux, hm ? Surtout le genre de cadeaux que fait le Champion. Ca va être une sacrée surprise, Stéphanie. Un cadeau spécial rien que pour toi.

Avec cette promesse résonnant dans mes oreilles, je m'assurai que mon revolver et les balles étaient bien dans mon sac, et je partis chez Sunny. J'y arrivai à quatre heures et attendis sur le parking qu'Eddie arrive un quart d'heure plus tard.

Il était en uniforme et portait à son ceinturon son calibre 38 de ville.

— On est ton revolver ? me demanda-t-il.

Je tapotai mon sac.

— C'est considéré comme dissimulation d'arme. Un délit grave dans le New Jersey.

— J'ai une autorisation de port d'arme.

— Fais-moi voir ça.

Je la sortis de mon portefeuille et la lui tendis.

— C'est une autorisation de possession, pas de port d'arme, dit Eddie.

— Ranger m'a dit qu'elle était polyvalente.

— Tu crois que Ranger va t'apporter des oranges quand tu fabriqueras des plaques d'immatriculation ?

— J'ai parfois l'impression qu'il repousse un peu les limites de la loi. Tu comptes m'arrêter ?

— Non, mais ça va te coûter cher.

— Une dizaine de beignets ?

— Les beignets, c'est bon pour un stationnement interdit. Là, ça vaut au moins un pack de six bières et une pizza.

Il fallait traverser l'armurerie pour accéder au stand de tir. Eddie paya le droit d'entrée et acheta une boîte de munitions. Je fis de même. Le stand de tir, qui se trouvait juste derrière le magasin, consistait en une salle de la taille d'un petit bowling séparée en sept box ayant chacun un appui à hauteur de la poitrine. Cette partie s'appelait le pas de tir.

Des silhouettes standard et asexuées coupées aux genoux, dotées de cibles partant du cœur en cercles concentriques, étaient accrochées à des poulies. Le règlement de l'entraînement voulait qu'on ne canarde jamais son voisin.

— O.K., fit Gazarra, commençons par le commencement. Tu as un calibre 38 Smith-et-Wesson Special. C'est un cinq coups, ce qui le place dans la catégorie des petits calibres. Tu utilises des balles dum-dum pour faire un max de dégâts et donner un max de souffrances. Ce petit bidule, ici, tu le pousSES en avant avec ton pouce, ce qui libère le barillet et tu peux charger ton revolver. Tu mets une balle dans chaque trou et tu repousses le barillet jusqu'au déclic. Ne laisse jamais l'index sur la détente. Si t'es surprise, tu risques d'appuyer par réflexe, et tu pourrais y gagner de te faire un trou dans le pied. Tu étires ton index vers le canon jusqu'à ce que tu sois prête à tirer. Aujourd'hui, on va travailler la posture la plus classique. Jambes écartées à largeur d'épaules, poids sur les plantes de pieds, tu tiens le revolver à deux mains, le pouce gauche par-dessus le pouce droit, bras tendus. Tu regardes la cible, tu relèves le revolver et tu vises. Là, devant, c'est le guidon. Et là, derrière, c'est le cran de mire. Tu alignes les mires sur le point visé sur la cible, et tu tires... Ce revolver est à tir automatique. Tu peux faire feu soit en appuyant sur la détente soit en tirant d'abord sur le chien puis en pressant sur la détente.

Il joignait le geste à la parole, faisant tout sauf tirer. Puis il ouvrit le barillet, fit tomber les balles sur l'étagère, et recula.

— Des questions ?

— Non. Pas encore.

Il me tendit des protège-tympons.

— À toi de jouer.

Je tirai d'abord un coup simple et mis dans le mille. Je tirai plusieurs fois au coup par coup, puis enchaînai en tir automatique. C'était plus difficile à contrôler, mais je m'en sortis plutôt bien.

Une demi-heure plus tard, j'avais grillé toutes mes cartouches et je tirais n'importe comment par fatigue musculaire. D'habitude, quand je vais faire de la gym, je passe la plupart de mon temps à travailler mes abdos et mes jambes car c'est là que se concentre ma graisse. Si je voulais faire des progrès au tir, j'allais devoir travailler sérieusement le haut du corps.

Eddie alla chercher ma cible.

— Jolis coups.

— Je suis meilleure au coup par coup.

— C'est parce que t'es une nana.

— T'as pas intérêt à me sortir un truc pareil quand j'ai un revolver en main.

En partant, j'achetai une boîte de cartouches que je laissai tomber dans mon sac à la suite de mon revolver. Je conduisais une voiture volée. M'inquiéter de savoir si je commettais le délit de dissimulation d'arme me paraissait superflu à ce stade.

— Alors, j'ai droit à ma pizza maintenant ? s'enquit Eddie.

— Et Shirley ?

— Shirley est à une soirée donnée par une future maman.

— Et les gosses ?

— Chez la belle-mère.

— Et ton régime ?

— T'essaies de te défiler pour la pizza ?

— Je n'ai que douze dollars et trente-trois cents pour me différencier de la clocharde du coin.

— Compris. Je paierai la pizza.

— Super. Faut que je te parle. J'ai des problèmes.

Dix minutes plus tard, nous nous retrouvions à la pizzeria Pino. Les restos italiens étaient nombreux dans le Bourg, mais Pino était l'endroit idéal pour une pizza. On m'a raconté que la nuit des cafards aussi gros que des chats faisaient des razzias dans la cuisine, mais leurs pizzas étaient de premier ordre, une pâte épaisse et croustillante, une sauce maison, et assez de graisse pour que le pepperonni vous dégouline le long du bras jusqu'au coude. Il y avait un bar et une grande salle. En fin de soirée, le bar était bondé de policiers qui venaient là après leur service pour se détendre avant de regagner leurs pénates. À cette heure du jour, le bar était bondé d'hommes qui

attendaient leur pizza à emporter.

On s'installa à une table en salle, et on commanda un pichet de vin pour attendre notre pizza. Sur la table, recouverte d'une toile cirée à carreaux rouge et blanc, trônaient un pot de piment en poudre et un autre de parmesan. Aux murs, les lambris laqués supportaient les photographies sous verre de célèbres Italiens et de quelques non-Italiens du coin. Frank Sinatra le disputait à Benito Ramirez.

— Alors, quel est ton problème ? s'enquit Eddie.

— J'en ai deux. Un : Joe Morelli. Je suis tombée sur lui quatre fois depuis que je suis sur son dossier, et je n'ai pas encore eu l'occasion de tenter une arrestation.

— Tu as peur de lui ?

— Non. Mais j'ai peur de me servir de mon revolver.

— Alors, fais-le à la mode féminine. Tu le bombes et tu lui passes les menottes.

Facile à dire, songeai-je. Difficile de bomber un mec quand vous avez sa langue dans le fond de la gorge.

— C'était bien mon idée, mais il est toujours plus rapide que moi.

— Tu veux un bon conseil ? Laisse tomber. T'es une débutante, et Morelli un pro. Il a des années d'expérience derrière lui. C'était un bon flic. Probable qu'il est encore meilleur comme hors-la-loi.

— Laisser tomber est hors de question. J'aimerais que tu fasses une recherche sur deux voitures pour moi.

J'écrivis le numéro d'immatriculation de la camionnette sur une serviette en papier et la lui tendis.

— Si tu pouvais trouver qui est le propriétaire de ce véhicule... Et j'aimerais aussi savoir si Carmen Sanchez a une voiture. Et si oui, est-ce qu'elle a été saisie ?

Je bus une gorgée de vin et me calai dans ma chaise, appréciant la fraîcheur de l'air ambiant et le bourdonnement des conversations autour de moi. Toutes les tables étaient occupées maintenant, et un groupe de personnes attendaient à l'entrée. Personne n'avait envie de faire la cuisine par une telle chaleur.

— Et quel est ton autre problème ? me demanda Eddie.

— Si je te le dis, tu me promets de ne pas te mettre en colère ?

— Bon sang, t'es enceinte !

Je le regardai, déconcertée.

— Pourquoi tu vas chercher ça ?

Il était dans ses petits souliers.

— J'sais pas. Ca m'est venu comme ça. C'est ce que Shirley n'arrête pas de m'annoncer.

Gazarra avait quatre gosses. Le plus âgé avait neuf ans. Le plus jeune, un an. Tous des garçons. Tous des monstres.

— Ben non, je ne suis pas enceinte. C'est Ramirez.

Je lui racontai tout par le menu.

— Tu aurais dû porter plainte contre lui, me dit Gazarra. Pourquoi t'as pas appelé la police quand tu t'es fait chahuter au gymnase ?

— Est-ce que Ranger porterait plainte s'il se faisait chahuter ?

— Tu n'es pas Ranger.

— C'est sûr, mais tu comprends ce que je veux dire ?

— Pourquoi tu me racontes tout ça ?

— Disons que si je disparaissais du jour au lendemain, main, je veux que tu saches par où commencer les recherches.

— Bon sang ! Si tu penses qu'il est dangereux à ce point-là, tu devrais demander un mandat d'arrêt.

— Je ne crois pas trop aux mandats d'arrêt. Et puis, qu'est-ce que je vais raconter au juge ? Que Ramirez m'a menacée de me faire un cadeau ? Regarde autour de toi. Qu'est-ce que tu vois ?

Eddie poussa un soupir.

— Des photos de Ramirez entre le pape et Sinatra.

— Je suis sûre qu'il ne va rien m'arriver, dis-je. J'avais juste besoin

d'en parler à quelqu'un.

— Si jamais tu avais d'autres problèmes de ce genre, je veux que tu m'appelles tout de suite.

J'acquiesçai.

— Quand tu es seule chez toi, assure-toi que ton revolver est chargé et à portée de main. Tu pourrais tirer sur Ramirez si tu le devais ?

— Je ne sais pas. Je dirais que oui.

— Les horaires ont été chamboulés, et je bosse de nouveau de jour. Je veux qu'on se retrouve chez Sunny tous les jours à quatre heures et demie. Je paierai les munitions et le droit d'entrée. La seule façon d'être à l'aise avec un flingue, c'est de s'en servir.

Chapitre 10

J'arrivai chez moi vers neuf heures et, n'ayant rien de mieux à faire, je décidai de faire du ménage. Je ne trouvai ni message sur mon répondeur ni paquet suspect devant ma porte. Je changeai la litière de Rex, passai l'aspirateur sur la moquette, récurai la salle de bains, et cirai les rares meubles que j'avais conservés. Ce qui m'occupa jusqu'à dix heures. Je vérifiai une dernière fois que tout était bien fermé, me douchai et me couchai.

Je me réveillai à sept heures, d'excellente humeur. J'avais dormi comme une souche. Mon répondeur me signalait fièrement qu'il n'y avait toujours pas de message. Les oiseaux gazouillaient, le soleil brillait, et je me voyais reflétée dans mon grille-pain. J'enfilai un short, un chemisier, et mis la machine à café en route. J'ouvris les rideaux du salon et restai baba devant la splendeur du jour. Le ciel était d'un bleu limpide, l'air était toujours délavé par la pluie, et j'éprouvais une envie irrésistible d'entonner à pleins poumons la chanson de la Mélodie du bonheur, « Do, on dit qu'il a bon dos, ré, rayon de soleil d'or », mais je ne me souvenais plus de la suite.

Je tourbillonnai jusqu'à ma chambre, j'ouvris les rideaux sur une dernière pirouette... et là, je me figeai sur place à la vue de Lula ligotée à l'escalier de secours. On aurait dit une poupée de chiffons. Ses bras étaient passés par-dessus la rampe à un angle qui n'était pas

naturel, et sa tête pendait sur sa poitrine. Ses jambes étaient tournées de telle façon qu'on aurait dit qu'elle était assise. Elle était nue, pleine de sang qui poissait ses cheveux et s'était coagulé sur ses cuisses. On avait tendu un drap derrière elle pour qu'on ne puisse pas la voir du parking.

Je criai son nom et saisis la poignée de la fenêtre. Mon cœur battait si fort que j'en voyais flou. J'ouvris la fenêtre d'une poussée et faillis m'étaler dans l'escalier de secours. Je tendis les bras vers elle, tirant en vain sur ses liens.

Lula ne bougea pas, n'émit aucun son, et je ne pouvais rassembler suffisamment mes idées pour dire si elle respirait encore.

— Ca va aller, lui criai-je, d'une voix rauque, la gorge nouée, les poumons en feu. Je vais chercher du secours.

Et, in petto, je sanglotais : « Ne sois pas morte. Je t'en prie, Lula, ne sois pas morte. »

Je recrapahutai par la fenêtre pour aller appeler une ambulance et, me prenant le pied sur le rebord, je m'étais par terre de tout mon long. Je ne ressentis aucune douleur, que de la panique, tandis que je me traînais à quatre pattes jusqu'au téléphone. Je n'arrivais même plus à me souvenir du numéro des urgences. Ma capacité de raisonnement cédait devant l'hystérie, me laissant seule, désespérée, face à la confusion et au refus qui accompagnent toujours un drame soudain et inattendu.

J'appuyai sur la touche 0 et dis à l'opératrice que Lula était gravement blessée sur mon escalier de secours. Je revis Jackie Kennedy passant par-dessus la banquette arrière de la voiture pour aller chercher de l'aide pour son mari assassiné, et j'éclatai en sanglots, pleurant sur le sort de Lula, de Jackie, sur le mien, et sur celui de toutes les victimes de la violence.

Je fouillai dans le tiroir des couverts, en quête de mon couteau à légumes, le trouvant finalement dans l'égouttoir. J'ignorais depuis combien de temps Lula était attachée à la rampe, mais je ne supportais pas l'idée de l'y laisser une seconde de plus.

Je courus à l'escalier de secours et sciai les cordes jusqu'à ce que Lula me tombe dans les bras. Elle était deux fois plus lourde que moi, mais je réussis quand même à traîner son corps inconscient et ensanglanté à l'intérieur. D'instinct, je voulais la cacher et la protéger. Stéphanie Plum, mère poule. J'entendis la plainte d'une sirène au loin, puis plus

proche, plus proche encore, et puis des policiers cognèrent à ma porte. Je ne me souviens pas avoir été ouvrir, mais manifestement je le fis. Un policier en uniforme me prit à part, dans la cuisine, et me fit asseoir sur une chaise. Un médecin arriva sur ces entrefaites.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? me demanda le policier.

— Je l'ai trouvée sur l'escalier de secours, dis-je. J'ai tiré les rideaux, et je l'ai vue.

Je claquais des dents, et mon cœur battait toujours la chamade. Je hoquetai.

— Elle était attachée, j'ai coupé ses liens et je l'ai tirée à l'intérieur.

J'entendis le médecin crier qu'on amène le brancard et qu'on pousse mon lit pour faire de la place. J'avais peur de demander si Lula était encore en vie. Je pris une profonde inspiration, posai les mains sur mes genoux et serrai tant les poings que mes jointures devinrent blêmes et que mes ongles s'enfoncèrent dans mes paumes.

— Lula habite avec vous ? s'enquit le policier.

— Non. Je vis seule. Je ne sais pas où elle habite. Je ne connais même pas son nom de famille.

Le téléphone sonna et je décrochai en un geste machinal.

— Tu as reçu mon petit cadeau ? chuchota une voix dans le combiné.

J'eus soudain l'impression que la terre s'arrêtait de tourner. Il y eut un moment de déséquilibre total, puis tout reprit brusquement sa place. J'appuyai sur le bouton « enregistrement » de mon répondeur et augmentai le volume pour que tout le monde puisse entendre.

— De quel cadeau parlez-vous ? demandai-je.

— Tu le sais très bien. Je t'ai vue quand tu l'as trouvée. Je t'ai vue la tirer par la fenêtre. Je te surveillais. J'aurais pu venir te trouver la nuit dernière, pendant que tu dormais, mais j'avais envie que tu voies Lula. Je voulais que tu voies d'abord ce que je peux faire à une femme, pour que tu saches à quoi t'attendre. Penses-y, salope. Pense à quel point tu auras mal, et à quel point tu supplieras.

— Vous aimez faire souffrir les femmes ? demandai-je, commençant à reprendre le contrôle de moi-même.

— Y a des femmes qui ont besoin qu'on s'occupe d'elles.

Je décidai d'y aller franco.

— Comme Carmen Sanchez ? Vous vous êtes « occupé » d'elle ?

— Pas autant que je m'occuperai de toi. J'ai pensé à un traitement de faveur pour toi.

— Pourquoi remettre à demain ce qu'on peut faire le jour même ?
lançai-je, ébahie de constater que j'étais sérieuse.

Aucune bravade dans ma réaction. J'étais sous l'emprise d'une colère froide, implacable, tétanisante.

— Les flics sont chez toi, salope. Compte pas sur moi pour venir quand les flics sont là. Je te coincerai quand tu seras seule, par surprise, quand tu t'y attendras pas. Quand je serai sûr qu'on aura beaucoup de temps devant nous.

La communication fut coupée.

— Nom de nom, fit le policier. Il est dingue.

— Vous savez de qui il s'agissait ?

— J'ai bien peur que oui.

Je retirai la cassette du répondeur, et écrivis mon nom et la date sur l'étiquette. Ma main tremblait si fort que mon écriture était presque illisible.

Une radio grésilla au salon. Des murmures me parvinrent de ma chambre. Les voix étaient moins agitées ; l'activité avait retrouvé un rythme plus normal. Je me regardai et me rendis compte que j'étais couverte du sang de Lula. Mon chemisier et mon short en étaient imbibés, et il commençait à se coaguler sur mes mains et sur la plante de mes pieds nus. Le téléphone était poisseux, tout comme le sol et le comptoir.

Le policier et le médecin échangèrent un regard.

— Peut-être feriez-vous mieux d'aller vous rincer, me suggéra le médecin. Que diriez-vous de foncer sous votre douche.

Je jetai un coup d'œil à Lula en passant. Ils se préparaient à la transporter. Elle était attachée au brancard, recouverte d'un drap et

d'une couverture. Elle était sous perfusion.

— Comment est-elle ? demandai-je.

Un membre de l'équipe tira le brancard.

— Vivante, me répondit-il.

Quand je ressortis de la douche, l'équipe médicale était partie. Deux policiers en uniforme étaient restés, et celui qui m'avait interrogée dans la cuisine s'entretenait avec un inspecteur dans le salon, tous deux parcourant des notes. Je m'habillai à la va-vite, sans prendre le temps de me sécher les cheveux. J'étais impatiente de faire ma déposition et d'aller à l'hôpital pour prendre des nouvelles de Lula.

L'inspecteur s'appelait Dorsey. Sa tête me disait quelque chose. Je l'avais probablement vu à la pizza Pino. Il était de taille et de corpulence moyennes, et je lui donnai une cinquantaine d'années. Il était en chemisette, pantalon, et mocassins bon marché. Je le vis glisser la cassette de mon répondeur dans sa poche de chemise. Première pièce à conviction. Je lui racontai l'incident au gymnase, omettant volontairement de citer Morelli, laissant Dorsey penser que mon sauveur était un inconnu. Si la police voulait croire que Morelli avait quitté la ville, grand bien lui fasse. Je nourrissais toujours l'espoir de le coincer et de toucher la prime.

Dorsey prit un maximum de notes et regarda son collègue d'un air entendu. Il ne semblait pas surpris. Je suppose que lorsqu'on est flic de longue date, plus rien ne vous surprend.

Quand ils furent partis, je coupai la machine à café, fermai la fenêtre de ma chambre, pris mon sac et redressai les épaules pour affronter ce qui, je le savais, m'attendait dans le couloir. J'allais devoir passer devant Mrs. Orbach, Mr. Grossman, Mrs. Feinsmith, Mr. Wolesky, et Dieu sait combien d'autres. Ils allaient vouloir connaître tous les détails, et je n'étais pas disposée à les leur raconter.

Je baissai le menton, bafouillai quelques formules d'excuse, et filai vers l'escalier, sachant que ça calmerait leur ardeur. Je jaillis de l'immeuble et courus à la Cherokee.

Je pris St. James Street jusqu'à Olden Street et traversai Trenton jusqu'à Stark Street. Il eût été plus simple d'aller directement au St. Francis Hospital, mais je voulais parler à Jackie. Je dévalai Stark Street et passai devant le gymnase sans y jeter un regard. Pour moi, le compte de Ramirez était réglé. Si cette fois encore il passait entre les

mailles de la justice, je m'occuperais de lui moi-même, dussé-je lui couper le sexe au couteau à découper s'il le fallait.

J'aperçus Jackie qui sortait du Bar du Coin où elle avait dû prendre son petit déjeuner. Je pilai dans un crissement de pneus et me penchai par la portière.

— Monte ! criai-je à Jackie.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Lula est à l'hôpital. Ramirez l'a coincée.

— Oh, non ! gémit Jackie. J'avais la trouille aussi. J'étais sûre qu'il s'était passé quelque chose. C'est grave ?

— Franchement, je ne sais pas. Je l'ai trouvée tout à l'heure ligotée sur mon escalier de secours. Ramirez l'avait laissée là en guise d'avertissement pour moi. Elle est inconsciente.

— J'étais là quand il est venu la chercher. Elle ne voulait pas aller avec lui, mais on ne refuse rien à Benito Ramirez. Son mac l'aurait tabassée à mort.

— Ouais. Ben, elle n'a pas gagné au change.

Je trouvai une place dans Hamilton Street, non loin de l'entrée des urgences. Je branchai l'alarme et partis au petit trot, talonnée par Jackie. Elle avait une centaine de kilos à bouger, mais elle n'était pas même essoufflée quand nous franchîmes la double porte vitrée de l'hôpital. Je suppose qu'avoir les jambes en l'air toute la sainte journée vous maintient en forme.

— Une certaine Lula a été amenée ici par ambulance, dis-je à l'accueil.

La standardiste me regarda, puis regarda Jackie. Cette dernière portait un short vert poison d'où débordait la moitié de son cul, des sandales en caoutchouc assorties, et un débardeur rose fluo.

— Vous êtes de la famille ? demanda-t-elle à Jackie.

— Lula a pas de famille dans le coin.

— On a besoin de quelqu'un qui pourrait remplir la fiche d'admission.

— Je devrais pouvoir, dit Jackie.

Une fois cela fait, on nous pria de nous asseoir et de patienter. On s'exécuta en silence, feuilletant sans les lire des revues déchirées, levant les yeux avec une indifférence inhumaine sur les drames qui se succédaient dans le couloir, poussés sur des chariots. Au bout d'une demi-heure, j'allai demander à un aide-soignant des nouvelles de Lula et j'appris qu'elle était en radiographie. Pour combien de temps ? Il l'ignorait. De toute façon, un médecin viendrait nous parler. Je retournai auprès de Jackie pour le lui dire.

— Hmm, fit-elle. Tu parles.

Je commençais à être en manque de caféine, aussi je laissai Jackie attendre seule et partis à la recherche de la cafétéria. On me dit de suivre les empreintes de pas dessinées sur le sol, et malheur si elles ne me menaient pas à la cafétéria. Je mis des pâtisseries et deux cafés allongés sur un plateau et ajoutai deux oranges au cas où Jackie et moi serions en manque de vitamines C. Je me dis qu'il y avait peu de chances, mais c'était un peu comme mettre un slip propre au cas où on aurait un accident de voiture. Il valait toujours mieux prévenir que guérir.

Une heure plus tard, on vit le médecin.

Il me regarda, puis regarda Jackie. Elle rajusta son débardeur et tira sur son short. En toute inutilité.

— Vous faites partie de sa famille ? demanda le médecin à Jackie.

— On peut le dire, fit Jackie. Alors, quelles nouvelles ?

— Le pronostic est réservé mais optimiste. Elle a perdu beaucoup de sang, et elle souffre de traumatismes crâniens. Elle a de nombreuses blessures qui nécessitent des points de suture. On l'emmène au bloc opératoire. Ce sera sans doute long avant qu'on la ramène dans sa chambre. Si vous avez envie de sortir et de revenir dans une heure ou deux...

— Je ne vais nulle part, fit Jackie.

Deux heures passèrent sans apporter d'autres nouvelles. Ayant mangé tous les gâteaux, on fut obligées de s'attaquer aux oranges.

— J'aime pas ça, dit Jackie. J'aime pas être enfermée dans un hôpital. Ça pue le haricot en conserve dans tous ces endroits.

— T'as passé pas mal de temps à l'hôpital, hm ?

— J'ai pas mal donné, oui.

Elle ne semblait pas désireuse d'entrer dans les détails et, en l'occurrence, je n'avais pas vraiment envie d'en savoir plus long. Je gigotai sur ma chaise, fis le tour de la pièce du regard et avisai Dorsey en conversation avec l'hôtesse d'accueil. Il hochait la tête, devant les réponses qu'il obtenait à ses questions. L'hôtesse nous désigna, Jackie et moi, et Dorsey s'approcha à pas tranquilles.

— Comment va Lula ? demanda-t-il. Du nouveau ?

— On l'a emmenée au bloc opératoire.

Il s'assit à côté de moi.

— On n'a pas encore pu cueillir Ramirez. Vous avez une idée d'où il peut être ? Il a dit quelque chose d'intéressant avant que vous ayez commencé à enregistrer ?

— Il m'a dit qu'il m'avait vue tirer Lula à l'intérieur. Et qu'il savait que la police était chez moi. Il devait être très près.

— Il appelait sans doute d'une voiture.

J'acquiesçai.

— Voici ma carte, me dit-il, inscrivant un numéro au verso. C'est mon numéro perso. Si vous voyez Ramirez, ou s'il vous rappelle, contactez-moi immédiatement.

— Ce sera dur pour lui de se cacher, dis-je. C'est une célébrité locale. Il est facile à reconnaître.

Dorsey remit son stylo dans la poche intérieure de sa veste, et j'entr'aperçus son holster.

— Nombreux sont ceux dans cette ville qui sont prêts à sortir du droit chemin pour apporter soutien et protection à Benito Ramirez. On a déjà donné avec lui.

— Oui, mais vous n'aviez pas d'enregistrement.

— Exact. Cette cassette pourra peut-être faire la différence.

— Ca fera aucune différence, fit Jackie après le départ de Dorsey. Ramirez fait ce qu'il veut. Tout le monde s'en fout qu'il tabasse des putes.

— Pas nous, lui rétorquai-je. On peut le faire arrêter. On persuadera Lula de témoigner contre lui.

— Hm, fit Jackie. Tu ne connais rien à rien.

Il était trois heures quand nous fûmes autorisées à voir Lula. Elle n'avait pas repris conscience et était en unité de soins intensifs. Nous eûmes droit chacune à une visite de dix minutes. Je serrai sa main dans la mienne et lui jurai que tout irait bien. Puis, je dis à Jackie que j'avais un rendez-vous que je ne pouvais manquer. Elle me dit qu'elle resterait jusqu'à ce que Lula rouvre les yeux.

J'arrivai chez Sunny une demi-heure avant Gazarra. Je gagais l'entrée, achetai une boîte de munitions et gagnai le stand de tir. Je tirai quelques balles en repoussant le chien en arrière, puis passai aux choses sérieuses. J'imaginai que Ramirez était devant la cible. Je le visai au cœur, aux couilles, au nez.

Gazarra me rejoignit à quatre heures et demie. Il posa une autre boîte de balles sur ma table de chargement et prit place à côté de moi. Une fois que j'eus épuisé toutes mes munitions, j'étais agréablement détendue et à l'aise dans le maniement de mon revolver. Je le rechargeai de cinq balles et le remis dans mon sac. Je donnai une petite tape sur l'épaule de Gazarra et lui fis signe que j'en avais terminé.

Il rengaina son Glock et sortit avec moi. Nous attendîmes d'être sur le parking pour parler.

— J'étais là quand tu as appelé le commissariat, me dit-il. Désolé de ne pas avoir pu venir, mais j'avais une autre affaire sur les bras. J'ai croisé Dorsey au poste. Il m'a dit que tu étais calme. Il m'a raconté que tu avais eu la présence d'esprit d'enclencher ton répondeur quand Ramirez avait appelé.

— Tu aurais dû me voir cinq minutes plus tôt. Je n'arrivais plus à me rappeler le numéro de la police.

— Je suppose que tu n'envisages pas de prendre des vacances ?

— J'y ai songé, figure-toi.

— Ton revolver est dans ton sac ?

— Bien sûr que non, ce serait illégal.

Gazarra soupira.

— Arrange-toi pour que personne ne le voie, O.K. ? Et appelle-moi si on te terrorise. Shirley et moi, on sera heureux de t'héberger aussi longtemps que tu veux.

— C'est sympa.

— J'ai vérifié pour l'immatriculation que tu m'as donnée. Véhicule mis en fourrière pour stationnement interdit et jamais réclamé.

— J'ai vu Morelli au volant de ce véhicule.

— Probable qu'il l'a emprunté.

Nous échangeâmes un sourire à l'idée de Morelli roulant dans un véhicule volé à la fourrière.

— Et sur Carmen Sanchez ? Elle a une voiture ?

Gazarra extirpa un bout de papier de sa poche.

— C'est la marque et le numéro d'immatriculation. Et elle n'est pas à la fourrière. Tu veux que je te suive jusque chez toi ? Pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger dans ton appart ?

— C'est inutile. Probable que la moitié des habitants de l'immeuble campent toujours dans mon couloir.

Ce qui me faisait le plus peur, c'était le sang. J'allais devoir rentrer chez moi, être confrontée aux macabres traces de l'ouvrage de Ramirez. Le sang de Lula serait toujours sur le téléphone, sur les murs, sur le comptoir de la cuisine, sur le sol. Si la vue de ce sang déclenchait chez moi une nouvelle crise d'hystérie, je préférerais la gérer seule, à ma façon.

Je me garai sur le parking et entrai dans l'immeuble ni vu ni connu. Bon timing, me dis-je. Les couloirs étaient déserts. Tout le monde devait être en train de dîner. Je tenais ma bombe d'autodéfense à la main et j'avais coincé mon revolver dans ma ceinture. Je tournai la clef dans la serrure et j'eus un haut-le-cœur. Finissons-en, me dis-je. Fonce à l'intérieur, vérifie qu'il n'y a pas de violeur sous le lit, mets des gants Mapa, lave à grande eau.

Je fis un pas timide dans mon entrée et je sentis tout de suite une présence étrangère. Quelqu'un préparait à manger dans ma cuisine,

aux bruits rassurants d'ustensiles, de casseroles et d'eau courante. J'entendais de la nourriture crépiter dans une poêle.

— Holà ! criai-je, revolver en main, ma voix dominant à peine les battements de mon cœur. Qui est là ?

Morelli apparut nonchalamment sur le seuil de la cuisine.

— Ce n'est que moi. Rengaine ton arme. Faut qu'on parle.

— Putain ! Tu es d'une arrogance ! Tu n'as pas envisagé que je pourrais te tirer dessus ?

— Non. Pas une seconde.

— Je me suis entraînée, je te signale. Et je suis plutôt douée.

Il passa derrière moi, ferma et verrouilla la porte.

— Ouais, je parie que tu pulvérises des hommes en carton.

— Qu'est-ce que tu fous chez moi ?

— Je prépare à dîner.

Il retourna à ses grillades.

— Le bruit court que t'as eu une rude journée.

Mes idées se bousculaient dans ma tête. Je m'étais torturé les méninges pour essayer de localiser Morelli et voilà qu'il était chez moi. Me tournant le dos même. Je pourrais lui tirer dans les fesses.

— Tu ne tirerais pas sur un homme désarmé, dit-il, lisant mes pensées. L'État du New Jersey n'aime pas ce genre de choses. Crois-moi, je parle en connaissance de cause.

D'accord, donc je n'allais pas lui tirer dessus. Je le neutraliserais avec ma Sure Guard. Ses neurotransmetteurs ne comprendraient rien à ce qui leur arriverait.

Morelli ajouta des champignons frais dans la poêle et continua à cuisiner, envoyant de divines odeurs de cuisine dans ma direction. Il remuait une sauce de poivrons rouges et verts, d'oignons, et de champignons, et mes instincts meurtriers faiblissaient en proportion directe avec la salive qui montait dans ma bouche.

Je ne tardai pas à justifier à mes propres yeux ma décision de ne pas utiliser ma bombe, me racontant que je devais d'abord entendre la version de Morelli, mais l'affreuse vérité était, de loin, bien moins louable. J'étais affamée, déprimée, et beaucoup plus effrayée par Ramirez que par Joe Morelli. En fait, je dirais que, bizarrement, je me sentais en sécurité avec Morelli chez moi.

Chaque chose en son temps, décidai-je. Tu bouffes et tu le bombes au dessert.

— Tu veux en parler ? me demanda-t-il, se tournant vers moi.

— Ramirez a quasiment tué Lula et l'a attachée à mon escalier de secours.

— Ramirez est un champignon qui joue sur la peur. Tu l'as déjà vu sur un ring ? Ses supporters l'adorent parce qu'il va jusqu'au bout à moins que l'arbitre n'arrête le match. Il joue avec son adversaire. Il aime faire couler le sang. Il aime punir. Et pendant toute la punition qu'il inflige à sa victime, il lui parle de cette voix douceuse qui est la sienne, lui disant que ça va aller de pire en pire, et qu'il ne s'arrêtera que lorsque l'autre le suppliera de le mettre K.O. Il fait pareil avec les femmes. Il aime les voir se tordre de peur et de douleur. Il aime laisser sa marque.

Je posai mon sac sur le comptoir.

— Je sais. Il aime mutiler et qu'on le supplie d'arrêter. En fait, on pourrait dire que ça l'obsède.

Morelli mit son plat à feu doux.

— J'essaie de te foutre la trouille, mais je n'ai pas l'impression que ça marche.

— J'ai épuisé ma peur. Il n'en reste plus un chouïa en moi. Demain, peut-être.

Tout à coup, je me rendis compte que quelqu'un avait nettoyé les traces de sang.

— C'est toi qui as lavé la cuisine ?

— Et la chambre. Tu vas devoir faire appel à une entreprise de nettoyage pour ta moquette.

— Je te remercie. Je ne me sentais pas d'attaque pour revoir du sang aujourd'hui.

— C'était grave ?

— Hm. Il l'a tellement tabassée qu'elle en est presque méconnaissable, et puis elle saignait... de partout.

Ma voix se brisa.

— Merde, fis-je, détournant le regard.

— J'ai mis du vin au frigo. Et si tu posais ce revolver pour nous attraper deux verres ?

— Pourquoi es-tu si sympa avec moi ?

— J'ai besoin de toi.

— Oh, non, pas ça !

— Mais non, pas dans ce sens-là.

— Je ne pensais pas à « ce sens-là ». Tout ce que j'ai dit, c'est « non, pas ça ». Qu'est-ce que tu nous as fait de bon ?

— Des entrecôtes. Je les ai mises sur le grill quand tu es descendue de voiture.

Il servit le vin et me tendit un verre.

— Tu mènes un peu une vie de Spartiate ici.

— J'ai perdu mon emploi et je n'en ai pas trouvé d'autre. J'ai vendu mes meubles pour pouvoir tenir.

— Et c'est ce qui t'a décidée à bosser pour Vinnie ?

— Je n'avais pas vraiment le choix.

— Donc tu me traques uniquement pour le fric. Personnellement, tu n'as rien à me reprocher.

— Au début, rien.

Il allait et venait dans la cuisine comme s'il était chez lui, posant des assiettes sur le comptoir, sortant un bol de salade du réfrigérateur.

J'aurais du le trouver envahissant et arrogant, mais en fait, je trouvais tout ça très reposant.

Il fit tomber une entrecôte dans chaque assiette, les recouvrit de poivrons et d'oignons et ajouta une pomme de terre en papillote. Il sortit la vinaigrette, la crème aigre et la sauce pour la viande, coupa le grill et s'essuya les mains au torchon.

— Et maintenant ?

— Tu m'as enchaînée à la tringle de mon rideau de douche ! Et puis, tu m'as forcée à chercher mes clefs dans une benne à ordures ! À chaque fois que je te rattrape, tu fais tout pour m'humilier.

— Ce n'était pas tes clefs, c'était mes clefs.

Il but une gorgée de vin, et nos regards se croisèrent.

— Tu as volé ma bagnole.

— J'avais un plan, figure-toi.

— Tu comptais me choper quand je serais venu la récu